HISTOIRE LITTÉRAIRE

DE LA

GRÈCE MODERNE

I

HISTOIRE LITTÉRAIRE

DE LA

GRÈCE MODERNE

PAR

A.-R. RANGABÉ

I

C · L

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

PRÉFACE.

L'Orient attire aujourd'hui l'attention générale. Les peuples qui l'habitent excitent l'intérêt à plus d'un point de vue. Il y en a un qui, par le nom qu'il porte, par ses grands souvenirs, par les nobles efforts qu'il a faits pour renaître à l'indépendance, s'était acquis toutes les sympathies. Le philhellénisme était un tribut que les esprits élevés, que les nobles cœurs payaient à ce qu'on admirailt dans la Grèce ancienne, à ce qu'on attendait de la Grèce moderne.

Mais la réaction ne tarda pas à se manifester. La Grèce, a-t-on dit, n'a pas répondu aux espérances qu'on avait conçues d'elle. Elle n'a pas fait revivre les beaux jours de Périclés. Elle ne s'est pas couverte de nouveau des chefs-d'œuvre de Phidias, et les philosophes et les poètes ne l'entourent plus de son ancienne auréole.

On n'a pas tort de parler ainsi. La Grèce est en effet bien loin encore des jours de son ancienne gloire. Mais a-t-on assez tenu compte des difficultés contre les

quelles elle avait à lutter, des efforts qu'elle a faits pour les vaincre? Nous n'avons pas eu en vue d'écrire son apologie. Mais il nous a semblé qu'un tableau succint de ses premiers essais en littérature après sa renaissance pourrait être le bienvenu pour ceux qui veulent porter sur elle un jugement fondé sur l'equité et sur la connaissance des faits, et qui pensent en même temps que les progrès intellectuels sont la meilleure mesure du développement des peuples.

Nous ne pouvons cependant pas dissimuler nos regrets d'avoir dû nous livrer à ce travail lorsque nous étions loin de la Grèce, et privé des sources qui nous auraient fourni une matière plus abondante. Nous n'avions d'autre ressource que nos notes et les informations que nous puisions à notre mémoire. C'est à cette circonstance qu'on doit attribuer les omisions tout involontaires qu'on pourrait nous reprocher, et on en doit inférer que la littérature grecque est plus riche que notre modeste travail ne la représente.

TABLE DES MATIÈRES
DU PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE: La Grèce asservie.

DEUXIÈME PARTIE: La Grèce libre.

PREMIÈRE PARTIE.

LA GRÈCE ASSERVIE.

LIVRE PREMIER.

APRÈS LA CONQUÊTE, 1453.

CHAPITRE I.

CHANTS CLEPHTIQUES.

Parmi toutes les manifestations de la vie et de l'activité des peuples civilisés, la littérature est celle qui représente avec le plus de fidélité leur existence intime, leur mode de penser et de sentir, aussi bien que les altérations que les vicissitudes du sort font éprouver à leur état moral et intellectuel. Elle est l'indicateur le plus sensible du changement de leurs destinées. Il ne serait pas impossible de rétablir dans ses traits généraux l'histoire politique d'une nation, dont les évènements auraient été livrés à l'oubli, mais qui aurait conservé ses monuments littéraires.

Lorsque la Grèce succomba sous le joug ottoman, on eût dit qu'elle ne se relèverait plus de ce coup mortel. Le flambeau de sa noble vie lança ces dernières étincelles, qui allumèrent dans l'Europe occidentale les foyers de la civilisation moderne, et parut s'éteindre à jamais.

Pour savoir si, en effet, le linceul de la tyrannie recouvrit dès lors un cadavre, interrogeons sa littérature pendant ces jours de désolation, comme on examine la glace approchée des lèvres d'un mourant pour voir si son cristal terni n'accuse pas un dernier souffle, un reste d'espoir et de vie.

Le pays conquis fut foulé aux pieds du sauvage vainqueur. Toute vie publique y cessa, tout progrès fut anéanti, tout mouvement s'arrêta; le silence et la nuit planèrent sur sa face autrefois si radieuse, et l'ignorance établit son empire où la science avait autrefois brillé d'un si vif éclat.

Quelques individualités font une exception consolante à la condition générale de la société. Tels sont les érudits qui correspondaient avec Martin Crusius. On voit leurs noms dans sa « *Turcograecia.* » Des hommes pleins d'un zèle éclairé, trompant la vigilance des dominateurs, ou profitant de leur insouciante ignorance, fondaient et entretenaient des écoles. Ils sont en partie les épaves d'un passé détruit, en partie aussi les représentants du vague instinct d'un meilleur avenir, qui n'a jamais abandonné les Grecs, même au temps où le sort sévissait contre eux avec le plus de rigueur.

Mais si le pays bas était plongé dans la nuit de l'esclavage, la liberté régnait sur les cîmes. Des braves, confiants en leur Dieu et en leur bon fusil de *Clephte*, ont préservé leur indépendance sur les hauteurs de l'Olympe et du Pinde, et le bruit de leurs armes victorieuses était

une protestation permanente contre la destinée de leur patrie asservie. Le combat était leur existence, la vengeance et la liberté les sentiments qui les animaient. Ils étaient la branche inculte mais vivace du tronc abattu; et ce reste d'existence indépendante, caractère distinct dans la physionomie nationale, ne pouvait manquer de se retrouver dans la littérature.

Il y est en effet réprésenté par les *Chants Clephtiques*. Expression poétique de cette liberté sauvage et fière, qui, née de l'élan spontané des âmes les plus fortement trempées, n'empruntait rien aux théories étrangères, et du haut de ses montagnes jetant son défi aux tyrans, fondait sur eux des régions d'où descend la foudre, ces chants étaient des fleurs qui n'avaient rien d'exotique, et s'épanouissaient sur le Parnasse en friche aux brises du désert et aux inspirations de l'indépendance. Leur style hardi et naïf, figuré et souvent élevé, porte l'empreinte de la rude nature où ils sont éclos, et de la classe robuste du peuple qui en est le poète anonyme en même temps que le héros, et rappelle plus d'une fois les beautés simples et austères de l'ancienne épopée.

Le brave qui s'indigne contre ses fers et fuit ses tyrans n'a d'autre abri, d'autre refuge, d'autre confident de ses peines, que la libre nature, à laquelle il confie

«le plus grand de ses biens, le plus cher qui lui reste.»

Aussi est-ce à elle qu'il adresse ses plaintes, et c'est sa voix qu'il entend lui répondre en sublimes accents.

«Je veux, dit le jeune brave, me faire Clephte, être

l'orgueil du désert et le compagnon des forêts. Je veux habiter les montagnes et les cîmes escarpées, vivre au milieu des bêtes féroces, avoir les rochers pour lit et les neiges pour couverture; mais je ne veux pas servir les Turcs.»

Comme les chevaux d'Achille et les rivières de Troie se servent de la parole humaine dans les poèmes d'Homère, comme dans la mythologie ancienne chaque arbre, chaque grotte, chaque fontaine, est animée par une nymphe qui l'habite, de même, dans ces chants, les oiseaux des forêts, les aigles perchés sur les pics des montagnes, les montagnes elles-mêmes, le soleil et la lune, les rivières de la terre et les nuages du ciel se racontent les exploits des Clephtes, pleurent leur mort, consolent leurs mères et leurs épouses affligées. Touchant toutes les cordes, de la plus tendre à la plus sublime, célébrant tous les évènements de la vie de famille et de la vie des camps, ces improvisations variées sont, comme les rhapsodies antiques, le tableau le plus frappant du peuple grec, et son histoire poétique à une époque où ce peuple était oublié par l'histoire.[1])

Tantôt c'est l'Olympe qui se vante à l'Ossa de n'avoir jamais subi le contact ignominieux des Turcs. «A chacune de ses sources flotte un étendard, un clephte est posté sous chacun de ses arbres. Au sommet est

---

[1]) C. FAURIEL, *Chants populaires de la Grèce moderne.* Paris, 1824. 1826. — ZAMPÉLIOS, *Ἄσματα δημοτικά.* 1852.

assis un aigle royal, qui porte dans ses serres la tête d'un combattant.» Mange, oiseau, ma jeunesse, nourris-toi de ma force, que ton aile s'allonge d'une aune et que ta griffe croisse d'une palme. J'étais Clephte et *armatole*: j'ai tué des Turcs sans nombre, mais mon heure est aussi venue.»

Une autre fois c'est un clephte mourant qui dicte ses dernières volontés à ses compagnons. «Faites-moi une tombe large et haute, que je puisse m'y tenir debout, charger mon fusil et combattre. Ouvrez-y aussi une fenêtre à la droite, que les hirondelles m'y viennent annoncer le printemps, et que les rossignols viennent m'y chanter le mai fleuri.»

«Oiseaux, s'écrie un malade, serai-je guéri? Oiseaux, reprendrai-je mes forces?» — «Pliasca, lui repondent les oiseaux, si tu veux guérir, si tu veux que tes blessures se ferment, va sur les hauteurs de l'Olympe, sur ces beaux plateaux où les forts ne souffrent jamais, où les souffrants reprennent leurs forces.»

Vervo est expirant. Son cheval lui dit: «Lève-toi, mon maître; allons où vont nos camarades. — Mon cheval bai, je ne peux pas aller; je vais mourir. Va, creuse le sol de ton sabot d'argent. Prends-moi avec tes dents, et jette-moi dans la fosse. Porte mes armes à mes compagnons; porte aussi ce mouchoir à ma belle, qu'elle le voie et me pleure.»

Une mère dont le fils a été tué épanche sa douleur en ces tendres accents: «Les cerfs et les faons courent sur

les montagnes ; seule une triste biche ne va pas avec eux ; elle recherche l'ombre et dort sur le côté gauche ; trouve-t-elle de l'eau limpide, elle la trouble avant de la boire. Le soleil la rencontre ; il s'arrête et lui demande : Qu'as-tu, pauvre biche ? Pourquoi ne vas-tu pas avec les autres cerfs ? Pourquoi recherches-tu l' ombre et dors-tu sur le côté gauche ? — Soleil, tu me le demandes, je veux te le dire : Pendant douze ans j'étais sans enfants ; j'en eus un enfin, je l'ai nourri et je l'ai élevé. Lorsqu'il eut deux ans accomplis, un chasseur l'a tué. Malédiction sur toi, chasseur ! Tu m'as ravi mon époux ; tu m'a privée de mon faon. »

Foulée aux pieds, la tombe du brave rend un gémissement profond. « Pourquoi gémis-tu, ô mort ? Pourquoi ce profond soupir ? Est-ce la terre qui te pèse, est-ce la pierre noire ? — Ce n'est point la terre qui me pèse, ce n'est point la pierre noire. Ce qui m'afflige, c'est que tu m'aies méprisé, que tu aies marché sur ma tête. N'étais-je pas jeune aussi, n'étais-je pas un brave ? N'ai-je pas aussi traversé les bois par le clair de l'une, et fait sentir ma bravoure aux Turcs ? »

Dans plus d'un de ces chants on voit briller toute la vivacité de l'imagination inépuisable des anciens, et l'on se croirait revenu aux temps où les créations poétiques peuplaient l'Olympe et le faisaient intervenir dans les drames humains. Tel est le cas pour l'élégie qui suit, toute éclatante de poésie et de fraîches images :

« Pourquoi les montagnes sont-elles noires et menaçantes ? Est-ce le vent qui les ébranle, est-ce la pluie qui

les frappe? Ce n'est point le vent qui les ébranle, ce n'est point la pluie qui les frappe; c'est Charon (la Mort) qui y passe avec les trépassés. Il chasse les jeunes devant lui, les vieillards le suivent, et il porte les tendres enfants rangés sur sa selle. Les vieillards le prient, les jeunes gens se mettent à genoux devant lui: «Arrête-toi, ô Mort, auprès d'une village, arrête-toi auprès d'une fraîche fontaine, que les vieillards se désaltèrent, que les jeunes gens jettent la pierre, et que les petits enfants cueillent des fleurs.» — «Je ne m'arrête pas à un village ni à une fraîche fontaine. Les mères y viendraient puiser de l'eau, et y rencontreraient leurs enfants; les époux s'y reverraient, et je ne pourrais plus les séparer.»

La chanson suivante n'est-elle pas due à cette même inspiration qui dictait aux anciens poètes ces magnifiques compositions appelées Nekyæ ou descentes des morts aux enfers?

«Zachos est monté à cheval pour aller chercher les Enfers. Son cheval était gris de fer, sa selle était d'or. Il descendait marche à marche. Soudain à une marche il hésite. La terre le vit et eut peur; Charon s'en émut, et les morts qui le rencontrèrent lui demandèrent: «Que veux-tu Zachos? Pourquoi être descendu en ce lieu?» — «J'y suis venu pour revoir mes amis et m'en retourner.» — «Au moins, Zachos, que ne léguais-tu à un autre ta selle d'or avant de visiter ce lieu de ténèbres, d'où il n'y a plus de retour, où les enfants sont arrachés aux mères et les mères séparées des enfants? Et Charon

s'élance sur lui et le prend aux cheveux. «Lâche-moi les cheveux, Charon, et prends-moi par les mains. Tu sentiras ma valeur, tu verras si j'ai peur de toi.» Charon lui lâche les cheveux et le prend par les mains. Zachos lutte, et terrasse par trois fois son adversaire; mais Charon s'élance, et le prend de nouveau aux cheveux. «Lâche-moi les cheveux, Charon, et me prends par les mains. Je ne résiste plus; fais de moi ce que tu veux.» — «Viens voir ma tente et tremble: En dehors elle est tendue de rouge, elle est tendue de noir en dedans. Les pieux qui la soutiennent sont des bras de braves, ses cordes et ses crochets sont des tresses de jeunes filles.»

A ces exemples d'une imagination Dantesque nous ajouterons une ballade à laquelle on dirait que Bürger a emprunté son chef-d'œuvre, Eléonore:

«O mère avec tes neuf fils et ton unique fille, ta fille chérie et tendrement caressée! Elle avait douze ans, que le soleil ne l'avait pas encore vue. Tu la baignais, tu la tressais à l'ombre de la nuit, et tu bouclais ses cheveux aux rayons de l'étoile du soir ou de l'étoile du matin.

«On te la demanda en mariage de l'étranger, de bien loin, de la Babylonie. Ses huit frères ne le voulaient pas, mais Constantin le veut:

— «Donne-la, ô ma mère, envoie Arété à la terre étrangère, afin que quand je voyage au loin j'aie aussi une consolation, et que je trouve un toit où m'abriter.»

— «Tu es prudent, Constantin, mais ce que tu dis là n'est pas sage. Et si, mon fils, il nous arrive maladie ou mort, s'il nous arrive joie ou douleur, qui me l'amènera?»

«Il lui donne Dieu pour garant et les saints pour témoins, que s'il arrive mort ou maladie, s'il arrive joie ou douleur, c'est lui qui ira pour la ramener.»

«Et il arriva une année de malheur, un mois fatal. La peste sévit et elle emporta les neuf fils. La mère resta seule comme un roseau au milieu du désert. Devant huit tombeaux elle se frappe la poitrine; du tombeau de Constantin elle fait enlever la pierre.»

— «Lève toi, ô mon Constantin. Je veux avoir mon Arété. Tu m'as donné Dieu pour garant et les saints pour témoins, que s'il arrivait joie ou douleur tu irais pour me la ramener.»

«Cette évocation le tira du tombeau. Il se fait du nuage un cheval, de l'étoile une bride, il se met en compagnie de la lune et va pour ramener sa soeur. Il traverse des montagnes, des montagnes encore, et il la trouve qui se peignait au clair de la lune. Il la salue de loin et lui dit:

— «Viens avec moi, ma soeur; notre mère t'appelle auprès d'elle.»

— «Ouais, mon frère, à quelle heure indue tu m'appelles! Si c'est la joie qui m'attend, dis-le moi pour que je mette mes habits brochés d'or; si tu viens pour un événement triste, que je reste comme je suis.«

— «Viens avec moi, mon Arété, et reste comme tu es.»

«En route, comme ils allaient, ils entendent de petits oiseaux chanter et dire: «Qui a jamais vu une jolie fille traînée par un mort?»

— «Tu entends, mon cher Constantin, ce que disent les petits oiseaux? Qui a jamais vu une jolie fille traînée par un mort?»

— «Ce sont des oiseaux insensés. Laisse-les chanter et dire.

«Ils continuèrent leur route, et d'autres oiseaux disaient encore: «Que voyons nous! Quel triste spectacle! Des vivants qui voyagent avec des morts!»

— «As-tu entendu, mon Constantin, ce que disent les oiseaux, que des vivants voyagent avec des morts?»

— «Ce sont des oiseaux; il n'ont qu'à chanter et à dire.»

— «Je te crains, ô mon frère; tu as l'odeur de l'encens.»

— «Hier soir nous sommes allés à la chapelle de St. Jean, et le prêtre a mis beaucoup d'encens dans son encensoir.»

«Ils allèrent plus loin, et d'autres oiseaux disaient: «Dieu tout-puissant, c'est un grand miracle que tu fais! Un mort tire après lui une jeune fille si pleine de beauté et de grâce?»

» Arété l'entendit, et son cœur se brisa.» Tu as entendu, mon Constantin, ce que disent les petits

oiseaux? Dis-moi, où est ta belle chevelure, ta barbe épaisse?

— «J'ai eu une grande maladie qui me mit en danger de mort. C'est alors que j'ai perdu mes cheveux blonds et ma barbe épaisse.»

«Ils trouvent leur maison fermée et vérrouillée. L'araignée filait à toutes lés fenêtres.»

— «Ouvre, ô ma mère, ouvre-moi. Voici ton Arété.»

— «Si tu es Charon, passe ton chemin. Je n'ai pas d'autres enfants à te donner. Ma pauvre Arété est loin d'ici, elle est sur la terre étrangère.»

— «Ouvre, ouvre, ma mère. Je suis ton Constantin. Je t'avais donné Dieu pour garant et les saints pour témoins que, s'il arrivait joie ou douleur, je te la ramènerais.»

«Jusqu'à ce qu'elle pût aller à la porte, son âme s'est envolée.»

Enfin plusieurs de ses improvisations serviraient à prouver que le sentiment dramatique ne s'était pas tout à fait éteint chez la race qui la première a donné naissance au drame. En voici un exemple, sur cent que nous pourrions citer:

«La belle Eugénoula s'était mariée toute jeune. Elle se vanta dans une heure néfaste que la mort ne pouvait l'atteindre, car elle avait neuf frères, un beau pallicare pour époux, et de riches maisons avec des cours et des jardins. Un méchant oiseau l'entendit, et alla le dire à Charon. Celui-ci de sa flêche frappa au sein la jeune

femme, et la jeune femme pâlit. Il frappe encore, il frappe une troisième fois, et la jette sur le lit d'agonie.

— «Ma mère, je te dis adieu. Mets-moi mes habits de noce. Si mon Constantin vient, ne l'afflige point. Dresse-lui la table et donne-lui à souper. Prends aussi la clef dans ma poche, et rends-lui l'anneau de mes tristes fiançailles. Qu'il choisisse une autre fiancée, qu'il entre en de nouvelles alliances.»

«Constantin venait à cheval à travers la plaine, accompagné de cinq-cents primats et de mille pallicares. Il voit la croix devant la porte, des prêtres dans la cour; il voit les flambeaux et le cercueil paré.»

— «Un de mes parents est mort, et on le porte en terre.»

«Il presse son cheval et entre dans la cour.»

— «Salut à vous, hommes du peuple, et à vous, prêtres vêtus de la soutane. Salut à toi aussi, fossoyer. Quel est ce cercueil?»

«C'est le cercueil de la belle Eugénoula, qui s'est mariée toute jeune, et qui se vantait que la mort ne pût l'atteindre.»

— «Fossoyeur, creuse une fosse pour deux cercueils, une fosse large et profonde, qui puisse nous contenir tous les deux.»

«Il tira son poignard et se l'enfonça dans le cœur. Et lorsqu'on les descendait dans la tombe, tous pleuraient, les parents et les étrangers; les prêtres aussi pleuraient.»

«Un roseau a poussé sur l'un, et sur l'autre un cyprès; et lorsque le vent du nord souffle dans les branches, le roseau et le cyprès se penchent l'un sur l'autre, et s'embrassent. Ces chers enfants, dont l'existence fut si courte, n'eurent pas le temps de s'embrasser dans la vie, ils s'embrassent dans la mort!»

Ce peu d'exemples suffira pour prouver que la poésie, qui fut le plus bel attribut du génie hellénique, ne s'est jamais complétement éteinte dans le pays qui autrefois lui dut sa gloire. Mais elle s'est affaiblie en même temps que l'activité nationale, et dans une proportion égale. Lorsque sa sève eut perdu la force de s'épanouir dans les magnifiques et luxuriants produits d'autrefois, elle se retira dans ces germes qui, fécondés un jour par les rayons de la liberté, pourraient encore couvrir le Parnasse de nouvelles fleurs.

La langue de ces poésies, produits spontanés de la Muse, est l'idiôme populaire, parlé ou au moins compris par toute la Grèce, avec certaines variations dialectiques plus ou moins sensibles selon les différentes localités. C'est le grec des couches inférieures de la société, avec les modifications que les siècles y apportent en se le transmettant. Pauvre, comme toute langue qui n'est pas cultivée par la littérature, il se ressent de la négligence des classes ignorantes qui en font usage; il ne repousse pas toujours les mots étrangers ni les tournures des langues avec lesquelles il s'est trouvé en un contact prolongé. Mais, à part ces défauts, qui sont inhérens à

tout langage populaire, c'est bien la langue hellénique par le vocabulaire comme par la grammaire. Peut-être même ne serait-il pas hardi d'avancer, qu'abstraction faite des altérations qu'un long laps de temps devait amener avec lui, c'est à peu près la langue que les classes populaires parlaient dans l'antiquité, ou du moins en est-ce un dérivé direct. Cette langue n'a pas été conservée par les auteurs classiques; mais souvent des mots et des types grammaticaux qui appartenaient à l'époque la plus reculée, et qui avaient disparu au temps où la littérature fut cultivée, se retrouvent aujourd'hui dans la bouche du peuple. Dédaignés par les écrivains, c'est le peuple qui les a conservés.

Quant au vers de ces poésies, c'est surtout l'Alexandrin non rimé, le tétramètre iambique des anciens, que la comédie préférait et qu'elle rendit populaire. Le tétramètre trochaïque, non moins fréquent dans le drame antique, a également passé dans la poésie du peuple. Enfin on y rencontre, entre autres rhythmes, quelquefois aussi le trimètre iambique, le vers illustre du dialogue dramatique chez les anciens poètes.

CHAPTIRE II.

POÈTES CRÉTOIS.

Lors de l'invasion musulmane, le torrent de la barbarie ne submergea pas simultanément ni également toutes les parties de la Grèce. Tandis que les unes subissaient un joug abrutissant, d'autres étaient placées sous le régime plus doux et plus civilisé de Venise. Les Grecs n'y conservaient aucune activité politique; mais au moins n'y étaient-ils pas traités en esclaves, et n'avaient-ils pas à trembler pour leur vie et pour leur foi. Sous l'égide d'une loi rigoureuse, ils profitaient de la paix, qui leur permettait de développer leurs ressources matérielles. Ils n'avaient pas d'existence nationale, mais, au bien-être dont ils jouissaient, ils pouvaient jusqu'à un certain point s'en permettre l'illusion.

L'île de Candie était surtout en possession de ces avantages, qui ne compensent pas la perte de l'indépendance, mais qui la rendent moins amère. Venise la distinguait avec raison parmi toutes ses conquêtes; elle connaissait la bravoure des habitants. Deux fois sous Vatazzés ils s'étaient revoltés contre la domination étrangère; et lorsqu'ils durent se résigner, ils allaient en masse prendre du service dans les armées des Empereurs de Byzance qui combattaient les Musulmans. L'histoire a enregistré les prodiges de leur valeur.

Aussi Venise, après avoir solidement établi sur eux sa domination, leur donnait-elle tous ses soins: Foscarini y fut envoyé pour leur octroyer des lois particulières, privilége accordé à peu de peuples conquis, et qui constitue une partie de l'indépendance. Plus tard, des luttes sanglantes s'étant engagées entre les maîtres chrétiens de l'île et les envahisseurs turcs, les Candiotes prirent falt et cause, comme on devait s'y attendre, pour les combattants du christianisme et de la civilisation, et l'honneur des siéges mémorables, soutenus alors avec autant d'intrépidité que de persévérance, rejaillit aussi en grande partie sur les Grecs de Candie.

Ce réveil de la vie active, tout imcomplet qu'il fût, ne pouvait qu'exercer une action sur la littérature. Il donna naissance à une poésie qui porte au plus haut point le caractère des temps et des lieux où elle apparut. Elle représente la fusion d'idées des deux peuples qui s'étaient rencontrés en Candie, l'un descendant, l'autre montant les degrés de la civilisation. Fleur arrachée à la couronne de la muse italienne, qui régnait alors sans partage sur le Parnasse européen, elle était privée de culture, comme le sol sur lequel elle fut implantée, mais elle ne manquait pour cela ni de grâce, ni de beautés originales, auxquelles le dialecte candiote, bien qu'altéré par de fréquents italismes, ajoutait encore un charme naïf.

Le fruit le plus remarquable de cette littérature hybride et façonnée à l'image de la société où elle prit naissance est l'*Érotocritos*, poème épique en cinq chants,

écrit au temps de la domination vénitienne en Candie. Le poète, *Vicence* CORNARO, colon de Venise, était sans doute un descendant de la famille ducale de ce nom, à laquelle appartenait aussi le capitaine général Jacques Cornaro, celui qui en 1690 prit Malvoisie en Morée, Canina et Avlona en Dalmatie. Un autre poète est aussi issu de la même maison: le Tasse.[1])

Cette épopée, écrite en alexandrins rimés, ne se distingue ni par l'invention, ni par l'intrigue. Elle n'est même pas exempte de répétitions et de longueurs fatigantes; mais souvent, à travers les lieux communs, on rencontre plus d'un trait d'imagination, et plus d'une beauté digne de meilleurs temps et d'un meilleur sujet. Plus que toute autre création littéraire ce poème rappelle les événements et les lieux dont il s'est inspiré.

Le poète prétend chanter un épisode des beaux jours de la Grèce; mais il a affublé l'antiquité hellénique, sur laquelle il paraît très-imparfaitement informé, d'un travestissement féodal; ou plutôt, l'antiquité pour le docte poète ne remonte pas audelà des temps francs. C'est en effet le tableau de l'époque franque qu'il retrace, en puisant dans la littérature alors en vogue et dans les vagues réminiscences d'un passé de récente date.

Le sujet est le roman d'amour d'Arété, fille d'Hercule, Roi d'Athènes, et d'Erotocritos, le fils de son ministre. Le cavalier donne des sérénades sous le balcon

---

[1]) Manso, Vita di Tasso, Cap. II.

de sa belle ; il a des démêlés avec la patrouille, distribue des coups d'estoc et prend la fuite. A un brillant tournoi donné par le roi, où tous les rois et princes de la Grèce, reconnaissables aux devises de leurs écussons, viennent rompre la lance, Erotocritos est couronné de la main de la princesse, et ose demander cette main. Le roi Hercule punit cette témérité par l'exil, et enferme sa fille dans un donjon. Après une marche de plusieurs jours, Erotocritos, parti d'Athènes, arrive enfin à Negrepont, le cœur gros de regrets, d'amour et de désespoir. Plusieurs années se passent, après lesquelles le roi de *Valachie* déclare la guerre à son voisin d'Athènes, au sujet d'*une ville disputée entre les deux Etats.* Erotocritos, rendu méconnaissable par la vertu d'un filtre qu'il emprunte à une magicienne, accourt, provoque en duel, et tue le formidable ennemi. Le roi, reconnaissant, lui offre la main de sa fille; mais Arété, fidèle à son amant, refuse celui qu'elle prend pour un autre. Erotocritos, après avoir joui de la douleur de la jeune fille, en lui faisant un conte sur sa propre mort, reprend enfin ses traits par la vertu d'un filtre contraire. On se reconnaît, on se pardonne, on s'épouse.

C'est, on le voit, un roman de chevalerie, qui n'est ni fort classique ni particulièrement correct; mais il dépeint mieux que toute histoire les vicissitudes par lesquelles la Grèce a passé. Il la représente divisée en petites principautés, se modelant sur les idées et sur les mœurs de ses conquérants, ignorante, et surtout ou-

blieuse de son passé glorieux, mais toujours accessible aux idées de gloire et de renommée, et sensible aux doux accents de la poésie.

Au commencement de ce siècle, Denys PHOTINOS, l'auteur d'une *histoire de Dacie*, conçut la malheureuse idée d'accommoder l'œuvre de Cornaro au goût de son temps. Il le paraphrasa en un langage plus on moins épuré et en vers de sa façon, assez coulants, mais sans nerf et sans originalité. Il mit dans la bouche de ses héros de longs discours pleins de lieux communs, des chansonnettes de peu de valeur poétique, et, sous le titre de «*Nouvel Erotocritos*» il publia un poème en deux volumes, plus facile à lire que l'original, mais qui mérite moins d'être lu.

Un autre poème de la même époque, qui ne doit pas être passé sous silence, est *Erophile*, tragédie de Georges CHORTAKIS de Crète, dédiée à Jean Mourmouris, «excellent orateur» ce qui alors voulait simplement dire avocat. Elle est également écrite dans la langue populaire de Candie, entachée de tournures et de mots italiens. Le sujet en est de pure invention, et probablement puisé dans quelque pièce italienne du temps:

Un roi d'Egypte avait tué son frère pour s'emparer du trône. Sa fille s'était clandestinement mariée à un jeune homme qu'elle aimait. Le roi, qui l'apprend, fait arracher les yeux, la langue et le cœur à son gendre, et envoie cet affreux présent à sa fille, qui se tue de désespoir. Le chœur, composé des compagnes de la prin-

cesse, se jette alors sur le tyran et l'égorge, et la pièce est close par l'ombre courroucée du frère ainé de l'usurpateur, qui vient repaître sa vengeance de cet affreux spectacle.

Cette pièce a de plus grands défauts, mais aussi de plus grandes beautés que l'Erotocritos. Le poète a une teinture d'instruction, puisée sans doute dans les livres italiens. L'économie du drame est mauvaise; l'intrigue est puérile, et le dénouement est une boucherie. Le poète ne ménage guère la sensibilité de ses spectateurs. Le dialogue est plat et languissant; mais les chœurs qui forment les intermèdes s'élèvent à une hauteur dont, à la lecture du reste de la tragédie, on ne croirait pas le poète capable. Il n'entendait rien à l'art dramatique, qui était du reste alors pour la Grèce un anachronisme; mais, lorsqu'il se livre à son inspiration lyrique, il trouve de belles idées, qu'il exprime, il est vrai, d'une manière un peu diffuse et dans des vers calqués sur les tercerolles italiennes.

C'est Charon, ou le spectre de la Mort, en grand costume, qui récite le prologue:

«Mon aspect impitoyable, la faux que je brandis, mes os décharnés, le tonnerre et l'éclair qui m'accompagnent, vous disent assez qui je suis. Cependant j'ai du plaisir à le répéter: Je suis le haï, celui qu'on appelle le cruel et l'aveugle; qui moissonne à la fleur de l'âge, au comble de la gloire et du bonheur, les forts et les grands, les jeunes et les vieux, les fous et les sages, les

maîtres et les esclaves; qui efface les noms, ternit les renommées, brise la balance de la justice et les liens de l'amitié. Je dompte les cœurs altiers, j'arrête le vol de la pensée, j'écrase les espérances et je calme les peines. Mon regard bouleverse des villes et détruit des mondes. Où sont les Grecs et les Romains, leur grandeur et leur puissance? Où est la splendeur d'Athènes, où sont les guerriers de Carthage, les sciences occultes des Chaldéens? Connaissez-vous les noms de ces géants qui entassèrent des monts pour élever les Pyramides, ces autres géants du désert? L'homme se croit l'héritier du monde; cependant les jours succèdent aux jours, les années se perdent dans le néant. Hier a passé, avant-hier a été oublié, aujourd'hui n'est qu'une étincelle qui s'éteint dans les ténèbres. Hommes d'un jour, ce que vous gagnez s'en va, ce que vous tenez s'envole, ce que vous assemblez se disperse, ce que vous construisez s'écroule. La gloire est une bluette, la jeunesse n'est que poussière, et votre nom s'efface comme si vous l'aviez écrit sur le sable du rivage lavé par la vague.»

C'est là l'essence du discours, un peu plus délayé, que tient ce personnage peu courtois. L'hymne à l'amour, chanté par le chœur à la fin du premier acte, ne serait pas désavoué par une lyre classique:

«C'est un Dieu qui se complaît dans les grandes et belles pensées et repousse les sentiments vulgaires. C'est par sa force que l'Océan se balance mollement dans son bassin, que la terre décrit son orbite, que le firmament

gravite sur lui-même. C'est par lui que le germe verdit, que l'arbre s'étend et se propage, et qu'il se couvre de fleurs et de fruits. Il trône dans les yeux des femmes et sur leurs fronts de neige; il aime à voltiger sur leur chevelure dorée, sur leur sein frais et argenté et sur le doux corail de leurs lèvres.»

La pièce se termine par cette sentence:

«Le bonheur et les richesses de ce monde ne sont qu'une ombre qui le traverse, qu'une bulle qui s'évanouit, qu'une flamme qui s'éteint d'autant plus vite qu'elle s'élève plus haut.»

Je ne dirai rien d'un autre drame de cette époque intitulé «*le sacrifice d'Abraham*,» qui est sans nul mérite. Je ne relèverai pas davantage deux traductions de l'Iliade en très-mauvais vers, de Nic. Lucanis (1530) et de Const. Hermoniacos, des légendes sur les exploits d'*Alexandre* et les noces de *Thésée*, et de plates élégies sur les nouveaux malheurs de la Grèce. Tous ces poèmes, et plusieurs autres, soit imités, soit traduits des mauvais romans d'alors, sont de grossiers produits d'ignorance et de mauvais goût. Il faut cependant distinguer la *Bergère*, tendre et simple idylle de Nicolas Drimyticos de Candie, écrite en 1629. Ce n'est pas que l'influence étrangère ne s'y fasse également sentir, et que la pureté de la langue, et même le sens, n'y soient souvent sacrifiés à la rime, cette nouvelle importation de l'Italie; mais ce petit poème rachète en partie ses défauts par beaucoup de grâce et par un sentiment naïf.

Tous les autres poèmes de cette époque n'ont tout au plus qu'une valeur historique. La philologie elle-même ne saurait en faire son profit. On ne peut mesurer sur les défauts de leur style le degré de décadence auquel la langue est alors arrivée, car rien ne dit qu'ils aient été généralement lus et approuvés par leurs contemporains, et ses défauts semblent être plutôt du fait de la négligence ou de l'ignorance de leurs auteurs. Plusieurs même de ceux-ci n'étaient probablement que des étrangers, connaissant la langue par leur seul contact avec les classes illettrées. Tel paraît avoir été le cas pour l'auteur de la *Chronique de la Morée*, poème qui semble avoir été originairement écrit en Français, à l'époque de la conquête de la Grèce par les Croisés. Comme document historique ce poème est d'un grand intérêt.

Le moine Acacius Diarcoussi de Céphalonie a composé (1667) un poème sur les luttes héroïques de Crète, dignes d'un meilleur chantre.

Il y avait bien encore des érudits qui cultivaient les Muses avec succès; mais ils écrivaient en un grec trop ancien et trop classique pour que leurs œuvres pussent compter parmi les produits de la littérature nationale de leur époque. L'Anthologie ne désavouerait pas les Epigrammes de Mich. Apostolis et de J. Lascaris, de Constantinople (1530), de J. Grégoropoulos, G. Mélissinos (1500) et M. Musurus (1517), tous trois de Crète, du Corfiote Math. Dévaris (1546), de J. Cotunius de Bérée (1639). Le Crétois Maroulos (1493) excellait,

de même qu'Antoine Coray, qui a adressé un joli poème au Chancelier d'Aguesseau (1670), et Rodocanaki (1680), à imiter dans des odes le rhythme et la langue de Pindare, et Maxime Margounius, évêque de Cythère (1584) écrivait de gracieuses chansons anacréontiques. Léon Allatius (1460) fit des élégies. Antoine Eparchos de Corfou (1545) essaya de chanter en un langage pur la chute de sa patrie; mais s'il était bon grammairien, il n'était que très-médiocre poète. Il en faut dire autant de Dém. Moschos, qui vers 1500 chantait en hexamètres l'enlèvement d'Hélène.

A part ce peu d'exceptions, toutes les autres productions poétiques de ces temps sont puériles et sans nulle importance. On a peu gagné à les retirer de la poussière des biblothèques, où elles étaient ensevelies dans un oubli mérité. Sur les exceptions elles-mêmes nous ne nous sommes un peu étendu que comme on s'arrête avec complaisance devant la fleur solitaire du désert, quelque infime qu'elle soit. Ces œuvres imparfaites d'une littérature peu connue sont le chant du cygne de la Grèce expirante, le dernier rayon dont son soleil couchant dore les cimes avant de disparaître. Bientôt tout se tait, et la mort semble s'être emparée de sa proie.

CHAPITRE III.

LES PROSATEURS, JUSQU'À 1600.

Nous avons vu que toute manifestation de la vie intellectuelle n'a pas du premier coup disparu chez le peuple grec après la conquête ottomane. La Grèce ne respirait plus de son souffle antique; mais sa mort n'était qu'apparente: L'observateur attentif pouvait reconnaître que dans ce corps inanimé le cœur n'avait pas cessé de battre. La vie qui en avait déserté les extrémités s'était retirée dans le sentiment le plus intime et le plus tenace, celui de la religion, qui est le dernier refuge de la nationalité menacée. Une étincelle échappée au flambeau éteint qui avait éclairé l'univers, a continué à couver sous la cendre de l'autel, et a conservé le feu sacré pour les temps où il pourrait brûler d'un éclat plus vif. Dans ce grand déluge l'église fut l'arche de salut pour les Grècs.

Le conquérant voyait d'un œil de satisfaction la dissidence dogmatique qui régnait entre ses nouveaux sujets et les autres chrétiens de l'Europe. Il crut d'une bonne politique de respecter l'église que le Coran lui commandait d'anéantir, et de s'en faire un rempart contre les empiétements de l'influence occidentale. La Russie ne comptait pas alors. Tolérant par calcul, le sultan octroya au Patriarche de Constantinople certains privilé-

ges dont il n'avait pas prévu la portée ; et les Grecs, voyant tout crouler sous leurs pieds, se groupèrent avec ardeur autour de la seule liberté qui ne leur fût pas entièrement enlevée, et à laquelle les peuples ne renoncent qu'après avoir renoncé à toute espérance.

Revenus de leur premier saisissement le lendemain de la grande catastrophe, ils mesurèrent l'abîme où ils étaient tombés, et voyant qu'ils avaient tout perdu, ils se rappelèrent qu'ils avaient tout à reconquérir. Avec cette vivacité qui est l'essence de leur caractère, et cette confiance persévérante que le succès trahit rarement, ils se remirent à l'œuvre. Les fils de l'unité nationale un instant prêts à se rompre se renouèrent bientôt; la nationalité se rétablit active et jalouse de sa conservation, et la liberté, à peine ensevelie, commença à remuer dans sa tombe. La nuit fut longue, mais l'obscurité ne fut jamais complète. A la clarté de la gloire succéda la lueur de l'espérance; au rayon du soir se maria celui de l'aurore renaissante. La Grèce, revenue au sentiment de l'existence, fit des efforts inouis pour soulever la pierre de son cercueil. Semblable au voyageur qui, égaré dans les neiges, ne saurait s'arrêter ni fermer sa paupière sans passer des bras du sommeil dans ceux de la mort, elle poursuivait sa tâche désespérée, sans se permettre aucun instant de repos ni de trêve.

C'est surtout à l'instruction qu'elle demanda les forces morales qui devaient suppléer à ses forces physiques, et qui, unies à l'étonnante aptitude de ses peuples pour

les entreprises commerciales, devaient la rendre un jour plus capable d'affronter la puissance de ses oppresseurs.

Les fugitifs de Byzance, qui abordèrent en Italie n'ayant sauvé de toutes leurs richesses que les trésors de la littérature antique, comme Enée fuyait de Troie en emportant ses Dieux, donnent par cet acte même la mesure de la noblesse et de la culture de leur esprit. Aussi furent-ils les premiers, et pendant quelque temps presque les seuls à initier l'Europe aux beautés des chefs-d'œuvre dont ils la dotaient, à occuper aux hautes écoles les chaires du grec, à commenter les auteurs anciens, et à les faire connaître au moyen de l'imprimerie nouvellement inventée.

A leur tête il faut citer BESSARION, de Trapézonte (1425—1472), qui, ayant perdu sa popularité par la part active qu'il avait prise au concile de Florence en faveur de l'union des églises, s'était retiré en Italie, où après une apostasie, il devint Cardinal. Il traduisit en latin les «Mémoires» de Xénophon, la «Métaphysique» d'Aristote et Théophraste.

Son compatriote GEORGES TRAPÉZOUNTIOS (1465) fit aussi la traduction de quelques traités d'Aristote, de Ptolémée et d'Eusèbe, et N. TOMÆOS traduisit Platon, et quelques parties d'Aristote.

Théodore GAZÈS, le grammairien, (1504), s'occupa également de traduire plusieurs parties d'Aristote, de Théophraste, d'Elien, d'Alexandre d'Aphrodisias, et le

fit d'une manière supérieure. Il paraphrasa aussi l'*Iliade* en prose grecque.

Jean ARGYROPOULOS, de Constantinople (1453—1471), traduisit en partie Aristote et St. Basile.

J. GRÉGOROPOULOS de Crète et Justin DÉCADIOS (1490) furent tous les deux activement occupés aux éditions *aldines*.

D. CHALCOCONDYLE d'Athènes (1471—1511) publia Homère avec les commentaires d'Eustache, et traduisit Galien.

D. DOUCAS (1500) publia les «Morales» de Plutarque, et travailla à l'édition d'un Ancien Testament polyglotte.

Zacharias CALLIERGIS de Crète (1499—1524) fut l'éditeur de Pindare, de Théocrite et de Simplicius, et Alex. PHORTIUS écrivit des notes sur Pindare.

N. SOPHIANOS de Corfou (1517—1550), chargé par le Cardinal Marcellus de publier tous les anciens auteurs, ne suffit pas à cette entreprise gigantesque; mais il fit imprimer les *scholies* d'Homère et de Sophocle, et les questions homériques de Porphyre.

Parmi les meilleurs éditeurs comptent aussi le savant helléniste J. LASCARIS (1453—1535), et son illustre élève, Marc MUSURUS de Crète (1495—1517), évêque de Monembasie, qui publia en critique profond les textes d'Aristophane, de Platon, de Pausanias, d'Athénée, les épistolographes, Hésychius et Alexandre d'Aphrodisias.

ARSÉNIUS, aussi élevé à l'évêché de Monembasie (1510), laissa de savants commentaires sur Aristophane

et sur sept tragédies d'Euripide. Les commentaires d'Eustache sur Homère furent publiés avec grand soin par Dévaris; Dan. Pharlianos (1574—1605) commenta Théophraste et quelques écrits d'Aristote.

François Portos (1550), homme très-savant, et son fils Emile (1600), plus savant encore, publièrent, le plus souvent avec des traductions latines, et quelquefois avec des notes critiques, un nombre prodigieux de poètes et de prosateurs grecs.

Léon Allatius de Chio (1600—1650) traduisit, annota et publia, à Rome et à Paris, de nombreux auteurs de la basse époque de la littérature grecque; il est célèbre par son immense activité comme *editor princeps*.

Mais ces travaux d'éditions n'étaient pas les seuls à occuper alors les érudits de la Grèce asservie. Plusieurs d'entre eux ont aussi composé des ouvrages originaux, qui ne sont pas toujours sans mérite.

Un fait curieux s'est produit à cette époque. Lorsque le niveau de l'esclavage eut passé sur toutes les dissensions politiques, et que la polémique religieuse fut dorénavant sans but, une lutte nouvelle s'engagea parmi les savants, lutte toute théorique et désintéressée, concernant les mérites comparatifs de la philosophie de Platon et de la philosophie d'Aristote. On se divisa en deux camps presque ennemis; l'animosité fut grande de part et d'autre. Elle semble presque témoigner que l'empire s'est abîmé avant que ses forces intellectuelles n'eussent été épuisées. Il en avait fait un mauvais usage.

Georges Curtésius ou Gennadius, le premier Patriarche à dater de la prise de Constantinople, surnommé *Scholarius* probablement à cause de l'école nationale qu'il y fonda, était un grand admirateur d'Aristote, et a soutenu ses théories dans un ouvrage dont une seule partie a été publiée tout récemment par un savant Grec, Minoides Minas.[2]) Les autres écrits philosophiques et religieux de Gennadius sont encore inédits.

Son adversaire, ou plutôt celui d'Aristote, fut Georges Gémistos de Lacédémone, qui grécisant son nom s'appela Pléthon. Enthousiaste de Platon, il professa sa philosophie à Constantinople, à Athènes, à Sparte, et plus tard à Florence, en attaquant sans merci tous ceux qui osaient mettre Aristote au niveau de son idole. Le «*Traité des lois*»[2]) contient la substance de son système, et porte, ainsi que la *dissertation* sur la différence des deux philosophies rivales[3]), l'empreinte d'un néoplatonisme mystique, entaché à tel point de réminiscences du paganisme, que Gennadius, qui crut voir en lui un nouveau Julien, poussa la rigueur jusqu'à l'excommunier. Il n'est pas bien sûr que dans cette condamnation il n'ait aussi quelque peu visé Aristote. En outre Pléthon écrivit des *lettres philosophiques*, adressées à Bessarion,[4]) et un mémoire sur les événements contemporains du Péloponnèse.[5])

---

[1]) Paris, 1858. — [2]) C. Alexandre Pélissier. Paris, 1858. — [3]) Venise, 1540. — Bâle. 1574. — [4]) Orelli, Zurich, 1824. — [5]) Elissen, Annal. V. Gött. 1860.

La violence de Pléthon nuisit à sa cause. Parmi les champions de cette joute philosophique il y en eut peu qui se rangèrent sous sa bannière. Son élève, le cardinal BESSARION écrivit bien quelques *dissertations* «contre les calomniateurs de Platon»[1]; mais il avait l'esprit trop juste et trop élevé pour partager les passions de son maître, et il étendit plus d'une fois sa protection sur des savants du camp opposé.

Le poète Michel APOSTOLIS (1480), père d'Arsénius, le savant évêque de Monembasie, fut le seul qui se déclarât avec ardeur pour les théories du Néoplatonisme; mais Pléthon trouva un adversaire non moins outré que lui en George TRAPEZOUNTIOS, qui, dans un ouvrage intitulé «*Comparaison entre Aristote et Platon*»[2], se montre si haineux contre le grand philosophe de l'antiquité, dont il attaqua la mémoire même par la calomnie, qu'il s'aliéna l'estime de Bessarion et de tous les hommes de sens droit, dut déposer les hautes fonctions de secrétaire privé qu'il exerçait auprès du Pape Nicolas V, quitta Rome, fut plus tard emprisonné par le Pape Paul I, et mourut dans la misère. Il était au demeurant un homme d'une grande érudition, et il laissa des ouvrages philosophiques et de théologie, qui n'ont pas été publiés.

Parmi les Aristotéliciens de cette époque nous citerons encore l'éminent théologien Emman. MALAXOS, qui prit à parti Pléthon, dans son «*traité sur la procession du*

---

1) Rome, 1469. Ven. 1503. — 2) Ven. 1458.

St. Esprit.» Il a laissé aussi une «*histoire du patriarcat de Constantinople*» [1]); Math. CAMARIOTIS de Thessalonique, le premier directeur de l'école instituée par Genadius à Constantinople. Il écrivit une série de *lettres* pour réfuter Pléthon, ainsi que plusieurs ouvrages de *rhétorique* et de *philosophie* restés inédits. MANUEL de Corinthe, élève de Camariotis, prédicateur distingué et auteur d'ouvrages *théologiques*; Théodore GAZÉS, que Bessarion protégeait tout en combattant sa trop grande partialité pour Aristote; l'élève de celui-ci, Andronique CALLISTUS, qui, à Florence, compta parmi ses auditeurs Laurent de Médicis, et qui écrivit plusieurs ouvrages restés inédits, excepté un seul, «*sur les passions*» [2]); enfin J. ARGYROPOULOS, qui mit sa plus grande activité à traduire et à commenter les œuvres d'Aristote.

Mais il y eut aussi des hommes d'élite qui cultivèrent la philosophie et les sciences sans aigreur et sans partialité. C'est ainsi que Constantin LASCARIS, celui qui rattacha son nom à l'histoire universelle de la civilisation, ayant été le premier à sauver les trésors des lettres antiques, était un esprit fin et philosophique. Parmi ses ouvrages inédits il y en a qui traitent de philosophie.

CONTOLÉON de Cythère, élève de Jean Lascaris, le frère de Constantin, a laissé un «*traité sur l'immortalité de l'âme.*» Les frères MINDONII (1580), Nicéphore BLA-

---

1) Bekker, Corp. Hist. Byz. Bonne, 1849. p. 78—204.

2) Vienne, 1593.

noudis (1590) ont écrit des traités élémentaires de philosophie.

Glyzonios de Chio (1596) et Pierre Sontios de Corfou (1532) se sont occupés des sciences mathémathiques et physiques, et Dém. Argyramos, naturaliste distingué, fut l'auteur d'un dictionnaire botanique.

L'histoire a aussi ses représentants dans ces temps oubliés. Critoboulos d'Imbros, dont le manuscrit a été trouvé et publié dans les dernières années, était le secrétaire privé de Mahomet II. Il a écrit en grec moderne l'histoire de ce conquérant, de 1451 à 1467. Phranzés écrivit son histoire bien connue *des Paléologues* à Corfou, après 1460. Th. Gazés a, dans une série de lettres, traité de l'origine des Turcs; et N. Papadopoulos Comnène a écrit en 2 volumes *l'histoire du gymnase de Padoue.* Théodose, fils de Jean Zygomala de Nauplie (1580), directeur de l'école patriarcale de Constantinople, a décrit ses *voyages au Mont Sinaï* et *au Mont Athos*, et composé une *histoire de Constantinople* de 1391 à 1578. De Maxime d'Arta, surnommé l'Hellène (1513), il existe des *traités historiques* qui n'ont pas vu le jour.

La culture grammaticale de la langue ne pouvait que marcher de front avec les travaux de philologie qui occupaient à un si haut point les érudits de ces temps:

C. Lascaris fut le premier à composer une *grammaire hellénique*, qui est restée pendant long-temps à l'usage presqu'exclusif des écoles. Son frère Jean a, de même que l'Athénien Chalcocondylés, écrit des *dissertations*

grammaticales; Th. Gazés est, lui aussi, auteur d'une *grammaire*, dont le IVe livre a pour la première fois traité de la *syntaxe* hellénique, et en a résumé les règles. Ce livre a depuis été souvent l'objet d'interprétations et de commentaires; Dévaris, de Corfou, a écrit un traité *sur les particules.*

Sophianos, aussi de Corfou (1540), s'est attaché à l'idiôme moderne, tel qu'il était parlé au XVIe siècle, et en a composé une *grammaire*[1]), en même temps qu'il a traduit dans ce dialecte le traité de Plutarque sur l'éducation des enfants. De même Max. Margounius a traduit en grec moderne des livres ecclésiastiques[2]), et Maxime de Callipolis, le Nouveau Testament[3]).

Franç. Portos de Crète (1550—1600) a le premier composé un *dictionnaire* Grec-Latin, et son fils Emile se rendit célèbre par ses savants *vocabulaires* des dialectes ionique, dorique et Pindarique. Le premier essai d'un *dictionnaire Grec-ancien grec-moderne* fut fait par Alex. Néroulis (1550), qui composa aussi des exercices grammaticaux et un formulaire de correspondance en Grec-ancien.

Parmi les documents littéraires de ces temps, il est juste de citer aussi les lettres que quelques érudits de la Grèce écrivaient à des savants étrangers. La Turcograecia de Martin Crusius (1584) contient les lettres de

[1]) Venise, 1544. — Legrand, Paris, 1874. — [2]) Ven. 1590. 1620. — [3]) 2 Vol. Liège, 1638.

Siméon CAVASILAS, de Théodose ZYGOMALAS et de MORESINOS ou MURSINOS. Antoine EPARCHOS de Corfou correspondait avec Melanchthon (1545), Léonard PHILARAS avec Milton (1600), et MARGOUNIUS, évêque de Cythère, avec les éditeurs Schellius et Silburg.

CHAPITRE IV.

LES PROSATEURS, AU 17[E] SIÈCLE.

Cette activité littéraire, qui a survécu à l'existence politique du peuple grec, donne la preuve et la mesure de la vitalité de son intelligence. On pourrait la comparer à ces derniers reflets qui égayent quelquefois encore le couchant après que le soleil a quitté l'horizon. Les hommes qui avaient assisté à la grande agonie de leur patrie n'avaient pas tous succombé avec elle. Revenus de leur saisissement, familiarisés avec leur propre douleur, qu'ils aient déserté vers des pays plus heureux, ou qu'ils soient restés pour pleurer sur les ruines du leur, après que la rage de la barbarie triomphante se fut assouvie, plusieurs reprirent leurs travaux favoris, et c'est à eux que nous devons ces accents suprêmes d'une littérature expirante.

Il y en eut qui, au milieu de la grande désolation, ne désespérèrent pas de l'avenir de la Grèce, et, pleins de ce courage qui se retrempe dans l'adversité, s'appliquèrent à lui frayer sur les ruines du passé la voie qui devait l'y mener. Ils ont prouvé que le conquérant n'avait pas complété son œuvre lorsqu'il épargnait des hommes capables encore d'éclairer le peuple et de lui rappeler son ancienne gloire.

Le premier soin de Gennadius, aussitôt monté sur le trône patriarcal de Constantinople, fut d'y instituer une école, dont il confia la direction à son propre maître, Mathieu Camariotis, en lui donnant le titre de Grande école nationale (*τοῦ γένους*). Tolérée, ou plutôt ignorée par les Turcs, elle continua de prospérer sous la direction successive de Jean Zygomalas et de son fils Théodose, au point que vers la fin du XVIIe siècle l'historien Cantémir la désigne comme une *Académie hellénique.*

Ailleurs aussi de grands dignitaires des l'église réussirent à préserver les écoles existantes d'une destruction complète, ou même, quelquefois, à en fonder de nouvelles.

Ces institutions conservèrent les anciennes traditions de l'enseignement solide, et produisirent des hommes distingués qui, comme membres du clergé séculier du patriarcat, pouvaient rendre à l'église autant de services importants qu'ils en avaient eux-mêmes reçus.

Le dépôt de la langue, que l'ignorance et le contact des nations barbares corrompaient dans presque toutes les autres parties de la Grèce, était conservé avec soin

dans la grande école de Constantinople, dans la chancellerie patriarcale, et dans la société qui entourait ces deux centres de culture nationale.

C'est ainsi que le grand fleuve de la littérature hellénique, bien que réduit à un filet presque imperceptible, ne tarit pas complétement, et continua à couler ignoré jusqu'au jour où des circonstances plus propices permirent d'espérer de le voir rentrer dans son ancien lit. Cent cinquante ans après la conquête, Constantinople renfermait de nouveau un grand nombre de Grecs renommés pour leur érudition. Le Prince Cantémir, qui fut le contemporain de plusieurs d'entre eux, et qui n'est pas un témoin suspect, en cite les principaux dans le passage suivant de son histoire:

«Je consacrerai dans cet écrit la mémoire des personnages distingués par leur piété et par leur savoir, qui y fleurirent de mon temps. Il y avait entre autres Jean Cariophylle, consommé dans la théologie comme dans la philosophie, qui s'est fait un grand nom par ses prédications dans l'église cathédrale; Balaise Scevophylax, Antoine et Spandon enseignaient la philosophie des Péripatéticiens; Jacomus était un excellent grammairien. C'est lui que j'ai eu pour maître, et j'ai appris de lui les éléments de philosophie durant mon séjour à Constantinople. Sebaste est devenu fort célèbre par son Calendrier ecclésiastique, mais encore plus par ses écrits sur la controverse de son église avec la latine. Il y avait Denys, qui était moine, et Alexandre Mavrocor-

DATO, généralement estimés pour leurs rares connaissances. Ils professaient la philosophie, la théologie, la médecine. Le dernier a été nommé interprète de la Cour Ottomane. Il a laissé un nombre prodigieux de traités et de lettres, que son fils, Nicolas MAVROCORDATO, homme fort versé dans la littérature orientale et occidentale, vient de mettre au jour en Moldavie. On estime surtout entre ces traités celui qu'il a composé sur la circulation du sang, imprimé plusieurs fois en Italie, et une grande histoire du monde, depuis la création jusqu'à notre temps.

«Ici je prie le lecteur de ne pas regarder la Grèce moderne, comme font la plupart des chrétiens, avec un air de mépris. Bien loin d'être le siége de la barbarie, on peut dire que dans ce dernier siècle elle a produit des génies comparables à ses anciens sages. Et pour ne point remonter plus haut, de nos jours on a vu trois Patriarches, savoir un de Constantinople, et deux de Jérusalem, dont la grande réputation était le juste tribut de leur mérite. CALLINIQUE était celui de Constantinople, doué d'une rare éloquence, et qui eut cela de particulier entre ceux de son rang, qu'il conserva toute la vie sa dignité, et mourut Patriarche. Ceux de Jérusalem étaient DOSITHÉE, et son parent et successeur CHRYSANTHE, qu'on dit être encore en vie. Le premier a composé contre les Latins trois volumes de controverses, qui sont imprimés. Je ne parle pas de ses autres écrits, qui lui font tous honneur. Outre ces savants, Constantinople a produit MÉLÈCE, premièrement évêque

d'Arta et ensuite d'Athènes, prélat d'une littérature universelle, mais surtout adonné aux principes de Thalés, que j'ai appris de lui pendant huit mois. Il faut lui joindre E l i e MINIATI, moine, qui fut fait évêque de Messène dans le Péloponnèse. C'était un philosophe subtil, qui possédait également la théologie scholastique et la positive. Je trouve encore MARC de Larisse, excellent grammairien, MÉTROPHANÉS, de l'ordre des diacres, grand amateur de poésie, et qui approchait fort des anciens. LICINIUS, natif de Monembasie ou Malvasie, qui possédait à fond la philosophie et la médecine. La cour l'avait choisi pour premier médecin, et l'expérience qu'il avait acquise dans la profession le faisait généralement estimer des Turcs. Il quitta Constantinople, et, quand il fut retourné dans sa patrie, la république de Venise lui accorda le titre de Comte. Environ un an après il fut pris par les Turcs à Monembasie, et j'ai appris qu'il a été pendu publiquement à Constantinople pour avoir eu long-temps auparavant commerce de lettres avec les Vénitiens. Nommons aussi C o n s t a n t i n, fils de DUCAS, Prince de Moldavie, que je place audessus de la plupart des anciens Grecs, et qui eut SPANDON pour maître de philosophie. A n d r o n i q u e, de la noble race des RHANGAVI, célèbre pour la parfaite connaissance de la langue grecque. Il était très-versé dans la lecture des Pères. Je n'oublierai pas J é r é m i e CACAVÉLA, natif de Candie (Crète), moine et prédicateur de la grande église de Constantinople, qui m'a donné la première teinture de

la philosophie, non plus qu'Anastasi CONDOIDI de Corfou, qui a été précepteur de mes enfants; et un autre Anastase NAUSIS de Macédoine, qui s'est fait connaître en Allemagne et en Angleterre par sa capacité et sa profonde connaissance de la langue grecque.»

Les ouvrages de quelques uns de ces érudits n'ayant pas été livrés à la publicité, ils ne sont connus eux-mêmes que par cette seule citation du Prince Moldave. Sur d'autres nous sommes plus amplement renseignés par des documents contemporains. C'est ainsi que nous savons que le Prince Nic. MAVROCORDATOS, outre son *traité sur la circulation du sang* et son *histoire universelle*, qui est restée inédite, a aussi traduit du latin le livre intitulé «*Théâtre politique*» en un grand volume.[1]). CARYOPHYLLIS a été l'un des directeurs de la grande école de Constantinople: CALLINIQUE, trois fois Patriarche (1689—1702), était natif de Carpénision en Etolie, et étudia sous son compatriote, le moine Eugène IVANOULIOS, dans l'école que celui-ci y fonda au monastère de Gouva. CHRYSANTHE était de la famille des NOTARAS de Constantinople, et fut élevé au trône patriarcal d'Alexandrie. Il est l'auteur d'ouvrages *géographiques* et d'un *voyage aux lieux saints*. Fort versé dans les sciences naturelles et dans l'astronomie, il fonda à Constantinople, au commencement du siècle suivant, lorsque les études grecques y prirent une nouvelle

[1]) Leipz. 1776.

intensité, un *observatoire astronomique*, qui dépérit bientôt par l'incurie du gouvernement d'alors, et ne fut rétabli que dans ces derniers temps par l'initative et sous la direction d'un Grec encore, M. Coumpari.

Mètrophane de Nauplie s'est fait un nom par les cantiques qu'il a composés, et qui ont été adoptés par l'église.

Rhangavi ou Rangabè (Andronic) était un descendant de l'Empereur Michel de ce nom. Un de ses ancêtres, général sous Constantin Paléologue, tomba glorieusement aux côtés de l'empereur à la défense de Constantinople.[1]) Andronic lui-même remplissait les hautes fonctions de «grand-orateur» de l'église, et les archives du patriarcat conservent son nom et quelques uns de ses discours.

De Mèlèce ou Mèlètius, de Miniatis et des Mavrocordatos il sera fait mention dans le chapitre suivant.

A ces noms d'hommes plus ou moins distingués par leur savoir et par leurs écrits il serait possible d'en ajouter d'autres encore,. qui brillent, bien que de rayons plus ternes, au milieu de la nuit sombre de ce siècle.

Et d'abord Démétrius Cantemir lui-même, qui, bien que Moldave de naissance, était Phanariote de caste et avait épousé une Cantacuzène. Dès ce temps l'aristocratie des provinces danubiennes ne se distinguait pas

---

1) Critoboulos.

de celle de Constantinople. Cantémir est l'auteur d'une précieuse *histoire de l'Empire Ottoman.*

Parmi ceux qui se sont livrés à des travaux *historiques* nous citerons en outre: KIGALAS de Théra (1670), qui a écrit une *histoire* dogmatique, avec d'autres traités religieux.

G. CONTARIS, prêtre et directeur d'une école à Cozani de Macédoine. Il publia [1]) sous le titre *d'anciennes histoires de la ville d'Athènes*, des narrations en grec moderne sur l'histoire athénienne, depuis Cécrops jusqu'à Denis l'Aréopagite.

Joseph GEORGIRINIS de Mélos, métropolitain de Samos en 1669. Il déserta sa patrie et son église et se retira à Londres en 1678. Il est l'auteur d'une *histoire de Samos, d'Icarie et de Patmos*, qui n'a été publiée qu'en traduction anglaise [2]) et allemande. [3])

NECTARIUS de Crète, patriarche de Jérusalem, a écrit les *archives historiques* du Mont Sinaï, d'Egypte et de Perse, [4]) ainsi qu'un livre contre l'autorité du Pape. [5])

DOROTHÉE, métropolitain de Monembasie, a compilé en grec vulgaire une histoire universelle, depuis la création jusqu'à son temps. [6])

PHOCAS de Céphalonie, directeur de l'école hellénique de sa ville natale, rédigea une description de *voyages* à Antioche, en Syrie, en Phénicie et en Palestine. [7])

---

[1]) Ven. 1675. — [2]) Lond. 1678. — [3]) Dresde, 1689 — [4]) Ven. 1677. — [5]) Jassy, 1682. — [6]) Ven. 1681. — [7]) Anvers, 1780.

MATHIEU de Pogoniani en Epire, évêque métropolitain de Myra, a écrit une *histoire* de l'Hongrovalachie jusqu'aux jours du Hospodar Gabriel.[1])

Agapios LANDOS de Crète, moine au Mont Athos, a composé en grec moderne une *biographie* des Saints.

Les études *philosophiques* ne furent pas non plus entièrement négligées.

G. CORESSIOS, de Chio (1600), médecin très-instruit, en fit sa principale occupation.

Théophile CORYDALEUS d'Athènes (1617), qui avait étudié à Padoue, professa la philosophie dans sa ville natale. Comme dans ses théories il se montrait favorable au protestantisme, le Patriarche Lucaris, qui était calviniste au fond de l'âme, le plaça à la tête de la grande école du patriarcat. Deux de ses ouvrages, une *introduction aux études des sciences naturelles,* et un traité *sur la naissance et la destruction*, ont été publiés à Venise[2]); deux autres, une *rhétorique* et un *formulaire de correspondance* furent imprimés à Londres.[3])

Dem. BÉNIZELOS d'Athènes (1669), élève des écoles de Venise, a enseigné la philosophie dans sa patrie.

Franc. MAVROLICOS, né à Messine (1685), mathématicien distingué, et inventeur d'une nouvelle théorie des *sections coniques*, a écrit en latin un ouvrage sur *Archimède.*[4]).

---

[1]) Ven. 1683. — [2]) 2 Vol. 1779. 1780. — [3]) 1625. — [4]) Palerme, 1685.

Francisque SCOUFFOS de Crète, professeur de philosophie et de théologie, a publié une rhétorique.[1])

Gérasime VLACHOS de Crète a marché sur les traces de Néroulis, et composé un dictionnaire en quatre langues.[2]) Cet ouvrage est d'une grande pauvreté, et ne mérite une mention que pour avoir été le premier de cette espèce.

Ce groupe d'hommes instruits, qui entouraient le siège patriarcal, et qui venaient de toutes les parties de la Grèce, commence la régénération des études classiques, et le mouvement progréssif une fois accentué, ne s'est plus arrêté jusqu'au jour où il atteignit son plus beau résultat, l'indépendance du peuple grec.

[1]) Ven. 1681. — [2]) Ven. 1659.

LIVRE DEUXIÈME.

RETOUR A LA VIE, 1700—1800.

CHAPITRE I.

LES PHANARIOTES.

Terrassée par la massue de fer de Mahomet II, la Grèce
ı'accusait plus un dernier souffle de vie que par les fai-
ıles accents qui s'échappaient encore de ses lèvres dé-
aillantes. La tempête avait brisé sa lyre éolienne; mais
es cordes frissonnaient toujours au vent de l'orage, comme
ɔour prouver qu'elles n'avaient pas perdu toute leur sou-
ılesse et qu'elles n'attendaient que la main de la provi-
lence pour les renouer. Le flot du déluge avait englouti
a Grèce entière; mais à peine quelques débris de l'e-
cistence nationale trouvaient-ils un abri pour s'y réfugier,
ıu'une littérature, portant l'empreinte des lieux et des temps,
antôt comme la fleur sauvage des rochers, tantôt comme
a plante nourrie de sucs étrangers, ne manquait de germer
ur ce sol toujours généreux. C'est surtout l'arche de l'é-
glise qui, bien que flottant au gré de la tempête, em-

portait dans son sein la lampe vacillante de la vie nationale. La littérature y trouva également un refuge dès la première heure de la conquête.

Mais cette heure écoulée, le conquérant, dont la sauvage énergie consistait surtout en son instinct de rapine, ayant fait autour de lui le désert et le vide, et n'ayant plus sur qui exercer ses fureurs, tomba dans l'inertie, qui était sa véritable nature. Les flots de l'inondation s'affaissèrent sur eux-mêmes, et tandis que leur surface croupissait immobile, les éléments toujours actifs et toujours vivaces de la nationalité grecque se recherchaient, s'attiraient et se recomposaient, le terrain submergé s'élevait insensiblement, et plus d'une fois l'œil étonné voyait fleurir audessus de l'algue stérile une végétation plus saine et plus robuste, qui lui était étrangère, et qui avait ses racines dans le fond primitif et solide; et tandis que le peuple vaincu revenait ainsi à la vie, l'empire turc se décomposait, et n'était pas même arrêté dans sa décadence par les administrateurs habiles et les hommes d'Etat distingués qui l'ont souvent gouverné pendant les 400 ans de son existence; parce que ces hommes n'appartenaient pas à la race victorieuse, et n'étaient point des témoins et des agens de sa vitalité, mais au contraire des emprunts que l'impuissance des Turcs était forcée de faire au génie et à la capacité innée de la nation subjuguée. Comme toujours et partout, la barbarie triomphante rendait involontaire-

ıent hommage à la civilisation vaincue, et reculait de-
ınt elle.

D'abord c'était en embrassant la foi de Mahomet que
esclave intelligent acquérait le droit de s'élever audessus
e son maître; mais bientôt il finit par devenir l'arbitre
es destinées de l'empire sans renier son culte méprisé,
ı vertu de la loi naturelle qui veut que l'esprit domine
chair.

Depuis que les Turcs, forcés de sortir de leur isole-
ent altier, durent nouer des relations avec les gouver-
ements de l'Europe, ou plutôt accorder, d'après leur
anière de penser d'alors, une trêve aux ennemis du
rophète, ils chargeaient un interprète de recevoir les sup-
liques de ces infidèles, dont, dans la barbare arrogance
e ces temps, ils ne s'abaissaient pas jusqu'à apprendre
langue, et de leur signifier les ordres de la Sublime
orte. Ces hommes étaient communément pris dans les
lasses les plus abjectes, parmi les marchands ou cour-
ers Juifs, qui étaient forcés par état de savoir des lan-
ıes étrangères.

Ce sont ces fonctions méprisées que brigua et obtint
ı 1630 Panaghiotakis Nicoussis, un Grec de Con-
antinople, qui à un esprit très-subtil unissait un vaste
ıvoir puisé aux universités d'Italie. Il ne lui échappa
as que chez une nation qui par une marche rétrograde
ombait de plus en plus dans la dépendance de ses voi-
ns, et qui, aveuglée par son ignorance, n'avait pas la
onscience de sa position, il était d'une importance ma-

jeure de s'emparer de tous les secrets d'Etat, et de traiter immédiatement avec ceux qui devaient bientôt décider en maîtres du sort de la Turquie.

C'est ainsi que le successeur du vil Juif devint par sa rare sagacité, par la haute appréciation du rôle qu'il assumait, et par son habileté dans le maniement des hommes et des affaires, l'unique dépositaire des relations diplomatiques de l'Empire, et ouvrit à sa propre nation une voie par laquelle elle devait arriver plus facilement à l'accomplissement de ses destinées. Son influence personnelle sauva du glaive des Turcs les Candiotes, qui, pour échapper au joug dégradant des ennemis de la civilisation et du christianisme, avaient accepté les chaînes moins pesantes des Vénitiens, et avaient défendu leurs maîtres comme on défend la liberté.

Panaghiotaki eut pour successeur Alexandre MAVROCORDATO, le fils d'un marchand d'étoffes de Chio, qui arriva à la fortune d'une manière inattendue: Le Prince régnant de Valachie, qui était dans ces temps encore un indigène, avait demandé en mariage la fille d'une des familles grecques les plus opulentes de Constantinople. La jeune princesse fut envoyée à son époux avec une pompe digne de son rang et de ses grandes richesses; mais le Prince qui ne l'avait pas encore vue, fut, à son arrivée, désagréablement surpris de son extrême laideur, ne put se décider à l'épouser, et la congédia comblée d'honneurs, qui ne pouvaient cependant pas satisfaire son amour propre blessé. Elle crut ne pouvoir se mieux

venger des dédains du Prince, qu'en épousant le marchand de draps, qui était très-bel homme du reste, et, ce qui mieux est, un homme de grand sens, ainsi qu'il l'a prouvé en employant l'immense fortune dont il était redevable à l'hyménée à donner à son fils une éducation des plus distinguées.

Le jeune Alexandre, formé comme son prédécesseur aux universités d'Italie, acquit des connaissances profondes en littérature, dans les sciences exactes et en médecine. Car, telle était la différence frappante entre les deux peuples que le sort de la conquête avait réunis: tandis que celui qui régnait, confiant en la puissance de son sabre, qui échappait déjà à sa main, croupissait dans la plus crasse ignorance, le peuple qui servait, avide de savoir, s'appropriait cette force qui échappe à l'observation des esprits grossiers, et qui finit par l'emporter sur toutes les autres. De retour à Constantinople, Mavrocordato fut élu professeur de littérature et de philosophie au collége patriarcal, et composa en grec ancien plusieurs *ouvrages de philosophie, d'histoire et de philologie,* qui brillent par une profonde érudition et par la pureté classique du style. Au nombre de ses traités scientifiques est celui sur la *circulation du sang*, alors à peine connue, et sa *Syntaxe* du Grec est en littérature un progrès sur celle de Gazés. Ses lettres, qui furent publiées à Constantinople, donnent la mesure de son goût cultivé et de l'élégance de son esprit; et celles que son éditeur s'est vu dans la nécessité de supprimer,

et qui ne nous sont parvenues que dans des recueils manuscrits, contiennent la preuve de ses sentiments patriotiques et de son aversion contre les oppresseurs qu'il était forcé de servir. En sa qualité de grand Drogman, ou Interprète de la Porte, il prit une part très-active aux négociations de Carlovitz, et en fut récompensé par le titre de «Confident aux secrets de l'Empire» (ἐξ *ἀποῤῥήτων*), que tous les grands Interprètes ont conservé depuis cette époque.

Alexandre MAVROCORDATO fut remplacé au poste d'Interprète par son fils Nicolas, qui, non moins instruit et non moins distingué que son père, s'éleva plus haut que lui. Il écrivit aussi beaucoup, mais ses ouvrages ne furent pas publiés, à l'exception d'un seul, intitulé «*hors d'œuvres d'un ami de Dieu*» (φιλοθέου πάρεργα).

Une fois en possession du maniement des affaires étrangères, et si près de l'antre du lion, les Grecs ne s'arrêtèrent pas, et gagnèrent chaque jour du terrain. Le Hospodar, ou Prince tributaire de Valachie, étant tombé dans la disgrâce de son suzerain le Sultan, Mavrocordato réussit à recueillir la succession; et depuis ce moment (1716), les deux principautés de Valachie et de Moldavie devinrent l'apanage des Grecs, qui en jouirent jusqu'à l'insurrection de 1821, et eurent l'habileté de se l'attacher. Ils firent insérer cette concession accidentelle dans les traités des grandes puissances, et ils réussirent à en faire une partie intégrante du droit européen. Dépositaires d'une autorité presque souveraine et indépen-

lante, possédant le droit de vie et de mort, donnant les lois et asseyant des impôts, ces Princes arrivaient dans les deux provinces suivis d'une cour nombreuse, ordinairement composée de ce que la Grèce possédait d'hommes plus capables et plus éclairés. Deux siècles s'étaient à peine écoulés depuis que les Grecs avaient dû se courber sous le plus dur esclavage, que déjà ils remontaient presque au niveau de leurs oppresseurs, en attendant qu'il atteignissent la position que leur assurait leur supériorité morale.

Rien ne pouvait être plus instructif pour l'observateur de la marche des nations, que de voir d'un côté les Musulmans d'alors répandant la désolation et étendant les ténèbres de la barbarie sur les vastes contrées autrefois bénies par le ciel, les plus riches, les plus prospères et les plus civilisées de l'univers. et de l'autre quelques Grecs, qui avaient à peine réussi à alléger un peu le poids de leur chaînes semant à pleines mains les bienfaits de l'ordre et de la civilisation dans des pays sur lesquels l'aurore ne s'était pas encore levée. Ils y donnèrent des lois extraites de celles qui avaient régi Byzance aux jours de sa grandeur, ils réglèrent l'administration, ils développèrent l'agriculture et ouvrirent les voies du commerce, ils relevèrent la condition du peuple, et ils y répandirent l'instruction, ayant été les premiers inventeurs des lettres pour écrire la langue du pays, qui tire son origine d'un latin corrompu, et à la doter d'une grammaire. Tandisque sous l'influence des Turcs By-

zance devenait un amas de masures barbare et infect, sous celle des Grecs Burcharest et Yassi pouvaient rivaliser sans désavantage avec plus d'une ville européenne. Des imprimeries, des écoles de tout degré y repandaient les lumières, qui se reflétaient sur toute la Grèce, un théâtre y formait le goût aux chefs-d'œuvre des littératures étrangères, et y encourageait les premiers essais de renaissance du drame grec.

Les cours de ces Princes, images réduites de celles des Empereurs chrétiens de Byzance, étaient le rendez-vous de Grecs et d'étrangers de mérite, de professeurs en renom, d'auteurs dont l'émulation était stimulée par des distinctions de tout genre.

Même parmi les Princes indigènes qui, après la révolution grecque, ont succédé aux Phanariotes, il y en eut qui, tenant à ceux-ci par des liens de parenté et formés à leur école, ont continué à répandre dans leur pays les bienfaits des lumières et de la civilisation. Tel fut surtout le Prince Michel STOURDZA, qui, connaisseur profond de la langue et de la littérature grecques, a pendant les 17 ans de son administration rendu à sa patrie les services les plus signalés, a complété les codes donnés par ses prédécesseurs, et a continué à y entretenir les germes civilisateurs de la culture hellénique.

Ces Grecs, qüi avaient presque réussi à se forger un sceptre de leurs chaines, prenaient le nom de *Phanariotes*, du quartier qu'ils partageaient à Constantinople avec le Patriarche et le haut clergé. Recrutés dans

toutes les parties de la Grèce parmi ceux qui se distinguaient par des talents et des connaissances supérieures, ils formaient une aristocratie de mérite, nullement exclusive, qui cependant devenait le plus souvent héréditaire par les richesses que ses membres acquéraient dans leurs fonctions élevées, et par l'usage qu'ils en faisaient pour l'éducation de leurs enfants. C'était assez pour jeter sur ces hommes, à l'approche de la révolution grecque, mouvement aux tendances toutes démocratiques, une impopularité qu'ils ont certes plus d'une fois méritée par leurs rivalités politiques et par leur ardeur à se disputer les premiers anneaux de la chaîne commune. Cependant il faut leur rendre la justice de reconnaître que ce sont eux qui furent les promoteurs les plus actifs et les premières victimes de l'insurrection qui amena la délivrance de leur pays. En attendant ils étaient devenus une puissance intermédiaire entre la nation des oppresseurs et celle des opprimés, un bouclier qui couvrait ceux-ci, et recevait souvent les coups qui leur étaient destinés. Voyant la tyrannie de plus près, ils la haïssaient plus profondément, et disposant de plus de moyens d'action, ils s'en servaient pour préparer de loin sa chute. Plus éclairés que le commun de leurs compatriotes, ils savaient mieux distinguer les voies qui devaient mener à ce grand résultat, et mettaient en première ligne l'instruction, dont ils faisaient un si grand cas, que leurs riches bibliothèques contenaient ensemble, d'après l'estimation des hommes qui étaient le mieux en position de

les connaître, plus de cinq-cent mille volumes des livres les plus choisis. Tous ces trésors ont été détruits en 1821 par les descendants du grand dévastateur des bibliothèques d'Alexandrie.

Ce sont les efforts de ces Phanariotes, unis à ceux du clergé, des primats les plus éclairés des différentes provinces, et de quelques riches négociants, animés du patriotisme le plus pur, qui secondèrent l'amour toujours ardent des Grecs pour l'instruction, et qui firent établir ou soutenir des écoles largement organisées à Constantinople; à Jannina, à Metzovo, à Cosane en Epire; à Salonique, à Adrinople, au Mont-Athos en Macédoine; à Triccala, à Tyrnovo, à Ampélakia, à Larisse en Thessalie; à Patmos, à Chios, à Corfou dans les îles; à Smyrne, à Cydonie en Jonie; à Dimitzana, à Vytina dans le Péloponnèse, et en diverses autres parties de la Grèce.

Profitant de l'ignorance de leurs maîtres et de leur indifférence pour tout ce qui touchait à l'éducation, les hommes dévoués que leurs talents avaient placés au premier poste donnaient les plus grands soins à ces foyers de lumières, et s'appliquaient à l'envi à y perfectionner les études, bien convaincus que c'est de là que devait venir le salut. Aussi en est-il sorti pendant le dernier siècle de servitude un grand nombre de jeunes érudits, fortement préparés, qui plus tard, pélerins de l'instruction, parcouraient les universités de l'Europe pour y compléter leurs connaissances, et revenaient dans leur pays continuer l'œuvre de son initiation à la civilisation moderne,

et transmettre de génération en génération, tant par leur enseignement que par leurs ouvrages, le feu sacré qui ne s'y est jamais complètement éteint.

CHAPITRE II.

ECRIVAINS. MINIATIS. MÉLÉTIUS.

Courbés sous la tyrannie triomphante, sans trouver en eux-mêmes la force de s'y soustraire ou dans les autres des cœurs qui les plaignissent ou des bras qui s'offrissent pour les secourir, les Grecs devaient détourner les yeux de cette terre d'esclavage et d'égoïsme, et d'un présent qui ne leur offrait que son calice d'opprobre et de larmes, pour les reporter vers un passé de gloire, et vers le ciel, où toute souffrance trouve une consolation. Voilà pourquoi, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, portant ce double caractère, la plupart des ouvrages écrits par des Grecs ne concernaient guère que la philologie ancienne ou des sujets religieux.

Au XVIIIe siècle les conditions se présentent plus favorables. L'instruction devenant plus générale, les savants et les écrivains étant tenus en honneur, le champ de la littérature s'élargit, sans cependant changer encore

essentiellement de caractère: L'église et l'école continuent à en être les dépositaires presqu'exclusives. Andrée Papadopoulos Vretos, auteur d'un catalogue des livres grecs qui ont été publiés depuis la prise de Constantinople jusqu'en 1821[1]), y signale pour le seul 18e siècle 170 ouvrages traitant de sujets religieux, ou nécessaires au service de l'église. Nous y avons en outre compté 7 qui se rapportent à des études philosophiques, 11 (dont 2 traductions) consacrés à l'histoire, 6 (dont 3 traduits) traitant de mathémathiques. Il n'y figure que 16 ouvrages en tout, pour la plupart des traductions, qui appartiennent à la catégorie des belles-lettres.

Il y avait cependant des auteurs ecclésiastiques dont l'érudition embrassait un plus vaste horizon, et qui étendaient leurs activité littéraire audelà de leur vocation spéciale.

LUCARIS.

Parmi les plus savants il faut citer Cyrille Lucaris de Crète, qui a perfectionné ses premières études dans les hautes écoles de l'Italie, et plus tard dans celles de la Belgique et de la Grande-Bretagne, et fut six fois Patriarche. Doué d'une vaste intelligence, ardent controversiste et ennemi fougueux du Catholicisme, auquel il empêcha les protestants de Lithuanie de se rallier, il fut en butte à la haine et aux calomnies d'un parti alors

[1]) Ath. 1845. — Augmenté, 2 Vol. 1854 et 1857.

puissant à Constantinople, qui l'accusa auprès des Grecs de favoriser le protestantisme, auprès des Turcs d'être en correspondance avec les Francs de l'Allemagne et de l'Angleterre. On lui attribua même un *ouvrage* où les *préceptes de Calvin* étaient chaudement défendus. Il fut le premier qui fit venir une imprimerie grecque à Constantinople pour y publier ses ouvrages, et eut le courage de faire sortir de ses presses un *livre* dirigé *contre la foi de Mahomet.* Cette pieuse bravade donna gain de cause aux Jésuites, ses ennemis, qui firent supprimer son imprimerie, et cet événement fut la cause de la perte d'un grand nombre de traités écclésiastiques, et surtout de livres de polémique dogmatique et de prédication qui ne trouvaient pas grâce devant la censure de Venise, la seule ville qui possédât alors des moyens en abondance pour l'impression d'ouvrages Grecs.

MINIATIS.

C'est surtout comme prédicateur qu'Élie Miniatis acquit un grand renom vers la fin du 17[e] siècle. Natif de Céphalonie, il avait fait d'excellentes études à Venise, et fut distingué par les hommes les plus influents de cette ville. Le Prince Cantémir de Valachie, que nous avons vu faire de lui une mention honorable, apprécia son mérite au point de le charger même auprès de l'Empereur d'Autriche d'une mission diplomatique, dont il s'acquitta à son honneur.

Cependant, plein d'un zèle ardent pour l'église, il

consacra presqu'exclusivement sa vie à la servir, et surtout à prêcher la parole du Seigneur à Venise, à Corfou, à Bucharest, à Constantinople et à Nauplie, où l'appela l'estime du gouverneur Vénitien du Péloponnèse. Ses sermons, écrits dans l'idiôme vulgaire, qui jusqu'alors manquait encore d'élégance et d'élasticité pour ne pas avoir été manié par des auteurs de talent, se font remarquer par une éloquence naturelle et simple, par la vivacité de l'imagination, par la chaleur des convictions chrétiennes et par l'élévation dès vues qui les inspirent. Un extrait d'une de ses péroraisons suffira pour faire juger de la manière de cet orateur ecclésiastique, et des sentiments qui remplissaient son cœur et par lesquels il savait trouver le chemin de celui de ses auditeurs:

«Et maintenant, dit-il, me prosternant à tes pieds, je te supplie, ô vierge immaculée, d'accorder ta protection et ton assistance invincible aux armées chrétiennes[1]), afin qu'elles mettent en fuite et qu'elles exterminent les tyrans. Jusques à quand, Sainte mère de Dieu, le malheureux peuple des Hellènes gémira-t-il sous le joug d'un affreux esclavage? Jusqu'à quand le barbare de Thrace courbera-t-il sous son pied cette noble race, et le croissant dominera-t-il sur ces contrées où le soleil mystique de la justice s'est levé de ton sein béni pour inonder toute la terre de ses rayons? Daigne te rappe-

[1]) Celles des Vénitiens, dans les rangs desquels combattaient aussi des Grecs.

ler que c'est la Grèce qui avant toute autre partie du monde fut éclairée de la lumière vivifiante de la vraie foi. C'est le peuple des Grecs qui le premier accueillit l'évangile de ton fils unique, qui le premier subit mille tortures plutôt qus de laisser arracher de son cœur fidèle ton nom vénéré. C'est de ses rangs que sortirent les grands précepteurs dont la parole dissipa les ténèbres, et inocula la vérité dans les âmes; les pieux pasteurs qui, à l'aide de la charrue céleste, et à la sueur de leur front, ont fait germer dans les cœurs la semence évangélique, et moissonné les âmes pour l'aire de l'immortalité. C'est le sang de ses martyrs qui teignit la pourpre de l'église.

«Nous te conjurons donc, bienheureuse Marie, par la salutation angélique qui fut le présage de notre salut, par l'annonciation miraculeuse qui a annoncé la plus grande joie à la terre, rends à notre peuple son ancienne splendeur, relève-le de la fange de la servitude, replace-le sur le trône royal dont il fut précipité, change ses chaînes contre un sceptre, son joug contre une couronne! Et si ces cris que nous élevons jusqu'à toi ne suffisent pas pour te fléchir, vois couler nos larmes. Et si même nos pleurs ne trouvent pas grâce devant toi, entends les prières et l'intercession des Saints qui s'élèvent de toutes les parties de la Grèce. Andrée t'implore de Crète, Ignace t'appelle d'Antioche, Denys élève sa voix d'Athènes, Polycarpe t'invoque de Smyrne, Catherine te sollicite d'Alexandrie, Chrysostome s'épanche en priè-res de la ville des Empereurs. Tous les Saints te sup-

plient de jeter les yeux sur la tyrannie Ottomane, et espèrent de ton intarrissable miséricorde la délivrance de de la nation grecque.»

Cette éloquente invocation peut en même temps servir à montrer quel a été le rêve éternel de tous les Grecs, quel était le vœu ardent qui remplissait leur cœur depuis le berceau jusqu'à la tombe, qui s'en exhalait comme l'encens aux pieds des autels. Ce fragment est même antérieur à Miniatis, qui l'a imité, et même en partie copié, sur un chapitre de la rhétorique de son maitre Scouffo de Crète, un écrivain du milieu du 17e siècle.

MELETIUS.

Le contemporain de Miniatis, Meletius de Jannina, évêque métropolitain d'Athènes, a aussi complété ses études aux universités d'Italie. Outre des *sermons* très-estimés, une *astronomie*, et un grand nombre d'ouvrages de *théologie*, de *littérature*, de *philosophie*, et même de *médecine*, qui n'ont jamais vu le jour, on a de lui une *histoire ecclésiastique* en quatre volumes, écrite en grec ancien. On n'en connaissait jusque tout dernièrement qu'une assez mauvaise traduction en grec-moderne, faite et publiée vers la fin du dernier siècle[1]) par Polyzoï Lampanitzioti. C'est depuis peu que le manuscrit original a été retrouvé, et qu'une partie en a été publiée à Constantinople.

[1]) Vienne, 1783.

Un autre de ses ouvrages a acquis non moins de réputation. Nouveau Pausanias, le savant prélat parcourut toutes les parties de la Grèce asservie, et publia, en quatre volumes et en grec moderne, une géographie comparée, le premier essai d'une archéologie géographique de la Grèce. On peut concevoir quelles étaient les impressions que la lecture d'un tel livre devait produire sur le peuple grec, qui y voyait sa splendeur passée mise en regard de sa misère actuelle, les cités que la gloire avait autrefois marquées de son sceau, remplacées par d'ignobles masures, ou à jamais effacées du sol, et qui, des effets s'élevant aux causes, ne pouvait que sentir s'accroître son aversion contre la tyrannie, son ardeur pour la liberté. Aussi cet ouvrage a-t-il été très-estimé dans le pays, et malgré ses inexactitudes, dues à l'imperfection des études philologiques à cette époque, et à la difficulté de l'inspection des lieux sous le régime ottoman, il a été considéré en Europe comme le premier et jusque-là le seul qui ait donné des notions plus ou moins complètes et dignes de foi sur les contrées historiques que l'oubli avait recouvertes.

CHAPITRE III.

ECRIVAINS. THÉOTOKIS. BULGARIS.

Sans nous arrêter aux prédicateurs estimés, *Maurocidés* et *Cornélius*, au savant Patriarche *Chrysanthe*, dont il a déjà été question, et à plusieurs autres auteurs sacrés moins remarquables, nous nous bornerons à la mention de deux prélats distingués, qui dans le cours du 18[e] siècle ont honoré à la fois la littérature et l'église de la Grèce. Tous les deux natifs de Corfou et presque contemporains, ont marché d'un pas égal dans la vie. Ils firent leurs premières études en Grèce, les complétèrent en Italie, embrassèrent l'état ecclésiastique, et allèrent finir leur carrière en Russie, où l'impératrice Catherine les combla tous les deux d'honneurs.

THEOTOKIS.

De Nicéphore Theotokis nous possédons trois volumes de *sermons*, plus précieux pour la piété qu'ils respirent, pour la manière édifiante dont-ils appliquent les grands préceptes de l'évangile à tous les besoins et à toutes les circonstances de la vie, que remarquables par la recherche ou la pureté du style et par le mérite oratoire.

Outre un grand nombre d'ouvrages de *controverse* dogmatique et de *commentaires* sur les écritures saintes, le savant évêque, qui était un profond mathématicien,

et qui sentait tout l'avantage que la Grèce retirerait d'une tendance plus scientifique dans son enseignement, publia un cours de *mathématiques* en trois volumes, une *géographie*, un cours de *physique* en deux volumes, et ces livres n'ont pas perdu de leur utilité même depuis que la Grèce a été enrichie, pendant les derniers temps, de plusieurs ouvrages très-remarquables sur les mêmes sujets.

BULGARIS.

Eugène Bulgaris, plus âgé de vingt ans, était un prédicateur éloquent, un professeur savant et infatigable, un auteur plein d'érudition et de goût et un philosophe profond. Sa souple intelligence avait touché avec un succès égal à toutes les branches du savoir humain. Ses ouvrages en tout genre peuvent être considérés comme l'expression suprême de l'activité littéraire et du développement intellectuel de la Grèce pendant le siècle qui a précédé sa renaissance.

Il dirigea tour à tour les écoles de Jannina, de Cozane, du Mont-Athos et de Constantinople, et y opéra une révolution importante dans l'enseignement, en introduisant le goût et l'exercice des études les plus sévères. Jusqu'à lui la plupart des instituteurs grecs, élèves et continuateurs des grammairiens byzantins, voyaient dans la grammaire la science suprême, le foyer de toutes les connaissances humaines, et par une aberration extraordinaire dans l'appréciation des limites de chaque science, ils eussent cru commettre une impiété en traitant les

questions de philosophie, et même des sciences positives, autrement que sous les auspices des théories grammaticales, et en forme de digressions ou d'exemples, qui souvent prenaient les dimensions monstrueuses de traités spéciaux. Eugène, bien que ne le cédant à aucun de ses contemporains quant à la connaissance des subtilités philologiques, dans le domaine desquelles on lui doit une traduction des *commentaires* de Bordelai *au IVe livre de Gazés*, sut cependant s'affranchir de cette absurde routine, et son esprit lucide distingua aisément les limites entre la théorie du discours et les sciences, auxquelles il donna tout le développement nécessaire dans son enseignement aussi bien que dans ses écrits.

Eugène resta fidèle à sa vocation ecclésiastique par conviction autant que par nécessité. Afin d'agir sans crainte et avec succès sur les masses auxquelles il voulait dispenser les bienfaits de l'enseignement, il aimait à emprunter la garantie et la voix de l'église, qui ne donnait pas d'ombrage aux Mahométans et qui était écoutée avec confiance par les Grecs. Diacre à Jannina, moine au Mont-Athos, prêtre en Russie, et plus tard promu à l'évêché de Chersonne, qu'il céda à son ami Théotoki pour se livrer tout entier à ses études dans St. Pétersbourg, Bulgaris défendit en toute occasion avec un grand zèle les vérités de l'église, tant contre les attaques des communions rivales, que contre l'indifférentisme, qui né de l'abus des préceptes philosophiques du 18e siècle, agit comme un dissolvant sur les sociétés modernes.

Il publia à cet effet les ouvrages jusque là inédits de deux savants ecclésiastiques de la fin du 15e siècle, de *Bryennius* et de *Théodoret*, dont le dernier consacra sa plume à repousser les attaques des détracteurs de l'église grecque; il *traduisit* du latin l'ouvrage sur la procession du St. Esprit par Adam *Zœrnicabius*, théologien prussien converti à l'église grecque, ainsi que trois autres traités qu'il publia sous le titre »de *fil bien tordu*« [1]), l'un sur la divinité du christianisme par *Soam Jenyus*, l'autre sur l'autorité des évangélistes par *Deausobre*, et le troisième sur la généalogie de J. C. par Camlet. Sous le titre d'*Entretiens pieux*, il écrivit d'excellents commentaires philologiques et archéologiques des deux testaments, et plusieurs autres dissertations de même nature. Il traduisit aussi les *confessions de St. Augustin.*

Mais son esprit juste et clairvoyant, sachant concilier l'autorité avec la liberté, comprenait que la vraie piété n'exclut pas la tolérance. Afin de renforcer ce principe salutaire chez ses compatriotes, le théologien profond, le chrétien dévoué, ne craignit pas d'emprunter la plume spirituelle du plus grand esprit de son siècle, et traduisit le traité de *Voltaire sur les dissidents de Pologne.*

La *philosophie* à laquelle Eugène consacra les plus puissantes facultés de son âme était le reflet de ses

1) *Σπαρτίον εὔτριτον*, d'après ce passage de l'Ecclésiaste (IV, 2): »Le fil bien tordu ne se rompra pas.«

principes religieux. Fortement convaincu des vérités du christianisme, mais convaincu aussi que la vérité est une, il répudia et combattit constamment tout principe qui était hostile à la religion, ou qui ne l'admettait qu'avec certaines restrictions mentales, avec des accommodements qui répugnaient non moins à sa sincérité d'homme qu'à sa foi de chrétien et à ses convictions de philosophe. Repoussant également les systèmes fatalistes de Spinoza et de Hobbes, il est dans ses écrits essentiellement éclectique, prenant dans les anciens et dans les modernes tout ce qui lui paraît constituer un système qui se concilie le mieux avec les grandes vérités, enseignées par la révélation à la faiblesse de l'entendement humain, et mises hors de l'atteinte de toute discussion.

Fidèle à ces principes, il *traduisit* la *logique* de *Grabesend* et la *métaphysique* de *Genuensius*, deux philosophes éclectiques. C'est ce même esprit qui préside à ses propres compositions philosophiques, la *logique* et la *Métaphysique*, écrites en grec ancien, ainsi qu'un traité fort remarquable sur la crainte de la mort.

Ses ouvrages sur les *sciences exactes* ne sont pas moins recommandables. Après avoir traduit le cours de *mathématiques* de *Tacuetius*, il écrivit lui-même des éléments de cette science, et sous le titre de *Récréations philosophiques* il publia un cours de *physique*, où il expose de la manière la plus méthodique tous les progrès que la science avait faits jusqu'à son

époque, sans exclure souvent les théories les plus abstraites, vers lesquelles l'entraînait la nature spéculative de son esprit. Il a aussi composé une *astronomie* d'après Tycho-Brahé; mais il y laisse planer le doute sur tous les principes qui paraissent ne pas répondre exactement aux témoignages de l'ancien Testament. Une *géographie* de sa composition fut plus tard complétée et publiée à Vienne (1304) par Anthime Gazés.

Dans le domaine des belles lettres cet homme universel signala son étonnante activité par la *traduction* d'une *archéologie homérique* et d'une *archéologie de Corfou*, écrites en latin par le Vénitien Quirini. Mais ce qui le met hors de pair comme helléniste et littérateur, c'est sa *traduction* en vers homériques de l'Enéïde et des Géorgiques de *Virgile*[1]). C'est Catherine qui, ayant jugé ses forces, exigea de lui ce travail monumental. Il s'en acquitta d'une manière qui dénote en lui une très-grande familiarité avec le langage du prince des poètes, et une vive conception de l'esprit et des beautés du poète latin. Par un effort gigantesque, il rendit au Parnasse grec ce chef-d'œuvre qui paraît lui appartenir, et n'avoir que fortuitement été produit sur les bords du Tibre; et si son style manque parfois de cette souplesse et de cette aisance qui fait le plus grand charme de la poésie homérique, c'est qu'il avait à lutter corps à corps avec le plus grand écrivain de l'antiquité

[1]) Trois Vol. in Fol. St. Petersbourg, 1791.

romaine, embarrassé de l'armure du géant de l'antiquité grecque. Du reste si Bulgaris n'est pas toujours simple en traduisant Virgile, on sait que Virgile ne l'a guère été en traduisant Homère.

Jusqu'à Théotokis et jusqu'à Bulgaris, les Grecs, fidèles à leurs traditions, exagéraient leur juste admiration pour leurs ancêtres au point de croire qu'il n'y avait rien audelà de l'antiquité hellénique, que tous les progrès que les modernes avaient fait faire aux sciences n'étaient que des innovations oiseuses, et qu'il était inutile, souvent même dangereux, de les étudier. Eugène opposa toute l'autorité de son bon sens à cette prévention funeste; et tandis qu'il discutait avec Néophyte Cavsocalybite, grammairien distingué, professeur au Gymnase de Janina, et plus tard son ami intime, sur l'étendue et la compétence de la grammaire, il écrivait des réfutations contre un autre savant de la même ville, Balanos Vasilopoulos, qui, adorateur obstiné du passé, traitait l'algèbre avec un mépris souverain, croyait fermement qu'Euclide avait dit le dernier mot des mathématiques, et envoyait à toutes les académies de l'Europe une solution qu'il croyait avoir trouvée par la géométrie élémentaire, pour obtenir deux moyennes proportionnelles entre deux lignes de longueur inégale.

Bulgaris, champion des idées modernes et d'un sage progrès dans l'enseignement en Grèce, se livrait avec zèle à ces débats scientifiques, qui rappelaient les disputes des écoles de l'ancienne Grèce, et qui en étaient

le dernier reflet. Toute la partie instruite de la nation y prenait une part très-vive et s'occupait de ces questions d'un ordre élevé, tandis que ses oppresseurs restaient alors plongés dans la plus épaisse ignorance et dans la plus brutale apathie sur tout ce qui concernait la culture et les progrès de l'esprit humain.

CHAPITRE IV.

AUTRES AUTEURS. BELLES-LETTRES.

Dans le domaine des études *grammaticales*, qui ne cédaient alors le rang qu'à la littérature ecclésiastique, les travaux de Gazés et de Lascaris, toujours précieux pour les riches matérieux qu'ils contenaient, n'étaient déjà plus jugés assez méthodiques pour l'enseignement. Aussi tout d'abord Alexandre MAVROCORDATOS, et après lui HELLADIUS (1714), Euphronius Raphaël POPOVITZ (1750), Ant. CATIPHORIS (1734), l'évêque de Dercôn ANANIAS d'Antiparos (1750), Néophyte CÁVSOCALYBITE (1770), le moine MATHIEU, professeur à l'école de Ganochoria en Thessalie (1795), se sont-ils efforcés de donner à la *grammaire* une forme plus pratique et plus accessible.

Georges CONSTANTINOU publia, après *Vlachos*, un nouveau *dictionnaire* en quatre langues, le grec-ancien, le grec-moderne, le latin et l'italien.

VENDOTIS, le fondateur d'une imprimerie grecque à Venise, qui, jusqu'à l'émancipation de la Grèce fut presque seule à alimenter sa littérature, est aussi l'auteur d'un *dictionnaire*, fort incomplet encore, français, italien et grec, publié à Vienne, en 1790. Vendotis était un savant et un travailleur infatigable. Il a *traduit Tissot, Marmontel, Barthélemy* et *Robertson*. — Les 15 livres des Métamorphoses d'Ovide ont été traduits, en prose, par Sp. VLANDIS[1]).

Quelques rares travaux *historiques* peuvent aussi être signalés dans le cours du 18e siècle.

Alexandre HELLADIUS de Larisse en Thessalie a composé en Latin et a présenté au Czar Pierre le Grand un ouvrage *sur l'état de l'église grecque*, contenant beaucoup de curieux détails sur la position de la Grèce à l'époque où il écrivait[2]).

Ant. CATIPHORIS de Zante, professeur du Grec à Venise, a écrit en italien la *biographie du même Empereur*[3]). Elle fut *traduite* en Grec par Ath. SCIADAS[4]).

LAZAROS est l'auteur d'une *Chronologie* des Princes de la Valachie et de la Moldavie; et P. LAPONITZIOTIS a traduit de l'Italien une histoire de la Crimée[5]).

---

1) Ven. 1798. — 2) Nuremberg, 1714. — 3) Ven. 1736. — 4) 2 Vol. Ven. 1737. — 5) Vienne, 1792.

Jean Stanos publia en 6 volumes[1]) une histoire de Byzance tirée des auteurs byzantins.

G. Sakellarius compila une *archéologie* grecque[2]), et commença la traduction de l'Anacharsis de Barthélemy.

Anastase Michel de Philippople a traité de l'ancienne *mythologie des Slaves* et de leur conversion au christianisme[3]). Il a aussi publié en grec une *grammaire russe.*

Mich. Schendos, savant médecin, a écrit (1710) sur l'histoire et la topographie de la ville de *Tomis* sur la mer Noire.

Maxime de Callipolis sur l'Hellespont a publié des *Mémoires* d'un voyage en Europe[4]), ainsi qu'une traduction du nouveau Testament en grec Vulgaire[5]).

Joseph Mœsiodax est l'auteur d'une *géographie mathématique*[6]), ainsi que d'une *traduction* de l'italien de la *morale de Muratori.*

En fait de *philosophie*, Méthodius Anthrakitis de Janina, homme très-instruit, traduisit des ouvrages de *Descartes* et de *Malesherbes*, et s'attira les censures de l'église. Anthime, Patriarche de Jérusalem, a publié des dialogues contre les théories de Copernic[7]); Christodule d'Acarnanie, un *traité* sur la *philosophie* et sur son *histoire*, puisé aux meilleurs ouvrages modernes[8]);

---

1) Ven. 1767. — 2) Vienne, 1796. — 3) Moscou, 1796. — 4) Amsterd. 1706. — 5) Halle, 1710. — 6) Vienne, 1781. — 7) Vienne, 1797. — 8) Vienne, 1786.

et J. Tzanétos, en grec et en français, un livre contre le système d'Ocellus[1]). Antoine de Byzance a traduit du latin une *morale*[2]), qui a eu plusieurs éditions; et un abrégé de la *philosophie de Locke* a été publié[3]) sans nom d'auteur. La *Géométrie* de Camet fut traduite du latin par D. Razis[4]).

Un anonyme a traduit plusieurs *homélies* de St. *Jean-Chrysostome*, et les a publiées en deux grands volumes, sous le titre de »*Nil charriant de l'or*« (*Νεῖλος χρυσοῤῥόας*)[5]).

Ant. Stratégos de Crète, professeur au Musée hellénique de Padoue, a traduit de l'italien la *Théorie des fièvres de Santorin*[6]); et Céryque Chærétis, médecin de Crète, a écrit une *physiologie des animaux*[7]). Dosithée, Patriarche de Jérusalem, a composé en douze livres une *chronologie ecclésiastique*, qui abonde en renseignements entassés avec peu de méthode. Elle fut publiée à Bucharest (1715) par *Chrysanthe*, le savant successeur de l'auteur au siége patriarcal.

Alexius Tsetsis Spanos, grammairien distingué, cultivait aussi la philosophie et la Muse. Il s'appliqua également à la science du droit, et fit en grec-moderne une traduction d'*Harménopoulos*, qui tint lieu de Code civil aux Grecs dans leurs litiges sous la domination turque, lorsqu'ils avaient recours à l'arbitrage des évêques pour

1) Vienne, 1787. — 2) Ven. 1788. — 3) Venise, 1796. — 4) Ven. 1787. — 5) Ven. 1750. — 6) Ven. 1745. — 7) Ven. 1789.

se soustraire aux tribunaux ottomans. Cette traduction a continué d'être en usage jusqu'au jour où la Grèce, après sa délivrance, se donna une législation régulière.

La *Poésie* est, comme on peut s'y attendre, très-pauvrement représentée durant cette époque de décadence. C'est à peine si l'on peut honorer de ce nom le *Miroir des Femmes* de C. DAPONTÈS de Scopélos, qui n'est qu'un recueil d'anecdotes, froid et sans verve, sur le mérite des femmes. Le même auteur a aussi chanté *les saints* en vers qui ne valent guère mieux[1]; mais il a écrit en prose une morale[2], qui a plus de mérite que ses poèmes.

Le savant médecin D. CARACASSÉS a composé en grec-ancien des poésies sur des sujets de médecine, et les a ensuite mises lui-même en latin[3].

Une composition poétique qui mérite quelques éloges est la *Bosphoromachie* de MOMARS, un Pérote, français d'origine, un de ces étrangers domiciliés à Constantinople, qui ne savent le grec que par routine, et se donnent rarement la peine de compléter par une étude facile leurs notions dans la plus belle des langues. Son style est incorrect et négligé. Le poème lui-même, écrit en 1752[4], malgré des longueurs et des lieux communs, ne manque ni de grâce ni même d'inspiration. C'est une description, souvent réussie, des deux rives du Bos-

1) Ven. 1778. — 2) Ven. 1770. — 3) Vienne, 1795. — 4) Venise, 2. édit. 1792.

phore, qui se disputent la palme de la beauté, et où l'Europe finit par dire à sa rivale: »Quand même tu serais la plus belle, c'est à moi que serait l'avantage, car c'est moi qui te contemple.«

Ant. Stratigos a traduit en vers du dialecte Crétois la *Batrachomyomachie*, et Michel Soummakis de Zante le *Pastor fido* de Guarini[1], dont une nouvelle et meilleure traduction, moitié en vers moitié en prose, a été faite par Georges N. Soutsos[2], le frère d'Alexandre, dernier Prince Phanariote de Valachie.

Georges Rizo, le petit-fils d'Andronic Rangabé, et père de Jacques Rizo Rangabé, dont nous parlerons plus loin, a fait une traduction très-réussie de l'*Aminta* du *Tasse*. La publication en a été anonyme[3].

Une description en vers du Mont Sinaï[4], et quelques poésies diverses[5] de l'évèque de Paramythie Cassius, ne sont pas des œuvres que la Muse avouerait.

Les ouvrages en prose de la catégorie des belles-lettres ne sont pas moins rares à cette époque. Ils consistent surtout en traductions, souvent très-médiocres, de quelques auteurs alors en vogue de la littérature italienne ou française, des œuvres de *Boccace*, de *Métastase*, de *Goldoni*, de *Marmontel*, du »Robinson« de *Campe*, du »traité sur la Grandeur et la décadence de Rome« de *Montesquieu*, de »l'essai sur l'entendement de *Locke*,

---

1) Ven. 1658. — 2) Ven. 1804. — 3) Ven. 1745. — 4) Ven. 1773. — 5) Ib. 1778.

de l'histoire de *Rollin*, etc. Le Prince N. CARADJA a publié[1]) une *traduction* de la table de *Cébès*, philosophe de Thèbes, l'*Essai sur les mœurs* et le *Siècle de Louis XIV* de *Voltaire*, et l'*Histoire de la conjuration des Espagnols contre Venise.* THOMAS de Rhode a traduit en prose les Elégies d'*Ovide* et quelques pièces de *Métastase*, et P. LAPANITZIOTIS le *Voyage de Cyrus*[2]).

Georges N. SOUTZO, que nous avons cité plus haut, a écrit en prose des pièces qu'il appelle *dramatiques*, mais qui ne sont que des *dialogues* philosophiques et sociaux, dont tous les personnages sont symboliques[3]).

---

1) Vienne, 1792. — 2) Deux Vol. Vienne, 1783. — 3) Ven. 1805.

LIVRE TROISIÈME.

RENAISSANCE. DE 1800 A 1821.

CHAPITRE I.

LA LANGUE. CORAY.

C'est surtout le XIXe siècle qui ouvre une nouvelle ère pour la littérature de la Grèce. Comme si l'instinct national avait révélé aux Grecs que l'heure était proche, qu'une grande lutte était imminente, et qu'on ne pouvait s'y préparer assez tôt, tout le monde se met à l'œuvre avec une activité fiévreuse. Les cours des princes Phanariotes sont des foyers d'où rayonnent les lumières. Les marins, les négociants, enrichis par l'extension qu'ils ont su donner au commerce grec, apportent le produit de leur travaux sur l'autel de la patrie, pour fonder et soutenir des écoles et pour publier des ouvrages utiles. Les Zosimas, les Varvakis, et plusieurs autres, qui ont consacré des millions à cette œuvre civilisatrice, sont mis par les Grecs au nombre de leurs plus grands bienfaiteurs. Les rangs des auteurs se pressent; les livres,

soit originaux soit traduits, qui sont publiés dans le premier quart de ce siècle, se comptent par milliers. Il est impossible de les énumérer; nous ne pouvons que grouper ces productions intellectuelles, et que nous arrêter sur ce que nous rencontrons parmi elles de plus saillant et de plus caractéristique. Le génie grec, comme un fleuve longtemps refoulé vers sa source, semble avoir brisé la digue qui le retenait, et se précipiter avec violence dans son lit desséché.

Cet élan, une fois donné, ne fit qu'augmenter, et plusieurs des auteurs qui s'étaient déjà distingués lorsque la Grèce était encore sous le joug, ont continué, après son émancipation, a écrire avec une activité croissante, mais aussi avec une tendance nouvelle, qui nous fera souvent un devoir de revenir une seconde fois sur leur compte. Ces deux époques de la littérature renaissante de la Grèce diffèrent essentiellement entre elles, comme la position sociale du pays même avant et après sa délivrance, comme les efforts diffèrent du succès. Dans les premiers siècles de leur esclavage, la question vitale pour les Grecs était celle de la conservation de leur nationalité. C'est d'elle que le sentiment public était surtout préoccupé, et c'est elle qui se reflétait dans toutes les manifestations de ce sentiment, parmi lesquelles la littérature est la plus éclatante. Aussi entouraient-ils de tous leurs respects, de toute leur sollicitude, le culte et la langue, ces deux piliers de la nationalité menacée, ce double héritage du passé, qui avait surnagé à leur

grand déluge; et c'est, nous l'avons déjà dit, le culte et la langue qui offraient alors le principal aliment à leur littérature.

Mais depuis le commencement du 19e siècle, l'horizon s'est élargi pour les Grecs. La souvenir ne fut plus leur seule consolation, le passé leur seul domaine. Ils tournent déjà les yeux vers l'avenir, et leur cœur s'ouvre à l'espérance. Ils ne sont plus seulement les descendants de glorieux ancêtres; ils aspirent à être aussi les fils de leurs propres œuvres; ils sont les membres actifs d'une nation qui se sent revivre, et qui ramasse ses forces pour soulever la pierre de son sépulcre. Aussi cessent-ils de s'attacher à la contemplation passive et stérile d'une gloire éteinte, qui ne pourrait briller encore que sollicitée par les vertus qui l'avaient autrefois produite, et s'ils étudient avec ardeur les exemples des anciens, c'est dans l'espoir qu'ils auront bientôt occasion de les appliquer.

Dans les écoles et dans les ouvrages des grammairiens on analysait jusque là les textes des auteurs de l'antiquité, comme on disséque un corps mort; ce qu'on y recherchait, c'était bien moins l'idée que le mot et la particule, la construction des phrases et la texture des périodes. En même temps l'église prêchait la fermeté dans la foi combattue, et aussi la résignation à la violence exercée.

Depuis lors, le grammaire et la chaire perdirent le monopole de la littérature. On commença à expliquer

à la jeunesse grecque les chefs-d'œuvre des anciens, non plus pour l'initier seulement au mécanisme de la langue, et pour lui apprendre la lettre morte, mais aussi pour lui en faire sentir les beautés immortelles, auxquelles son âme apprenait à s'ouvrir, et pour lui enseigner les préceptes sublimes de dévouement et de patriotisme, contenus dans les ouvrages de ces grands maîtres de l'humanité.

C'est ainsi que la Grèce épure et forme sa langue, dont elle se servira comme d'un puissant instrument pour sa résurrection morale, qu'elle s'instruit aux vertus tant privées que publiques qu'elle aura bientôt besoin de pratiquer, et que cette jeunesse ardente, à côté du courage passif du martyr que lui recommande l'église, apprend à estimer la bravoure des héros, dont elle trouve les grands exemples chez ses ancêtres.

En même temps les sciences positives, ces germes fertiles de tous les progrès matériels, et la philosophie, la source vivifiante de toutes les connaissances humaines, sont cultivées dans les écoles, et enrichissent la littérature de traductions et d'imitations nombreuses. Il n'y avait pas d'études, si fortes, si substantielles qu'elles fussent, auxquelles on ne se livrât depuis cette époque, et dont on ne nourrît la jeunesse, qui se sentait déjà une vocation plus élevée que celle de végéter en traînant ses fers. Aussi la Grèce, appelée à s'asseoir au banquet de la civilisation, y prend-elle immédiatement sa place, sans efforts et sans un long apprentissage,

comme si, réveillée après un long sommeil, elle se retrouvait au même échelon social qu'elle occupait lorsqu'elle fut enveloppée par les ténèbres de la nuit.

Mais partageant le caractère de l'époque, littérature, sciences et philosophie n'ont encore, jusqu'à la guerre d'émancipation, qu'une tendance plutôt théorique et préparatoire, sans aucune application à la vie sociale, qui s'annonçait déjà, mais n'avait pas commencé d'exister pour les Grecs.

Le temps pressait, la domaine de l'instruction s'élargissait; on devait apprendre beaucoup et apprendre vite. Cléobule de Philippopolis, un savant qui s'était formé aux hautes écoles de l'Allemagne et de la Suisse, avait donné dans ces deux pays une attention toute particulière aux méthodes didactiques; il écrivit un livre sur la méthode de Lancastre, qui avait l'avantage de rendre accessible aux masses l'instruction primaire et d'en abréger le cours. Appelé, en 1819—1820, à Jassi par Jacques Rizo Néroulos, à Bucharest par Jacques Rizo Rangabé, les premiers ministres des deux Hospodars, Cléobule introduisit cette méthode aux écoles centrales de ces villes, d'où elle se répandit par toute la Grèce, et devint un des puissants auxiliaires des progrès intellectuels de la nation renaissante.

On s'appliqua aussi à simplifier les livres d'enseignement; on réformait les grammaires volumineuses, qui avaient absorbé autrefois les plus belles années de l'étudiant; on en écrivait de nouvelles d'après Buttmann,

Thiersch et d'autres; on publiait des Encyclopédies, qui dispensaient les élèves de l'obligation d'acheter les auteurs entiers, ou, à défaut de moyens, de sacrifier tout leur temps à les copier. La lexicographie produisit également des travaux importants, qui aidèrent puissamment au succès des études philologiques.

CORAÏ.

Celui qui dans la littérature savante de la Grèce a acquis le plus grand nom, un nom Européen, et qui représente et résume pour ainsi dire cette époque, c'est sans contredit Adamantios Coraï (*Κοραῆς*) de Chios, un descendant d'*Antoine*, le poète helléniste du 17e siècle.

Dans leur impatience de répandre les connaissances utiles et de populariser les sciences, des patriotes soucieux surtout de l'avenir, s'attachèrent à l'idiôme vulgaire, tel qu'il était parlé par la classe la moins éclairée du peuple, convaincus que c'était par son organe qu'ils pouvaient le plus facilement et le plus rapidement répandre et multiplier les idées. Quelques uns écrivirent dans ce dialecte non seulement des poésies légères, qui admettent le langage naturel du peuple et le style familier, mais aussi des ouvrages plus sérieux; ou bien, comme Katardji, Daniel Philippidés et Christopoulos, ils voulurent en ériger l'usage en système, et essayèrent d'en composer des grammaires; mais leurs ébauches paraissent plutôt donner la preuve qu'ils s'étaient engagés dans une fausse voie. Il y en eut même qui allèrent

jusqu'à condamner l'orthographe traditionnelle comme inutile dorénavant. Cependant à lire quelques uns d'entre eux, on serait presqu'autorisé à croire qu'ils avaient pour cela leurs raisons personnelles, et qu'ils n'étaient pas fâchés de se débarrasser des règles un peu compliquées de la grammaire, qui semblaient les gêner eux-mêmes autant au moins qu'ils affectaient de craindre qu'elles ne gênassent les autres.

Par contre, des érudits n'ayant de sens que pour le passé, représentants des traditions, vieillis dans la seule étude de la langue ancienne et dans la pratique des anciennes méthodes d'enseignement, croyaient indigne d'un Grec instruit de faire usage d'une autre langue que de celle de Xénophon et de Thucydide.

Ces deux partis opposés, les hellénistes et les partisans de l'idiôme vulgaire, se livraient des combats non moins acharnés que les Platoniciens et les Aristotéliciens du 15e siècle, lorsque CORAÏ vint rétablir la paix. Après des études préparatoires au gymnase de Smyrne, il reçut son diplôme de docteur en médecine à l'université de Montpellier. Ses vastes connaissances, sa grande sagacité et ses nombreux travaux philologiques placent Coraï au premier rang des critiques de ce siècle, et lui ont fait une réputation universelle très-justement méritée. L'influence immense qu'il exerça sur l'épuration de la langue de son pays par de savantes observations contenues surtout dans les six volumes de ses *Mélanges littéraires* (*Ἄτακτα*), et ses efforts pour inculquer à la

Grèce par ses *Préfaces* aux œuvres des anciens auteurs les vertus prônées par ces auteurs et les idées sociales de la France, où il s'était établi comme un intermédiaire intellectuel, afin de signaler à sa patrie tous les progrès de l'humanité, le classent parmi les premiers réformateurs de sa nation.

Lorsque la guerre de l'indépendance eut attiré sur la Grèce l'attention de l'Europe, beaucoup de personnes, des hellénistes eux-mêmes, croyaient le grec-moderne un idiôme corrompu et barbare, rappelant beaucoup moins son illustre origine que les débris du Parthénon ne rappellent le chef-d'œuvre d'Ictinus, et ne voyaient en lui qu'un informe assemblage de locutions et de mots italiens, turcs et slaves, brodé sur un patois ignoble, qui aurait fait tressaillir d'horreur Xénophon dans sa tombe. Aujourd'hui qu'on s'est livré à une étude plus raisonnée de cet idiôme, on est arrivé à reconnaître que c'est du véritable grec, altéré sans doute jusqu'à un certain point par l'influence du temps, mais non plus éloigné de la langue des Septante que celle-ci ne l'est de la langue de Xénophon, ou encore que la langue de Xénophon n'est distante du dialecte d'Homère: L'idiôme parlé par le commun du peuple paraît être un composé de débris de tous les dialectes locaux et vulgaires de l'antiquité, parmi lesquels les uns nous sont restés inconnus, d'autres, comme le dialecte béotien et celui de l'Arcadie, ne nous ont été révélés que par de rares monuments, fortuitement conservés. Ces dialectes, de même que les

populations qui s'en servaient, broyés et mêlés par les invasions et les conquêtes successives que la Grèce a subies, formèrent, depuis que le développement individuel des cités eut cessé, une langue à peu près commune pour tout le peuple asservi; tandisque l'ancienne *langue commune*, celle des auteurs et de l'élite de la nation, ayant perdu beaucoup de sa richesse, fut restreinte au petit cercle des hommes qui formaient encore l'aristocratie intellectuelle. Le peuple ignorant et inculte employait souvent sans doute en parlant des expressions et des mots empruntés aux étrangers avec lesquels il était en contact, sans se trop soucier si la langue n'en possédait pas les équivalents. En même temps des traducteurs inhabiles trouvaient plus commode d'adopter aveuglément les tournures des textes étrangers qu'ils avaient sous les yeux, que de chercher celles qu'exigeait l'esprit de leur propre idiôme.

Coraï, qui voyait en la langue moderne la fille pure et naïve du grec-ancien, sans toutefois se méprendre sur les dangers d'altération et de décadence auxquels l'exposait la condition malheureuse du peuple grec, s'est appliqué, pour écarter le mal, à le signaler et à en indiquer le remède. Dans ses Mélanges littéraires il recherche tous les mots et toutes les tournures de source pure, qui se sont conservés non seulement dans les auteurs, mais encore dans la bouche du peuple de plusieurs parties de la Grèce, et qui peuvent remplacer les xénologismes plus ou moins adoptés par l'usage. Il prouve en

même temps l'origine classique d'une foule d'expressions et de mots prétendus vulgaires ou barbares, et apprend aux plus prévenus à ne pas se faire scrupule de les employer.

C'est ainsi que, sans prétendre faire refleurir le tronc que les siècles ont dépouillé, il donne tous ses soins au rejeton vivace qui a poussé, et qui, convenablement cultivé, peut bien se couvrir encore de fleurs, non les mêmes sans doute, mais aussi non trop inférieures à celles du bel arbre qui l'a nourri.

Soutenir, comme on l'a fait quelquefois, que Coraï ait été l'initiateur du style néo-hellénique, tel qu'il est aujourd'hui en usage, c'est aller de beaucoup audelà de la vérité. Si dans la lutte philologique il a pris position entre les deux tendances extrêmes, ce n'est pas qu'il ait créé cette position. Guidé par un jugement sain, il s'est joint à ceux qui l'occupaient de tout temps, et qui, soit au sein de l'église, soit au Phanar, soit partout ailleurs où l'éducation était soignée, sans écrire le grec ancien, donnaient à la forme moderne de la langue toute la pureté qu'elle comporte, et ne la laissaient pas dévier, autant que faire se pouvait, des règles de la grammaire littéraire. Pour se convaincre que Coraï n'a pas été le premier à imprimer à la langue cette impulsion, on n'a qu'à se rappeler que Jacques Rizos Néroulos, qui était lui-même un excellent styliste et suivait la même direction, loin d'être un disciple de Coraï, était plutôt son adversaire, et qu'il l'a raillé dans une comédie fort

spirituelle, lui, et les innovations qu'il cherchait à introduire dans le langage usuel.

Le véritable service que le grand philologue a rendu à la langue consiste en ce qu'il s'est rallié au parti le plus raisonnable, et a décidé du triomphe définitif, en l'appuyant de toute l'autorité de son nom, et en l'éclairant de sa vaste érudition. Il n'a pas exercé une influence moins salutaire sur la littérature, en rappelant à tous ceux qui prétendent écrire, qu'avant tout ils doivent donner un soin constant à la langue dont ils veulent se servir. Dans les auteurs anciens, qui étaient son domaine, et dans la littérature française, au sein de laquelle il a été nourri, il trouvait l'exemple de ce purisme et de cette correction qu'il recommandait à ses compatriotes, et qui ont contribué à relever les lettres modernes de la Grèce.

On ne peut pas dire que son propre style ait été sans reproche. Né et vivant loin des centres où l'on écrivait un grec plus élevé, Coraï fait souvent aux formes vulgaires une part plus large qu'il n'était nécessaire. D'un autre côté il prétend consacrer des locutions empruntées soit un grec ancien, soit au dialecte populaire, que l'usage désavoue. Il semble oublier quelquefois qu'il est permis de diriger les langues, mais qu'on ne peut pas leur faire violence. Ce sont ces écarts que Rizo a attaqués dans sa comédie en les exagérant, et il en a eu raison.

A part ces quelques irrégularités de formes, et quel-

quefois un peu de prolixité, le style de Coraï est admirable par sa lucidité, et semble taillé sur celui des grands modèles de l'antiquité.

C'est donc la langue parlée par les classes les plus éclairées qui, avec le concours de Coraï et de la plupart des écrivains instruits, ses prédécesseurs et ses contemporains, a été consacrée comme langue écrite. Ne différant du grec ancien que par certaines variations de types et par son moindre degré de richesse, elle ne prétendait pas retourner à sa source, mais elle s'appliquait à s'en rapprocher le plus possible, et une fois dans cette voie, elle alla vite. Elle se débarrassait tous les jours d'elle-même et comme par enchantement de la croûte dont l'avaient couverte en la défigurant des siècles de barbarie, et elle est arrivée tout naturellement et sans violence à un idiôme épuré, malléable et flexible, susceptible d'un grand développement, et capable de s'enrichir à l'infini aux trésors de la langue ancienne, à un idiôme enfin purement grec, qu'un auteur ancien n'écrirait pas, mais qu'il comprendrait aisément, et qu'il ne condamnerait probablement pas.

Dans les deux camps extrêmes il ne resta que quelques retardataires obstinés, ou ceux qui, par simple dilettantisme, s'amusaient quelquefois encore à écrire soit le Grec de Pindare, soit celui des Clephtes.

La partie la plus remarquable de l'activité littéraire de Coraï embrasse ses nombreuses éditions d'auteurs anciens, dont 16 volumes furent publiés sous le titre

collectif de *Bibliothèque hellénique*, quatre sous celui d'*accessoires* (*πάρεργα*) de cette Bibliothèque, et en outre 6 volumes à part, consacrés à des *auteurs moins importants.* L'esprit de critique profonde et subtile qu'il a apporté dans la correction, la restitution et l'interprétation des textes, range son œuvre parmi les premiers monuments de la philologie moderne, tandis que ses notes, qui se rapportent très-souvent à l'affinité du grec-ancien et du grec-moderne, ont une importance toute nationale, et contiennent, ainsi que ses *Mélanges* (en 3 volumes), et plusieurs parties de ses *Préfaces*, des matériaux précieux pour une future lexicographie du grec actuel. De *Strabon* il a donné en outre une édition particulière en 6 volumes, avec une excellente traduction française, faite en collaboration avec La Porte du Theil et Gosselin, conformément à un désir exprimé par Napoléon I. Il a également accompagné d'une traduction française le discours de *Lycurgue* contre Léocrate, et il a ajouté des notes et des observations préliminaires, écrites en français, aux Caractères de *Théophraste*, ainsi qu'au traité d'*Aristote* sur les Vents, les Eaux et les Lieux.

Parmi ses travaux philologiques il faut compter aussi sa coopération à l'édition de *Pausanias* par son ami Clavier, et au premier volume du *Trésor* de Henri Etienne, publié à Londres.

Coraï s'est aussi occupé d'études théologiques, et leur a consacré quelques travaux, comme l'édition com-

mentée de l'Epître de *St. Paul* à Timothée, et de quelques discours de St. Jean *Chrysostome*, une traduction du latin du *rapport des trois évêques* au pape Jules III, en 1553, une *grammaire de l'Hébreu*, et un *Manuel ecclésiastique*, dirigé surtout contre l'esprit d'empiétement et contre l'arrogance qu'il reproche au clergé.

Mais ce qui plus encore que la philologie préoccupait le céèlbre savant, c'était l'avenir de sa nation. Son esprit, nourri aux nobles exemples de l'antiquité, aiguillonné par les triomphes de la révolution française, se révoltait contre la condition abjecte de ses compatriotes, ces aînés de la gloire et de la liberté. La première protestation contre le joug sous lequel ils soupiraient fut sa traduction du traité *des délits et des peines de Beccaria*, dédiée à la république alors nouvellement créée des îles ioniennes. Il accompagna ce travail d'une longue Préface, où il saluait avec enthousiasme cette première-née de la liberté hellénique, et augurait pour toute sa patrie des destinées aussi heureuses. La langue de cette traduction est une application des théories philologiques de Coraï. Elle est claire, élégante et pure; mais elle manque souvent de cette correction sévère, dont plusieurs écrivains du Phanar et du Patriarcat se faisaient une règle.

En même temps, par des dissertations pleines de feu, écrites en grec et en français, Coraï rappelait à ses compatriotes leurs devoirs envers eux-mêmes, et faisait appel en leur faveur aux sentiments de justice de l'Eu-

rope. C'est surtout du jour où la Grèce descendit dans l'arène que le grand philologue, sans cesser de se livrer à ses travaux de prédilection, devint en même temps un infatigable publiciste. Il écrivit, en Français, un long *Mémoire* »sur l'état actuel de la Civilisation en Grèce«, et il plaçait à la tête de ses éditions de très-longues préfaces, qui étaient des ouvrages entiers, et qui contenaient des conseils et des instructions à l'adresse des champions de la liberté. Mais cette partie de son activité appartient plutôt à l'époque suivante, et nous y devrons revenir.

CHAPITRE II.

PROSATEURS. PHILOLOGIE.

Dans le grand débat sur le degré de pureté à donner ou plutôt à conserver à la langue nous avons vu Coraï, avec la majorité des écrivains d'élite, représenter le juste-milieu. Les coryphées des deux partis extrêmes étaient Panaghiotis CODRICAS et Daniel PHILIPPIDÉS.

CODRICAS.

Le premier, natif d'Athènes, secrétaire privé du Prince Michel Soutzo, professa plus tard le grec à Paris, et

fut attaché au Ministère des affaires étrangères de France. Dans un ouvrage assez volumineux, intitulé: *Étude* (*Μελέτη*) *sur le grec*[1]), qui présente assez d'intérêt au point de vue de l'histoire de la langue, il cherche à prouver que le grec actuel ne s'est écarté de la forme primitive que par des corruptions successives, et que ce doit être la tâche des hommes de lettres de ramener la langue à sa pureté classique. Les vingt siècles qui se sont écoulés et les vicissitudes qu'ils ont amenées ne comptent pas pour lui. On doit écrire aujourd'hui exactement comme les anciens écrivaient.

Mais le grec, ainsi que toute langue vivante, tout en restant le même par le fond, n'a jamais cessé de s'altérer légèrement et graduellement, et les auteurs d'un siècle consacraient souvent, même dans les temps classiques, des formes grammaticales inconnues aux siècles précédents. Écrire comme les anciens, c'est remonter le cours des temps pour chercher un point fixe là où il ne peut y en avoir.

Codricas soutint aussi son thème avec énergie dans plusieurs dissertations écrites en grec ou en français et publiées dans les journaux littéraires du temps, surtout dans la *Calliope*, périodique littéraire fondé à Vienne par le savant grammairien Athanase Stagirite. Il s'y livra à ce sujet à une polémique acharnée contre le *Loghios Hermés*, la plus célèbre des Revues grecques

---

1) Paris, 1818.

de cette époque, qui, publiée dans le même ville, défendait le point de vue de Coraï.

De même que son rival, Codricas a aussi plaidé avec zèle la cause de l'indépendance de son pays dans des *lettres* écrites en français et adressées à des personnages influents de son temps. On a de plus de lui un *traité de Physique*, et une traduction de la »Pluralité des Mondes« de *Fontenelle.*

PHILIPPIDES.

Daniel PHILIPPIDES, chef de fil du parti contraire, avait été diacre. Le rêve de toute sa vie était la délivrance de sa patrie. Il alla à Paris, pour se rendre par l'étude plus digne d'y coopérer, s'appliqua aux sciences, et acquit de profondes connaissances en philosophie et en histoire. Il reste de lui une *correspondance* inédite, en français, avec le célèbre Barbié du Bocage, sur des sujets de géographie.

Un de ses amis, Constantin STAMATI[1]), un Grec qui comme lui étudiait à Paris, et qui laissa des lettres fort intéressantes, mais d'un style peu recommandable, sur la révolution française et sur la politique du temps, écrivait à Codricas sur Daniel Philippidés en ces termes: »Le ci-devant père Daniel, maintenant Monsieur Philippidés, que la divine providence a envoyé dans ce lieu

1) Lettres de Const. Stamati, publiées par Émile Legrand. Ann. de l'assoc. pour l'encouragem. des études grecques. Ann. 1872. P. 108.

de perdition pour le salut de mon âme et pour me délivrer des embûches du diable, te prie de dire de sa part à Katardji, le Mécène des savants de la Valachie et notre très-vénéré patriarche, que, grâce à Dieu, il se porte bien et remercie le tout-puissant de l'avoir jugé digne de vivre dans la terre promise des philosophes, quoique pour le moment elle soit souillée par une philosophie maudite, *ἣ μυρί' Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκε«* [1]).

Une des principales préoccupations de Philippidès était la littérature. En fait de style, il partait du principe que la langue écrite ne devait être autre que la langue parlée. Mais parlée par qui? Dans tous les pays chaque classe de la société s'énonce différemment selon son différent degré de culture et d'instruction. A quel degré d'ignorance le parti représenté par Philippidès voulait-il arrêter la norme de sa langue populaire? C'est à quoi il n'a pas songé. Aussi les adhérents de cette école ont-ils autant de grammaires différentes qu'il y a de dialectes locaux, et il y en a qui n'en ont aucune, et s'autorisent des corruptions de toutes, mêlant souvent des formes qui appartiennent à diverses localités ou à différentes gradations de purisme; en conséquence de quoi l'ignorance n'a-t-elle pas manqué de s'autoriser de cette confusion pour couvrir ses solécismes sous le manteau des prétendues irrégularités du dialecte vulgaire.

Philippidès a un style inculte et incorrect; mais tout

---

1) »Qui est devenue cause de tant de maux.« Hom. Il. I.

vulgaire qu'il est, il est encore en progrès sur celui de son ami Stamatis, qui, avec des prétentions d'exactitude grammaticale pour les types et pour la construction, ne recule point devant l'usage d'une foule de mots étrangers, qui jurent à côté des expressions classiques. De plus, comme l'écriture est l'image de la parole, Philippidés, peu soucieux de l'origine et de l'histoire de la langue, est le premier qui a prétendu proscrire jusqu'à l'orthographe, en tant qu'elle ne sert plus à strictement exprimer la prononciation. Mais avec une inconséquence qu'on peut s'expliquer, il reculait pour lui-même devant sa propre théorie, et s'abstint de l'appliquer dans ses œuvres.

AUTRES AUTEURS.

A part quelques poètes lyriques, nul écrivain d'importance ne marcha sur les traces de Philippidés. L'Anacréontique Christopoulos publia un essai de *grammaire* du grec-vulgaire, travail incomplet, qui n'a d'autre but et d'autre valeur que d'avoir été le premier pas fait pour prouver par des citations et des exemples ce qui aujourd'hui n'est sujet à aucune contestation, que le grec, dans sa forme vulgaire et moderne, n'est qu'un composé des dialectes éolique et dorique, qui dans l'antiquité aussi étaient la base de la langue populaire de la plus grande partie de la Grèce.

G. Cremmydas de Janina a publié[1]) un travail dé-

[1]) Moscou, 1803.

taillé sur la langue vulgaire et sur les améliorations dont elle est susceptible. Il y donne, à titre d'exemples, plusieurs lettres et traités inédits de *Bulgaris*, *Théotokis*, *Balanos*, *Pézaros*, ainsi qu'une dissertation pleine de notions précieuses sur les Albanais et les autres peuples qui habitent l'Epire.

Ce sont surtout les livres servant à l'étude du grec-ancien qui se multipliaient de plus en plus, en raison de l'augmentation du nombre des écoles et de l'ardeur toujours croissante de la jeunesse, qui semblait pressentir les approches de la révolution.

Georges AENIAN d'Hypate, professeur de grec dans les maisons phanariotes, et plus tard sénateur et Ministre, a publié à Constantinople, sous le nom d'Ariâne, une *grammaire* qui rompt avec les méthodes anciennes pour en adopter une plus simple et plus facile.

Le plus ancien recueil d'extraits d'auteurs, destiné à faciliter l'enseignement, est celui de Jean PATOUSSA d'Athènes, en quatre Volumes. Une mention beaucoup plus honorable est due à l'*Encyclopédie* d'Étienne COMITAS[1]), qui, en 12 volumes, comprend, outre une grammaire, un traité de rhétorique et un autre sur l'art poétique, de longs textes, d'ouvrages entiers des meilleurs prosateurs et de tous les poètes classiques, avec des notes historiques et littéraires. Une autre encyclopédie, beaucoup moins étendue, en 4 volumes, publiée peu

1) Vienne, 1812—14.

après[1]) par le savant moine Théoclite PHARMAKIDÈS, a le mérite d'un choix plus éclairé des éditions auxquelles les textes furent empruntés.

Un ouvrage important et de longue haleine fut entrepris à Constantinople sous les auspices des plus savants Phanariotes par une société de gens de lettres, parmi lesquels il faut citer en première ligne le Phanariote Charles GUICA, le médecin VLASTOS et le professeur LOGADES. C'était un grand dictionnaire hellénique, indiquant les diverses acceptions des mots dans leurs variations chronologiques, avec de nombreux exemples à l'appui, puisés dans les textes des auteurs les plus accrédités. Les savants de Constantinople ont été les premiers à tracer le plan réalisé plus tard par les grands philologues de nos jours, par Dindorf et Hase: ils ont entrepris de compléter le *Thesaurus* de Henri Étienne, et de l'arranger par ordre alphabétique. Les quatre premières lettres de cet immense dictionnaire parurent, sous le titre d'*Arche* (*Κιϐωτὸς*), à l'imprimerie de la grande école du Phanar, en très-grand in-Folio, et le manuscrit complet se trouve déposé dans la bibliothèque patriarcale de Constantinople. Il y restera probablement à jamais inédit, après l'édition française du *Thesaurus*; mais il sera du moins un témoignage de l'érudition et de l'activité des philologues grecs à la veille de la délivrance de leur pays.

[1]) Vienne, 1815.

Un autre dictionnaire en 3 gros volumes in 4°, publié[1]) par l'archimandrite Anthime GAZÉS sur la base de celui de Schneider, était plus à la portée du public, et a rendu de plus grands services à la jeunesse qui se livrait aux études classiques.

Un des hellénistes les plus savants et les plus actifs à cette époque fut Néophite DOUCAS, qui, après avoir publié une *grammaire* très-détaillée, à laquelle il donna le titre de *Terpsithée*, s'est surtout voué à l'*édition* d'anciens auteurs. Il publia Thucydide avec une traduction et de nombreuses notes qui ne sont pas toujours irréprochables, et avec une carte. Spyridion VLANDIS a publié l'ouvrage de *Longin* »sur le Sublime«[2]), et tout Xénophon, en 4 volumes.

Un profond connaisseur de la littérature ancienne, Lampros PHOTIADÉS, composa outre plusieurs autres ouvrages grammaticaux, une excellente *Métrique*, qui fut complétée et publiée en un gros volume par Zénobius POPP, le savant gouverneur du Baron Simon Sina[3]); et le prêtre Charisios MEGDANOS a écrit une *Poétique*, à laquelle il a donné le titre prétentieux de *Calliope rapatriée*[4]).

N. D. DARVARIS, qui a étudié d'abord en Grèce, ensuite en Allemagne, s'occupa surtout de la composition de livres scholaires et de manuels propres à répandre

---

1) Venise, 1811. — 2) Vienne, 1802. — 3) Vienne, 1803. — 4) Vienne, 1819.

les connaissances utiles. Son *Encyclopédie néo-hellénique* a exercé l'influence la plus salutaire sur l'éducation du peuple. Afin de familiariser la jeunesse avec les grandes idées de l'antiquité, il traduisit en grec-moderne plusieurs ouvrages des anciens. Son *guide de la vie* est un excellent livre de morale pratique.

Ayant aussi en vue l'éducation populaire, CAPETANAKI publia, à Vienne, en grec et en français, un ouvrage de luxe, l'*Iconologie* (galerie de tableaux) de Bertuch, un magnifique recueil en 12 volumes, illustré d'un très-grand nombre de belles gravures d'objets tirés de l'histoire naturelle et d'autres sujets curieux.

Le moine Gabriel CALONAS a publié une pédagogie[1]).

Le *Magazin des enfants*, un recueil en plusieurs volumes, contenant des narrations morales et instructives, d'un style approprié au jeune âge, a été pendant longtemps le seul livre qui offrît à l'enfance une lecture agréable et utile.

Le savant médecin Dem. ALEXANDRIDÈS a composé un dictionnaire turco-grec et une grammaire du turc[2]); et G. BAJATZI a publié une grammaire de la langue roumaine (ou Macédonovlaque, comme l'auteur l'appelle)[3]).

Une traduction des Psaumes, de l'hébreu, a été publiée à Venise[4]) sans nom d'auteur.

---

1) Vienne, 1800. — 2) Ib. 1812. — 3) Ib. 1813. — 4) Ib. 1804.

CHAPITRE III.

PROSATEURS. SCIENCES.

Bien que manquant encore de hautes écoles, les Grecs ne négligeaient pas entièrement les sciences, et il y en eut qui les cultivèrent avec succès. Plusieurs des savants qui se formaient aux universités de l'Europe, et de ceux qui dans l'étude des anciens cherchaient les idées plutôt que les mots, ont écrit à l'usage de leurs compatriotes, avides de connaissances solides, des livres qui, en raison des temps et des circonstances parmi lesquelles ils étaient produits, ne manquaient pas d'un mérite relatif.

PHILOSOPHIE.

Athanase PSALIDAS de Janina, directeur du gymnase de sa ville natale, écrivit, d'après les préceptes de Kant dont il fut l'élève, un *traité sur le bonheur parfait*, qui est entaché d'une forte teinte de rationalisme. Il était, quant au style, un vulgariste, imitateur de Philippidés.

N. DARVARIS, dont nous avons déja parlé, a aussi écrit une *introduction à la connaissance des hommes*.

D. CHRYSOVÉLONIS est l'auteur d'un *traité de logique et de morale;* CAPHARÉUS d'un *Essai sur les vertus*,

et M. Christaris a traduit du français un traité de *Morale* et de l'*art d'être heureux*, en deux volumes[1]).

C. Coumas, directeur du Gymnase de Smyrne, un des écrivains les plus actifs de la Grèce après son émancipation, publia dès cette époque un *Manuel de philosophie* en 4 volumes, inspiré par les théories des philosophes allemands Tennemann et Krug. Il a aussi traduit l'*histoire de la philosophie* du premier.

Philippidés lui-même, le philologue vulgariste, a traduit, en un language assez soigné, la *logique* de Condillac[2]); et le moine G. Constantas, la philosophie de l'abbé Soave.

Anthime Gazès, le lexicographe, a traduit de l'anglais la »Grammaire philosophique« de *Benjamin Martin*, en deux volumes, avec un grand nombre de planches[3]).

Le moine Néophyte Vambas a écrit des *éléments de philosophie morale*[4]), et une *rhétorique*[5]), qui a été fort en vogue aux écoles. Une autre *rhétorique* était en même temps publiée à Vienne par C. Oeconomos.

Benjamin de Lesbos a écrit des *Éléments de Métaphysique*[6]).

SCIENCES EXACTES.

Les sciences mathématiques et naturelles ont également leurs représentants dans cette période. Après *Théotoki*,

---

1) Vienne, 1816. — 2) Vienne, 1801. — 3) Vienne, 1799. — 4) Ven. 1818. — 5) Paris, 1813. — 6) Vienne, 1820.

cité plus haut, Const. Coumas, dont l'étonnante activité brille dans toutes les branches des connaissances humaines, a publié en 8 volumes un *cours de mathématiques* élémentaires et transcendantes. D. Gobdélas de Thessalie, directeur du Gymnase de Jassy, et Etienne Duncas, professeur au même établissement, des *traités de Mathématiques*, qui ont servi à l'enseignement jusqu'au moment où, après la révolution grecque, des livres plus méthodiques les eurent remplacés.

Benjamin de Lesbos, qui avait commencé par être marmiton chez un riche de Constantinople, devint par son infatigable persévérance un mathématicien distingué, et laissa des ouvrages estimés sur les sciences qu'il cultivait, entre autres une *géométrie* calquée sur celle d'Euclide[1]). Sp. Assanis traduisit le traité de l'*abbé Caillet* »sur les sections coniques«, et le moine Jonas Sparmiotis celui de *Guidon de Grandé* sur le même sujet. Ce livre fut revu et publié par Anthime Gazés[2]). Gavras a traduit les »Éléments« d'*Euler*.

N. Darvaris, toujours ardent à populariser la science, écrivit une *physique* populaire, fort estimée dans ce temps, et D. Philippidés traduisit celle de *Brisson*, ainsi que la »Chimie« de *Fourcroy*, qui fut aussi traduite par Th. Heliades, et »l'Astronomie« de *Lalande*. Toutes ses traductions sont aujourd'hui oubliées avec la langue dans laquelle il a eu la malheureuse idée de les faire. Rigas

1) Vienne, 1820. — 2) Vienne, 1802.

de Phéræ, le premier apôtre de la révolution grecque, a aussi écrit une *Physique* populaire, et a publié une *carte* de la Grèce ancienne et moderne sur une très-grande échelle. COUMAS, le savant aux connaissances universelles, est aussi auteur d'une *Physique*, d'une traduction de la »Chimie« d'*Adet*, en deux volumes[1]), et d'un court *abrégé de toutes les sciences.* Un autre traité de *Physique* est dû à Serge MACRÉAS d'Agrapha, directeur de l'école patriarcale de Constantinople; et un ouvrage plus long sur le même sujet a été écrit par l'helléniste CODRICAS; mais le plus complet, et qui résume les derniers progrès de la science, est celui de C. VARDALACHOS d'Alexandrie. Étienne DUNCAS a composé un traité *sur le vide*, et C. POPP a traduit de l'allemand une physique populaire, en vue surtout de combattre les superstitions des classes ignorantes.

HISTOIRE.

Les ouvrages historiques sont rares dans cette période. Tout préoccupés de leur propre patrie, les Grecs en apprenaient l'histoire ancienne dans Plutarque, dans Thucydide et dans Hérodote, qui étaient alors, comme ils sont encore, les premières étapes de leur éducation. Quant à l'histoire moderne, dont les pages étaient muettes sur le sort de la Grèce, ou qui n'en racontait que le triste

[1]) Vienne, 1808—9.

esclavage, son étude ne les touchait pas de près, ou bien elle leur était pénible.

Cependant quelques livres historiques, et surtout quelques traductions, ne sont pas tout à fait indignes de mention. Spyridion Contos, qui a pendant trois ans publié à Paris le journal littéraire »l'*Abeille*«, entreprit un grand ouvrage »d'*Histoire universelle*«, dont le premier volume a seul paru.

Plus heureux que lui, Coumas termina et publia son *Histoire universelle* en douze gros volumes, composée surtout d'après l'ouvrage de Schneider. Cette grande œuvre pèche surtout par le style un peu gauche et pesant, et par la prétention pédante de l'auteur d'helléniser tous les noms propres modernes, même ceux qui se prêtent le moins à cette transformation, au point de les rendre souvent impossibles à reconnaître. Coumas est aussi l'auteur d'une Chronologie[1]).

Gr. Paliouritis, professeur à l'école de la colonie grecque de Livourne, a composé une *histoire* et une *archéologie de la Grèce.* Chacun de ces deux ouvrages est en deux volumes, et tous les deux ont rendu de très-bons services dans ces temps de transition. A. Mélikis de Courfou a écrit en français un excellent essai sur la civilisation des anciens Phéaciens, qui fut traduit en grec par N. Mavromatis.

Anthime Gazés, l'auteur du dictionnaire, a, sous

---

[1]) Vienne, 1813.

le titre de *Bibliothèque hellénique*, publié en deux volumes une histoire de la littérature ancienne, puisée aux sources; et ATHANASE de Stagire, des *biographies* des grands hommes de l'antiquité, une *histoire* et géographie de l'Épire et une Mythologie fort détaillée en cinq volumes, qui traite aussi des antiquités religieuses, et porte le titre d'*Ogygie*. Une autre *Mythologie* en un gros volume orné de gravures, et intitulée le *Panthéon*, est l'ouvrage du moine Ch. MEGDANOS, de Macédoine.

Ch. PERRHÆBOS d'Olympe a raconté en deux volumes les *guerres des Souliotes* contre Ali Pacha. Ce premier essai d'une histoire nationale, plein de détails curieux sur cette poignée de Grecs intrépides, qui, en affrontant la mort, ont toujours su préserver leur indépendance, n'a pas peu servi à entretenir dans toute la nation l'élan d'enthousiasme qui a bientôt éclaté en actions glorieuses. Il est écrit avec une simplicité qui n'exclut pas la vigueur, et rappelle par quelques parties le style aisé et peu prétentieux de Xénophon.

Le moine CONSTANTIUS, depuis patriarche œcuménique, homme d'un vaste savoir, a composé une *description archéologique de Constantinople*, contenant plusieurs renseignements neufs et précieux, une *archéologie* d'Alexandrie, de l'Égypte et de la Nubie, ornée de planches, et a fait une traduction du latin des *antiquités homériques*. L'Archimandrite CYPRIEN, plus tard métropolitain de *Chypre*, sa patrie, en a écrit une *histoire* et une *archéologie*.

Les provinces Daces intéressaient les Grecs au plus haut point, non seulement à titre de colonies, mais aussi comme le pays où ils exerçaient leur autorité, et où leur centre d'autorité était transféré. Aussi plus d'un auteur s'est occupé de leur histoire. D. PHOTINOS, le paraphraste d'Érotocritos, en a écrit une, depuis les temps les plus anciens, en 3 volumes[1]; et une autre, traitant de l'origine de leurs habitants, fut composée par D. PHILIPPIDÈS dans le style vulgaire que cet écrivain affectionnait. Le même auteur a aussi publié une *géographie* moderne.

Le prêtre CONSTANTIN de Philippople est auteur d'une description de cette province de la Macédoine.

Spyridion PAPADOPOULOS a composé une histoire des guerres entre les Turcs et les Russes, et Spyrid. DESTOUNIS de Céphalonie celle de la retraite des Français après la campagne de Russie[2]).

Parmi les ouvrages historiques traduits on peut citer l'*histoire de Pyrrhus*, traduite de l'allemand par Ch. RANGOS de Thessalie; l'histoire de l'abbé *Millot*, traduite par Gr. CONSTANTAS, dont deux volumes seulement ont paru à Venise; celle de *Rollin*, en 17 volumes, par G. CANCELLARIUS; »l'histoire grecque« de *Goldsmith*, en 3 volumes, par D. ALEXANDRIDÈS; une autre, en quatre parties, de l'anglais, par B. PAPAEUTHYMIOU; un *abrégé*

[1]) Vienne, 1818—19. — [2]) Moscou, 1813.

chronologique de l'*histoire universelle*, du français, par Lampros ANTONIADÈS[1]).

En outre VLANDIS a traduit *Cornelius Népos* et les *Métamorphoses d'Ovide*, et a composé en italien une *histoire de Napoléon*. PHILIPPIDÈS a traduit *Trogue-Pompée* et *Florus*; DOUCAS a traduit *Eutropius*.

Le médecin Evangélos MEXICOS a traduit les traités de l'abbé *Fleury* »sur les mœurs des Israélites« et »sur celles des chrétiens«[2]); G. EMMANUEL, l'ouvrage de *Montesquieu* »sur la grandeur et la décadence des Romains.« »L'Esprit des lois« du *même auteur* fut traduit par Jacques Argyropoulos, un des membres les plus distingués du Phanar, qui traduisit aussi en turc »l'histoire de Russie« de Jean Castéra, en même temps que son frère, Lucas ARGYROPOULOS, mettait en turc, par ordre de la Porte, »la Fortification« de Vauban. TSIGARAS a traduit »l'histoire de Charles XII« de *Voltaire*; VENDOTI, celle »de l'Amérique« par *Robertson*; D. PHASLI, celle »de la Révolution française« de l'allemand, par *Ziller*; N. SCOUFFOS, élégant styliste, le *Mémorial de Ste Hélène*, et, de l'allemand, un abrégé en deux volumes de »l'histoire de la littérature ancienne« de *Schœll*. Les »aventures de Télémaque« de *Fénélon* ont été traduites une fois par GOBDÉLAS et une autre par Démétrius PANAGHIOTOU. La »découverte de l'Amérique« de *Kampe* fut traduite par G. ROUSIADÈS; la »géographie« de *Gas-*

---

[1]) Constantinople, 1808. — [2]) Venise, 1814.

par, par CAPÉTANAKI, et une »géographie ancienne« par COMITA.

MÉDECINE.

Nous avons déjà fait observer que les sciences d'application n'étaient pas du domaine de la littérature de cette période. La Grèce possédait des médecins très-habiles et très-instruits; mais ce n'est pas dans leur pays, privé d'universités, d'hôpitaux, d'administration même, c'est aux grandes capitales de l'Europe civilisée, c'est dans les ouvrages de leurs grands professeurs qu'ils puisaient toute leur science. Dans leur propre langue ils devaient se contenter de ceux d'Hippocrate et de Galien. Aussi ne pouvons-nous citer en fait de livres traitant de médecine, qui aient été publiés dans cet espace de temps, qu'une »Diététique« d'après *Tissot*[1]); une *histoire de la médecine*[2]) par Constantin MICHEL de Castorie; une hygiène, traduite du français par VLANDIS[3]), livres destinés à l'usage populaire, ainsi qu'un traité sur les substances vénéneuses« de *Demondi*, traduit de l'italien par G. CAROUSO de Corfou. L'*Antipanacée*, ou traité sur les causes qui rendent les maladies incurables, et une traduction de »l'Anthologie médicale« de *Mesger*, sont dues à la plume d'Anastase Georgiadés LEVKIAS, un médecin dont les connaissances scientifiques n'étaient dépassées que par sa vaste érudition littéraire.

1) Vienne, 1785. — 2) Venise, 1819. — 3) Venise, 1820.

Denys PYRRHUS, de Thessalie, un médecin aussi, a publié une pharmacopée, pour laquelle il s'était surtout servi du livre de Bruniatelli[1]).

SCIENCES POLITIQUES.

Dans le domaine de la politique il est tout naturel que nous ayons encore moins de travaux à signaler. Une traduction du discours de *Rousseau* »sur l'inégalité des hommes« par le Phanariote S. VALETTAS, secrétaire privé du Prince Al. Soutso, peut être citée plutôt pour la beauté du style, qui rivalise avec celui de l'original, que pour l'influence qu'elle a pu exercer sur la conscience politique de la nation. La nécessité qu'imposait aux Grecs le développement toujours plus considérable et la prospérité croissante de leur commerce, et le besoin qu'ils sentaient, ainsi que tout peuple mûr à la civilisation, de régler leurs rapports par des lois, ont donné naissance à quelques ouvrages soit originaux, soit traduits. C'est ainsi que N. PAPADOPOULOS a traduit le *code commercial* de la France[2]), et cette traduction a été refaite[3]) par Théodore RACOS de Thessalie, qui a aussi traduit du français les *leçons des sciences maritimes*, en deux volumes avec planches[4]). N. Papadopoulos est aussi auteur d'une *Encyclopédie du commerce*, qu'il a intitulée »Mercure Kerdoos«, et qui est en 4 volumes.[5]) C. COKI-

[1]) Constantinople, 1818. — [2]) Vienne, 1817. — [3]) Paris, 1820. — [4]) Bologne, 1806. — [5]) Vienne, 1815—16.

NAKI de Chio a traduit de l'allemand l'histoire du commerce de *Jos. Novar*[1]). KÈPHALAS de Zante a publié un *code maritime* et une *théorie de la navigation*[2]), et THOMAS D. de Siatista, un *Manuel du commerçant*[3]).

Les Phanariotes qui gouvernaient les provinces Daces se faisaient un devoir d'y introduire une législation régulière. C'est ainsi que les Princes CARADJA et CALLIMACHI y ont publié un code testamentaire[4]) et un code civil[5]), complété plus tard, d'après les meilleures législations, par le Prince Michel STOURDZA, et resté en vigueur jusqu'au moment où le pays réforma ses lois par ses propres chambres.

Un ouvrage anonyme *sur l'état politique des îles Ioniennes* a été inspiré par l'enthousiasme avec lequel tous les Grecs ont salué l'émancipation de ce coin de leur terre, qui leur paraissait comme le prélude de la délivrance de toute leur patrie. C'est à ces mêmes sentiments qu'est due la traduction de *Beccaria* par CORAÏ, dont nous avons parlé plus haut.

THÉOLOGIE.

La théologie avait déjà cessé à cette époque de tenir, comme dans les précédentes, la première place dans les préoccupations nationales. Cependant sa littérature n'est pas entièrement négligée. C'est ainsi que le Phanariote

---

1) Vienne, 1809. — 2) Vienne, 1817. — 3) Vienne, 1809. — 4) Buccharest, 1817. — 5) Ib. 1814.

Basili, Postelnik, ou Ministre de l'Extérieur en Valachie, a publié sous le titre de »Port de salut« (*ὅρμος σωτήριος*) un livre de lectures pieuses approuvé et recommandé par le St. Synode de Constantinople. Le moine Athanase de Paros a réuni les dogmes de l'église orientale en un volume, revu et publié par l'archévêque de Corinthe Maxime Notaras[1]). Une apologie du clergé oriental a été écrite par Ignace, le savant archevêque métropolitain de Valachie, se cachant sous le pseudonyme de *Cyrille K.* Serge Macréas a publié une *introduction dogmatique* aux saintes écritures[2]).

JOURNAUX.

Une génération avide d'instruction et de connaissances ne pouvait se passer de journaux, ces puissants organes de la circulation des idées. Aussi depuis 1810 jusqu'à 1821 en parut-il plusieurs, dont un seul, publié à Vienne, reproduisait, mais sans commentaire aucun, les nouvelles du jour contenues dans les feuilles officielles de l'Autriche; car la Grèce n'était pas encore ressuscitée à la vie politique, à laquelle les journaux servent d'agents, de laboratoires et d'aliment quotidien. Touts les autres étaient plus ou moins exclusivement consacrés à la littérature, et servaient à instruire, à éclairer le peuple, et à le rendre plus propre à se lancer dans la carrière qui allait s'ouvrir pour lui.

---

1) Leipz. 1806. — 2) Constant. 1816.

Ils étaient tous publiés à l'étranger, à Paris ou à Vienne, d'abord parceque les villes grecques sujettes de la domination ottomane manquaient encore d'imprimeries, à l'exception de celle du Patriarcat à Constantinople, et d'une autre que P. Patrikios fonda à Bucharest sous les auspices des Princes Phanariotes; mais surtout par la raison que l'atmosphère de liberté, indispensable à la publicité, même lorsqu'elle s'abstient de la politique et se borne aux spéculations scientifiques et littéraires, n'était à trouver que dans les capitales de l'Europe civilisée.

Les principaux de ces journaux étaient *l'Abeille*, que Sp. Contos publiait à Paris; la *Calliope*, rédigée par Athanase Stagirite à Vienne; la *Minerve;* l'*Iris;* le *Mercure littéraire* (*λόγιος Ἑρμῆς*), un recueil fort-remarquable, qui comptait parmi ses principaux rédacteurs et leurs collaborateurs des hommes d'une grande érudition.

FEMMES AUTEURS.

Telle était l'émulation excitée à cette époque chez tous les Grecs par le sentiment intime, ou plutôt, pour le plus grand nombre, par l'instinct qui leur révélait la grande œuvre qui se préparait, que souvent, à Constantinople surtout, où l'éducation soignée et l'instruction étaient plus communes aux classes les plus aisées, les femmes elles-mêmes s'empressaient de porter le tribut de leurs travaux littéraires sur l'autel de la patrie. Ainsi la jeune et belle princesse R. Soutso, fille d'Alexandre,

le dernier Prince grec de Valachie, traduisit les »Conseils d'une mère à sa fille« par Mme *Delamberg*[1]); sa cousine, Mme C. VALETTA, sœur des poètes Alexandre et Panaghioti Soutsos, les »Dialogues de Phocion« de *Mably*; Mme R. ARGYROPOULO, fille du Prince Caradja, l'histoire de la Grèce par Gillies; Evanthée CAÏRIS d'Andros, les »conseils à une fille« par J. N. *Bouilly*.

CHAPITRE IV.

POÉSIE. — VERSIFICATION. — VILLARAS. — CHRISTOPOULOS.

Il nous reste encore à jeter un regard sur la littérature de luxe de cette époque. Dans ces jours où les facultés du peuple grec semblaient tendre toutes vers un même but, où toute intelligence, long-temps engourdie, reprenait son essor, la poésie, cette fleur de l'intelligence, est-elle seule restée sans s'épanouir? L'air de la servitude est fatal à la fille du ciel; elle ne descend que sur les lieux qu'échauffent les rayons de la liberté. Mais,

1) Venise, 1819.

de même que la race chantante des oiseaux sent approcher l'aurore à la brise qui la précède, et la salue de ses accents joyeux, ainsi à l'activité haletante qui s'était emparée de toutes les classes du peuple, à plusieurs signes imperceptibles à l'œil nu, le génie avec sa seconde vue prophétique voyait au milieu des horreurs de l'esclavage la liberté arriver à plein vol, et, d'avance, la poésie s'épanouissait à sa lumière.

Nous l'avons vue jeter de pâles lueurs sous la domination modérée et chrétienne des Vénitiens, et illuminer de clartés vives mais sauvages les sommets abrupts des montagnes, où la liberté s'était réfugiée, armée du fusil du Pallicare.

Vers la fin du siècle précédent, le hospodar Alexandre MAVROCORDATOS, petit fils du premier prince de ce nom, renonçant aux grandeurs de son rang presque souverain pour fuir la servitude qui en était le prix dégradant, se réfugia en Russie, où il put à son aise caresser le rêve de la délivrance de son pays. Un volume de poésies qu'il y publia sous le titre de »*Bosphore au Borysthène*« contient plus d'une tirade contre l'oppression des Musulmans, plus d'un vœu pour la délivrance des Grecs, et fait plus d'honneur au patriotisme qu'au talent poétique de l'auteur.

RIGAS.

Mais la Grèce vit en tressaillant approcher la réalisation de son rêve éternel, lorsque son grand citoyen,

Rigas *de Phérœ*, ayant respiré l'ardeur de la révolution française, eut entrepris de soulever sa patrie. Son œuvre héroïque mais prématurée échoua; et, livré aux Turcs, il périt du dernier supplice. Cependant la Grèce sentit que le jour de son affranchissement n'était pas loin, et la poésie en salua gaiement l'aurore. Le premier héros de la liberté et son premier martyr fut en même temps son premier poète. Rigas publia des hymnes patriotiques, respirant la poésie du noble sentiment qui remplissait son cœur. Ils ne se distinguent ni par l'élégance du style, ni par la recherche des images; mais ils ont par des accents vigoureux excité chez les Grecs la haine des tyrans; ils les appelaient à la vengeance et à la liberté, ils répondaient aux cordes qui tressaillaient dans leurs cœurs. Cela a suffi pour leur assurer la plus grande popularité, et jusqu'aujourd'hui encore, la jeunesse de Thessalie et de Macédoine, lorsqu'elle s'assemble loin des yeux de ses dominateurs, chante avec enthousiasme:

»Jusqu'à quand, braves Hellènes, vivrons-nous dans les fers, ou serons-nous traqués, comme des bêtes fauves, dans les cavernes et dans les bois? Une heure de vie libre est plus précieuse que quarante années de captivité. A quoi te servent les grandeurs dégradantes que t'offre le tyran? Il tient dans sa main ton honneur et ta vie. Venez, frères; les yeux levés au ciel, jurons sur la croix: Je jure, ô Roi de l'univers, de ne jamais me courber sous le joug des tyrans, de les combattre aussi long-temps que je vis, de ne déserter en aucune circonstance ma

patrie et sa bannière; et si je manque à mon serment, réduis-moi en poudre, ô Dieu que j'implore.«

Ces poèmes, imprimés clandestinement à Jassy en 1814, furent le clairon dont les sons retentissaient encore en 1821, et qui le premier secoua la Grèce de son sommeil.

VERSIFICATION.

Mais la poésie, une fois réveillée, ne se borna pas à ces chants belliqueux. Cette fée, humant déjà les parfums de la liberté, se livra, comme si elle était dans sa propre atmosphère, à tous ses ébats, eut toutes ses métamorphoses sublimes ou délicieuses, par lesquelles elle séduit ou élève l'esprit des hommes.

La versification à cette époque est toute rimée. Chez les anciens, la langue si belle et si musicale, fondait son harmonie sur les deux éléments essentiels à toute musique, l'accent et la prosodie, la qualité chromatique et la quantité, l'élévation et la durée des sons. Selon qu'on l'employait en prose ou en vers, l'un de ces deux éléments prédominait, et devenait pour ainsi dire le foyer de l'intonation de chaque mot, l'accent pour la prose, la prosodie pour les vers. Dans le cours des siècles, et à mesure que les dialectes se mêlaient en une langue commune, cette finesse de prononciation s'effaçait par le frottement, et les deux éléments se confondaient en un seul, qui restait le même tant en prose qu'en vers, et qui concentrait sur une seule syllabe de chaque mot,

sur celle qui indiquait autrefois la modulation chromatique, et que les grammairiens du moyen-âge ont pour cette raison désignée par un signe musical (accent *aigu*, *grave*, *circonflexe*), toute la force de l'intonation, partagée chez les anciens entre l'accent et la prosodie.

Il en est résulté que, sous le rapport de ces deux éléments, les mots ont conservé en grec-moderne absolument la même prononciation que dans la prose ancienne; car on y appuie sur les syllabes qui, d'après les signes distinctifs, subissaient chez les anciens l'élévation chromatique, et devenaient le centre de l'intonation.

Il en était tout autrement pour la poésie, où la plus longue durée des syllabes étant le principe qui concentrait sur elles la force de l'intonation, elle mettait souvent en relief d'autres syllabes que celles qui étaient marquées en prose, ou qui le sont dans la langue moderne. A cette différence près, le système de la versification ancienne doit être identique à celui de la versification moderne, car l'un et l'autre se fondent uniquement et simplement sur la distinction de quelques syllabes, plus fortement prononcées que d'autres.

Il faut toutefois remarquer que la langue ancienne était plus riche que la langue moderne en ces syllabes qui concentrent en elles la force de la prononciation, qu'elle appelait syllabes longues et que la langue moderne appelle syllabes accentuées. Elle en pouvait avoir plusieurs dans un mot, tandis que chaque mot du grec moderne n'a ordinairement qu'une seule syllabe accentuée.

La versification moderne ne doit par conséquent différer, et ne diffère en effet, de l'ancienne, qu'en ce qu'elle est privée des seuls mètres auxquels la fréquence des spondées est plus ou moins nécessaire, par exemple des mètres dactyliques.

Elle possède par contre tous les mètres réguliers, tant iambiques que trochaïques, dont les anciens faisaient usage, et même les anapestes. Cependant le tétramètre iambique, souvent employé par les anciens aux tirades des drames, et surtout dans les comédies, l'a dans le grec moderne emporté sur le trimètre, qui était dans l'antiquité le vers usuel du dialogue dramatique, et qui n'est resté que dans quelques chansons clephtiques. Etant un vers long et grave, le tétramètre iambique a même remplacé l'hexamètre dans les compositions épiques, et est demeuré le vers national par excellence. Le rhythme irrégulier des strophes lyriques n'a pas lui-même disparu; il a survécu dans les cantiques sacrés, dont plusieurs remontent aux premiers siècles du christianisme.

A cette versification les Grecs ont, à l'exemple des Vénitiens, ajouté la rime, cette chaîne pesante, cette entrave de la pensée pour le versificateur inhabile, mais qui devient une guirlande de fleurs, une auxiliaire gracieuse et un ornement des idées dans les mains qui savent la manier. Elle n'a pas été employée dans les cantiques, dont la plupart sont antérieurs à son introduction, et ceux qui lui sont postérieurs imitent les plus anciens. Elle resta pendant long-temps étrangère au

peuple, et les chants clephtiques l'ont presque toujours ignorée. Mais la poésie plus ou moins cultivée l'adopta, et l'*Erotocritos* est un des premiers poèmes où l'on en ait fait usage. Elle fut depuis constamment employée, surtout par ceux qui savent combien de nudités poétiques elle est souvent capable de voiler.

Bien que tirant son origine des langues romanes, la rime, en passant dans le grec, si riche en assonances, est devenue plus rigoureuse et plus exigeante. D'après la pratique des bons poètes, elle embrasse toute la syllabe finale de chaque vers, si cette syllabe est accentuée; si l'accent est sur la pénultième ou sur l'antépénultième, elle commence à la voyelle accentuée. Des versificateurs peu exercés rongent ce frein avec impatience et se révoltent contre sa sévérité. Il prétendent, pour ne pas se soumettre à toutes ses exigences, se prévaloir de l'exemple des littératures étrangères. Ils oublient que chaque peuple a des règles dictées par le goût qui lui est propre ou par la nature de sa langue, et que l'art, surtout la poésie, n'admet pas de médiocrité.

Nous n'avons pas cru cette digression inutile, car presque tous ceux qui ont écrit sur la Grèce moderne affirment que sa versification repose sur des bases toutes différentes de celles de la versification ancienne. C'est une erreur. Quand les Grecs aujourd'hui font de mauvais vers, ils les font dans le même moule où étaient coulés les chefs-d'œuvre de leurs ancêtres.

Nous passons sur un grand nombre de poètes, qui paraissent avoir manqué le véritable sentier du Parnasse, pour ne nous occuper que des maîtres. Les hommes de génie peuvent seuls servir de jalons à l'histoire de l'intelligence, et méritent d'arrêter les regards de la postérité. Ce sont eux qui comprennent leur époque et qui en représentent le caractère.

Au commencement du siècle nous rencontrons encore un poète intrépide, le moine Ambroise PAMPEREIF, qui promène sa Muse à travers 152 pages de vers en grec-ancien dits *carciniques*, parcequ'ils ont le rare avantage de pouvoir être lus des deux bouts, ce qui a peut-être fait qu'ils n'ont pas été lus du tout[1]).

Mais cet exemple reste isolé. Cette époque de première renaissance a produit d'autres poètes plus sérieux, plus connus et plus dignes de l'être.

VILLARA.

Jean VILLARA d'Epire, médecin très-instruit, a écrit en mètres variés des poésies *lyriques*, quelques pièces badines ou *satiriques*, et une traduction de la *Batrachomyomachie.* C'est un habile versificateur, qui ne manque pas d'esprit, mais qui ne s'élève pas jusqu'à l'inspiration et à l'idéal. Cependant ses ouvrages[2]) auraient été plus recherchés et moins vite oubliés, s'il n'avait eu la malheureuse idée d'écrire dans le jargon particulier

---

1) Vienne, 1802. — 2) 3 Vol. in 8°.

de sa province natale. Adhérent outré des principes linguistiques de Daniel Philippidés, et moins scrupuleux que lui, il essaya de bannir entièrement l'orthographe dans un traité qu'il publia à ce sujet. Mais le titre monstrueux: »*η ρομεηκη γλοσα*« suffit seul pour en détourner les lecteurs, et peut-être pour l'effrayer lui-même.

CHRISTOPOULOS.

Le chantre des Grâces et de l'Amour, Athanase Christopoulos, était natif de Macédoine, mais il vivait à Constantinople, dans cette ville qui semble destinée par la nature à être le séjour de l'Amour et des Grâces. Il appartenait à la classe des Phanariotes. Il prit pour modèle Anacréon, qu'il imita sans le copier, et sans en être écrasé. C'est la même mélodie de langage, la même fraicheur, la même délicatesse d'images. Le rossignol du Bosphore semble oublier que ce beau ciel qui le couvre ne retentit que de gémissements de victimes, que ces flots limpides où il se mire sont teints de sang; ou bien il semble devancer la liberté. Tout en lui respire la sérénité, la gaîté, et appelle le plaisir et la joie, comme si par les accents de sa voix il tenait à arracher ses compatriotes à leurs tristes préoccupations. Chacune de ses chansons a une pointe; elle est un chef-d'œuvre achevé, un drame en miniature, avec son dénouement.

Voici quelques exemples de ces charmantes productions:

»Les flèches de l'Amour.

L'Amour tire de son carquois une petite flèche envenimée, et se met en devoir de l'aiguiser sur une pierre. Il frotte et frotte si bien, que la flèche glisse et le blesse au doigt. »Maudite flèche!« s'écrie-t-il, et il porte le doigt à sa bouche. Il le mord, il souffle dessus, il trépigne de douleur, et jette de grands cris. Sa mère l'entend et se frappe le sein. »Qu'arrive-t-il à mon enfant? demande-t-elle. Pourquoi ces cris? Qui fait souffrir mon garçon?« — »Chère maman, une méchante flèche de mon carquois m'a piqué; maudite soit-elle! La piqûre me brûle; c'est du feu, et . . . et . . . et je suis perdu!« Sa mère lui dit en souriant: »Va, mon fils, tu sauras dorénavant combien la piqûre de tes traits est cuisante et amère«.

»Le voyage.

Ma bien aimée, l'Amour, le vieux Temps et moi, nous gravissions une montagne. La montée fatiguait ma belle, et l'Amour nous devançait avec le Temps. »Arrête, lui dis-je, Amour; ne cours pas. Ma frêle compagne ne peut vous suivre.« Tous les deux tendent alors leurs ailes et s'envolent en compagnie. »Amis, leur dis-je, où volez-vous? Pourquoi si pressés? Voyez, notre bien aimée s'affaiblit toujours d'avantage.« L'Amour se tourne alors vers moi, et me, répond qu'il est dans ses habitudes de toujours s'envoler avec le temps.

»*L'amour enchaîné.*

La Grâce Euphrosyne avait dans de frais bosquets fortement attaché le pauvre petit Amour à un myrte fleuri. Je le vis en passant, et me dépouillant de mon vêtement, j'accourus et, en ancien ami, me mis en devoir de le délier. Je l'embrassai, le serrai dans mes bras, et j'allais briser ses chaînes, lorsque la Grâce accourut en colère. Elle me saisit par les cheveux. »Audacieux, s'écrie-t-elle, tu oses mettre en liberté ce méchant, ce menteur, ce voleur des cœurs.« Elle me tourne les bras sur le dos, me pousse contre le buisson, et pleine de courroux, me lie à côté de l'Amour. Maintenant attachés tous les deux, les malheureux, à la même chaîne cruelle, nous subissons des tourments éternels, sans avoir fait de mal à personne.

»*Le hanneton.*

Hanneton, audacieux voleur, comment oses-tu chaque nuit piquer à la bouche ma belle maîtresse? Tu suces le sang de ses lèvres roses, et peu t'importe de les faire pâlir. Ne t'ai-je pas averti que j'étais jaloux, que je t'épiais, et que, si je t'attrapais, je t'écorcherais vif dans ma vengeance? Maintenant que tu es pris au piége et que te voici dans ma main, que ferai-je de toi? N'ai-je pas raison de serrer les doigts et de t'étouffer, pour t'apprendre à venir en tapinois la mordre au milieu des ténèbres? Eh bien non, je suis bon, je te fais grâce cette

fois. Mais gare si je t'y reprends. Par ces lèvres que tu piques je jure un grand serment, que si tu y reviens, tu es mort.

»*Le coq.*

Mon éternel ennemi, coq, trompetteur nocturne, qu'as-tu à crier si fort en battant des ailes? Cruel, tu ne me laisses pas, même en rêve, jouir de mon amour! Tu n'as pas pitié de moi, ou, méchant, est-ce par envie que tu veilles pour crier et troubler mon sommeil? Malheureux, si le matin tu me tombes dans les mains, je t'apprendrai à danser sur l'air que tu chantes.

»*Insouciance.*

Que m'importe? De quoi me soucié-je? et même si je me soucie, qu'ai-je à espérer et quelle est mon attente? Faire des ailes, changer le cours du destin, je ne le puis. Les décrets de la parque sont immuables; il faut qu'ils s'accomplissent. Tout le reste est en vain; rien ne se fait contre son gré. Je suis jeune, je vieillirai. Je suis plein de vie et de vigueur; je passerai comme passe l'ombre. Derrière moi je laisserai dans ce monde tout le fruit de mes sueurs; je descendrai nu dans la tombe. Pourquoi donc les soucis, les craintes et les attentes? Pourquoi tout ce mal que nous nous donnons? Manger et boire, s'étendre sur les fleurs, dormir avec l'Amour, voilà le seul souci que nous devons avoir.

»*La toilette.*

Venus, en prenant son bain, emmêla dans l'eau sa divine chevelure. L'Amour la vit. »Attends, lui dit-il, je sais comment te tirer d'affaire.« Le rusé s'en va tout secrétement voler à Minerve le peigne et le miroir, les apporte à sa mère et lui apprend comment tenir le miroir, comment manier le peigne. La déesse démêle ses cheveux d'or, et les étend sur ses épaules. Pleine de reconnaissance, elle immortalisa alors les deux instruments, et toujours bienveillante pour les habitantes de la terre, elle leur envoya par ses fidèles colombes ce cadeau divin, qui est depuis lors resté entre les mains des femmes.

»*L'île* (L'une des îles des Princes).

Jusqu'à quand, belle sirène, habiteras-tu l'île au milieu des vastes eaux, plongée dans leurs vagues? N'as-tu pas assez des cavernes et des nids des vents? Vivras-tu toujours assiégée par les mers? Que la baleine puisse les engloutir! Comment ta voix mélodieuse se plaît-elle à ne retentir que sur des rochers et des flots? Quand le vent de sud soufflera-t-il pour pousser la vague de sa douce haleine et te jeter de nouveau sur nos côtes?

»*Les Compensations.*

a) La Vieillesse.

Tes cheveux, Athanase, commencent à blanchir. Voici le moment des larmes. »Ami, me dit à son tour l'Amour,

te voilà vieux enfin; pense au salut de ton âme; renonce aux plaisirs de la jeunesse, laisse là les doux baisers; les fleurs et les chants ne sont plus de saison pour ton âge. Pour toi la coupe amère de la vieillesse. La mort t'appelle, le tombeau t'attend et Charon s'avance. Fais tes paquets, renonce aux biens du monde, dis adieu au monde lui-même, et ne retiens que les larmes, seule consolation dans l'affliction et dans les souffrances.

b) Consolation.

Eh! si mes cheveux blanchissent, en deviendront-ils d'un goût amer? Qu'y a-t-il à redire à leur couleur? Donne-t-elle peut-être la mort, ou ma chevelure, pour être blanche, pique-t-elle les tendres lèvres qui s'en approchent? La rose, cette fleur des amours, n'a-t-elle pas été blanche tout d'abord, avant que la nature ne l'ait peinte en mariant le rouge au blanc? Le myrte, aimé de Vénus, couvre ses verts rameaux de fleurs blanches comme de flocons de neige. Jupiter lui-même, pour plaire à Léda, ne se fit-il pas cygne, prouvant ainsi que l'amour aime les cheveux blancs comme l'aile de cet oiseau? Blanchissons donc! peu m'importe. Plus je blanchis, plus je pourrai plaire, et plus je deviens cher à l'amour.«

La Muse de Christopoulos est tout aussi aimable et gracieuse lorsqu'elle chante les plaisirs de Bacchus. Nous en donnons deux exemples:

»*La grenouille.*

Grenouille, tapageuse amie, ma criarde musicienne, tu bois de l'eau et tu chantes Brékeké. Moi de mon côté je bois du vin dans une coupe d'or sous de frais ombrages, et je chante Tralala. Buvons ensemble toute notre vie, et rions de ce monde qui est fou. Que sont ses grands biens tant vantés devant le bonheur de toujours boire?

»*Le vide.*

Étienne[1]), mon géomètre, qui te connais en mesures et nous enseignes que la nature abhorre le vide, par notre amitié, la vérité est une, et je dis comme toi: »Qu'il n'y ait pas de vide dans toute la nature, que rien ne soit vide sous le ciel! que les tonneaux soient remplis de vin, et remplissent les cruches à toute éternité; que les cruches remplissent les bouteilles, les verres et les coupes; que le vin remplisse les puits, les vallons et les plaines, et qu'il inonde le monde entier!«

Ces faibles traductions ne donnent pas même une idée éloignée des beautés de l'original. La musique ne se traduit pas.

Christopoulos a eu le tort de s'essayer aussi aux genres dramatique et épique, qui n'étaient pas les siens. Il a composé une pièce intitulée *Achille*, et un poème ayant

---

[1]) Étienne Duncas.

pour titre »l'*apologie de l'Amour*«. Ces deux productions sont peu dignes du grand lyrique.

Il s'est également égaré lorsqu'il entreprit une traduction en vers rimés du premier chant de l'*Iliade.* C'est un mauvais service que des éditeurs de nos jours ont rendu à sa mémoire en tirant de l'oubli cette œuvre manquée.

CHAPITRE V.

POÉSIE. — J. RIZO NÉROULOS. — J. RIZO RANGABÉ, — PERDICARI. — TRADUCTEURS.

J. RIZO NÉROULOS.

Phanariote comme Christopoulos, et natif de Constantinople, Jacques Rizo Néroulos a montré un talent non moins distingué, mais dans une direction toute différente.

Chargé des plus hauts emplois auprès des Princes de la Valachie et de la Moldavie, il consacrait tous ses loisirs à la littérature, qu'il considérait comme l'instrument le plus puissant de la civilisation et de la régénération de sa patrie. Il fut de bonne heure initié au se-

cret de la société qui se proposait l'affranchissement de la Grèce, et lui rendit les plus grands services par sa plume inspirée aussi bien que par sa haute position politique.

Comme poète, il se distingue par le feu de son imagination et par la force et la vigueur de sa diction. Sa poésie lyrique a de la concision, du nerf, et souvent de la verve. Mais c'est surtout le drame qui l'occupa. Pour la forme de ses tragédies il a trop marché dans la voie battue de l'école française, alors la plus connue en Grèce, où l'instruction venait principalement de la France, et où la langue et la littérature françaises étaient aussi généralement reçues et cultivées dans la haute société grecque de Constantinople que partout ailleurs en Europe.

Nous avons de lui deux tragédies en vers, *Polyxène* et *Aspasie.* Dans la première il a voulu faire usage du langage populaire; mais cet essai ne lui a pas réussi: il n'a souvent été que trivial et prolixe là où il voulait être naturel et coulant. Cependant cette pièce contient aussi de grandes beautés, qui auraient racheté ces défauts, si un défaut, et surtout un défaut de style, pouvait jamais être racheté dans un ouvrage de haute littérature.

C'est un passage d'une éloquente douleur que celui où Andromaque, le petit Astyanax dans les bras, reproche à Polyxène son amour pour Achille:

»Comment tes lèvres toucheront-elles ses mains teintes du sang de ton frère? Inhumaine! Le noble sang d'Hector

dégoutte encore des griffes du monstre. Polyxène, ô Dieux, aurait un cœur de tigre! Je la verrai s'asseoir sur ce même char qui a traîné mon époux dans la poussière! Elle s'appuiera sur le bras de son assassin, elle marchera en triomphe sur la terre qui a bu le sang de son frère! Je fuirai; je ne vous verrai plus, monstres de cruauté et d'indifférence! — Tu pleurs, pauvre orphelin; tu sens mon veuvage et ton abandon! tu sens l'injure qui sera faite à l'ombre de ton père! Cesse tes pleurs, sois tranquille; ta patrie n'accueillera pas le meurtrier de son héros. Mais que les Dieux miséricordieux, les Dieux vengeurs écoutent ma voix! Si tes concitoyens ingrats, si les Troyens, livrés aux plaisirs et à la mollesse, oublient jamais les hauts faits de ton père, son attachement à leur ville, son sang qu'il leur a prodigué, ton délaissement et les pleurs de la veuve Andromaque, quand tu seras grand, c'est toi qui perceras le sein de l'assassin de ton père. Par le lait et les larmes dont je t'ai nourri, par l'âme d'Hector, je t'adjure: s'il est des impies qui profanent les cendres de ton glorieux père, que tes mains fument du sang de leurs entrailles.«

L'austérité homérique respire dans cette description des chefs de l'armée des assiégeants:

«J'ai vu Agamemnon à la large poitrine, au port royal et majestueux; et Ménélas aussi, au regard pénétrant, qui semble altéré de vengeance et de sang. Ajax s'avance gigantesque comme un éléphant. Son large bouclier couvre une phalange. Que te dirai-je d'Achille?

Tu le prendrais pour le Dieu Mars au milieu des Grecs. Il brandit sa lance et menace les tours de Troie. Debout sur son char comme un aigle, il semble vouloir s'élancer d'un saut sur nos créneaux. Je ne l'ai jamais connu plus formidable, même lorsqu'il faisait déborder de sang notre Scamandre. »

Cassandre est dépeinte dans cette pièce comme une intrigante astucieuse, qui, éprise elle-même d'Achille, veut détourner de cet amour son innocente sœur Polyxène. Elle y est puissamment aidée par son frère Pâris, qui craint de voir la paix conclue, et Hélène rendue aux Grecs. Polyxène balance, mais son sentiment pour le héros grec, et les raisons d'état que fait valoir auprès d'elle le faible Priam, l'emportent dans son cœur. Achille la conduit au temple, où, à peine arrivé, il est percé d'un trait du furieux Pâris, et expire sur un monceau d'ennemis qu'il a égorgés. Soit que le poète fût embarrassé d'une rime, soit que le mot qui exprime un *talon* lui ait paru peu élégant dans la langage vulgaire qu'il emploie, il s'écarte ici de la tradition, et fait frapper Achille au milieu du dos. La part odieuse que la devineresse Cassandre prend à l'action fournit au poète l'occasion de véhémentes tirades contre les vices du haut clergé, qui étaient souvent, sous la domination des Turcs, un des obstacles au développement national.

Son autre tragédie, l'*Aspasie*, a pour elle l'avantage de la langue, et un grand nombre de beautés de détail ; mais elle est inférieure à la première pièce par l'intrigue,

qui y fait presqu'entièrement défaut. Aspasie, la fameuse courtisane ou femme de Périclés, arrive à Athènes pour trouver ses enfants morts et voir Périclés mourant de l'épidémie. C'est là toute la tragédie. C'est tout simplement l'élégie de la peste. sujet qui d'ailleurs ne manquait pas, lorsque cette pièce fut écrite, d'une triste actualité, car ce fléau, avant que la civilisation et l'humanité de l'Europe ne l'eussent poursuivi jusqu'au fond de la Turquie, décimait les habitants de ce malheureux pays, et était un des plus grands griefs des peuples asservis contre la barbarie de leurs oppresseurs. Hippocrate et Socrate figurent dans cette pièce, y disent de très-beaux vers que leur inspire leur amitié pour le héros mourant; mais l'auteur laisse entièrement de côté la grande époque dans laquelle ses personnages se meuvent. La peste est son sujet, le vrai héros de son drame, et voici en quels termes il la dépeint:

«Que me demandes-tu? Quelle langue décrirait nos souffrances? Tels que des agneaux parqués dans le bercail. la foule encombre notre ville. Soudain un mal effroyable, inconnu dans les fastes du monde, la peste meurtrière vient fondre sur la ville et la change en désert. On dit que ce monstre à face noire apparut en Ethiopie, envahit l'Afrique, de là passa en Perse, et vint enfin s'abattre au milieu de nous avec une rage redoublée. Le fantôme terrible erre dans les ténèbres, et jette l'épouvante dans l'âme des habitants, qu'il éveille en sursaut. Sa tête atteint le faîte des toits; ses sifflements

nocturnes retentissent sur les tombeaux fraichement ouverts, et beaucoup de personnes attestent l'avoir vu pendant la nuit tourner sur elles des yeux lançant la flamme. »

Cette tragédie est accompagnée de chœurs, qui sont faibles sous tous les rapports. On y cherche en vain l'élévation lyrique, et la part qu'ils ont à l'action est entièrement secondaire.

Le véritable succès de Rizo est dans la poésie satirique. La verve caustique est d'ordinaire une des faces du génie. Le génie ne peut se passer d'esprit. Racine a écrit les Plaideurs, Byron a écrit Don Juan; les anciens princes de la tragédie écrivaient les Satyres, et Homère lui-même est, dit-on, l'auteur de la Batrachomyomachie.

C'est dans ses productions satiriques que Rizo déploie toute la force de son talent; c'est là que la poésie la plus riche en images se marie au piquant de la comédie, et que les mots les plus heureusement trouvés se pressent dans un style plein de vigueur et de vérité.

Son principal ouvrage dans ce genre est l'*Enlèvement du dindon*, tableau ingénieux des mœurs contemporaines de la classe privilégiée du Phanar. Un Lucullus Phanariote, s'en étant retourné, gorgé de richesses, de la Valachie, ce Pérou du Phanar, contemplait de sa fenêtre au faubourg de Thérapia les beautés du Bosphore, et pensait à la magnificence de ses robes brochées d'or, de ses pelisses de zibeline, lorsqu'un troupeau de dindons vint à passer. Soudain l'intempérance, revêtant la

forme de sa ménagère, vient solliciter son estomac blasé, d'un appétit factice. Il veut enrichir sa basse-cour. Un maigre vieillard conduit les dindons, «qui marchent à leur perte en cherchant des grains dans la poussière, oublieux de leurs ancêtres qui s'élevaient majestueux dans les airs.» Le seigneur délie les cordons de sa bourse, débite au villageois des atticismes du Phanar, que celui-ci ne comprend pas, et lui donne à pleines mains des ducats ; ce que le bon vieillard comprenant mieux, se prend à jaser, et avoue au richard que le plus beau de ses dindons, le phénix de ses oiseaux, venait d'être acquis par un voisin. Le seigneur en est indigné. Ce dindon incomparable doit être à lui. Il veut connaître l'audacieux qui l'a osé prévenir. Il arme ses serviteurs; les bords paisibles du Bosphore vont retentir du bruit de la guerre civile. Mais l'on s'arrange à la fin ; l'acheteur cède l'Hélène emplumée, et le seigneur célèbre son triomphe par un bal somptueux.

Tel est le Lutrin phanariote, qui peut sans désavantage être mis à coté de celui de Boileau, son modèle. Avec la même pureté de versification, on peut soutenir qu'il est moins froid dans sa correction, et qu'avec la même gaité d'humeur, il a plus d'originalité. Une grande partie des charmes de ce poème consiste dans le prestige de la langue, qui, comme celle de Christopoulos, est familière sans être basse, correcte sans être recherchée, et dans la verve avec laquelle on y décrit pour les persifler, les ridicules des mœurs et des habitudes du Pha-

nar. Je m'abstiendrai d'en donner des extraits. Dans une traduction les beautés de la langue s'évanouiraient, et la pointe des saillies serait emoussée pour quiconque n'est pas familier avec la vie et la société de Constantinople à cette époque.

Un autre chef-d'œuvre de Rizo est une comédie en prose, intitulée les *Coracistiques* (l'*Argot*), ou langue des corbeaux, mot qui désigne une manière de parler énigmatique et de convention, et qui est en même temps une légère altération du mot *Coraïstique*, ou langue de Coraï. L'auteur y tourne en ridicule les partisans du grand philologue, qui, en exagérant son système, avaient défiguré la langue par l'invention de nouveaux termes et par l'introduction de nouvelles tournures, les plus bizarres du monde.

Un vieillard, épris du nouveau parler, fait une propagande enthousiaste, même aux dépens de sa bourse. Attirés par cet appât, les habitans de plusieurs parties de la Grèce accourent, et Rizo a su tirer un parti fort plaisant, et nullement trivial, des divers dialectes du grec moderne, mis en opposition avec le langage de nouvelle invention. Les malheureux paysans n'entendent rien à ce fatras de mots extraordinaires. Il n'en est pas de même d'un jeune homme, qui, épris de la fille du vieux littérateur, croit de bonne politique de caresser la manie du père. Il s'est tant appliqué à apprendre le beau parler, qu'il a même réussi à faire des vers de la nouvelle façon. Cependant il n'est pas encore arrivé à gagner

le cœur du viellard, ni à être jugé digne d'obtenir la main de sa fille. lorsqu'un jour le docte personnage, voulant traduire en son propre grec le mot *salade*, ne vient pas à bout de prononcer celui qu'il a inventé pour le rendre. Ce mot est si long et si hérissé de cacophonies, qu'il lui est resté dans la gorge. et l'aurait étranglé, sans le jeune homme, qui le sauve en lui administrant, en guise d'émolient, quelques mots vulgaires qu'il lui fait répéter à plusieurs reprises. Le vieillard, à qui cette cure a guéri et la gorge et l'esprit, donne sa fille en mariage à son sauveur.

Toute cette pièce, marquée au coin du bon goût, est écrite en même temps avec infiniment de force et d'esprit.

J. RIZO RANGABÉ.

A côté de J. Rizo Néroulos nous devons placer son cousin, JACQUES RIZO RANGABÉ. Comme lui, il servit dans les cours des Hospodars de Valachie et de Moldavie. et organisa à Bucharest une grande école hellénique qui, arrivant à une prompte maturité, rendit de grands services à la cause de la civilisation du peuple grec. Comme lui aussi, il fut un des membres les plus actifs de la société qui préparait l'affranchissement de la Grèce.

A la tête de ses œuvres poétiques il faut placer ses traductions de quelques uns des chefs-d'œuvre de la scène française. Avec Voss et Monti, ces deux génies

qui savaient si bien se marier au génie des autres, J. R. Rangabé a prouvé qu'un poète ne peut être traduit que par un poète. Avec l'exactitude la plus scrupuleuse, il rendit chaque vers des poètes français par un vers grec, qui ne le cède en rien, soit pour la concision, soit pour l'exactitude du langage, à la beauté de l'original; on peut même affirmer que la traduction a, en plus d'un endroit, épuré comme dans un nouveau creuset ce que le texte pouvait encore avoir d'inégal chez Corneille, de négligé et de trop coulant chez Voltaire. Elle revêtit ces beaux monuments de la littérature française d'une tunique hellénique diaphane et collante, qui loin d'en altérer les formes, en accuse et dessine les contours avec la plus grande précision, et les relève même quelquefois en les drapant.

Le langage de ce poète, pur et d'une rare élégance, a pour ainsi dire prévenu d'un demi siècle tous les progrès que la langue grecque a faits depuis. Aussi ses ouvrages, publiés vingt ans après la révolution grecque, ont paru jeunes de style, comme s'ils avaient été dictés par la muse de la Grèce affranchie, tandis que la langue de ceux de Rizo Néroulos avait déjà vieilli.

Ses poésies lyriques, spirituelles, et d'un goût pur et élevé, sont remarquables par leur grâce et leur harmonie.

J. R. Rangabé professait pour son cousin, dont il était le digne émule, une noble admiration. Il a écrit sur lui cette belle épigramme:

« Pourquoi s'étonner que Rizo soit en proie aux at-

taques des envieux? On ne lapide que les arbres qui portent de beaux fruits» [1]).

Mais aussi, long-temps avant, Rizo Néroulos avait composé à propos de la traduction de Phèdre par son cousin, cette autre non moins belle et non moins juste:

«Jacques Rizo (Rangabé) a traduit Racine. Est-ce Rizo qui a traduit Racine, ou Racine qui a traduit Rizo?» [2])

Pour établir un juste parallèle entre les deux cousins, il faut reconnaître plus de verve et d'initiative à J. Néroulos, à J. Rangabé plus de soin pour la forme, une langue plus concise et plus pure, une versification plus châtiée. Si les deux écoles qui ont depuis divisé la littérature moderne existaient dès lors, on rangerait le premier de ces poètes au nombre des romantiques, qui permettent au génie de planer audessus des règles conventionnelles; l'autre brillerait au premier rang des classiques, qui exigent que dans l'art une règle sévère tienne en frein le génie, et l'empêche de s'égarer. Rizo Néroulos a été à peu près le premier à réveiller chez les Grecs d'aujourd'hui la Muse trop long-temps assoupie; Rizo Rangabé, le premier à rendre au style poétique la noblesse et la pureté qui doivent en être des attributions inséparables.

---

[1]) *Τί ξένον ἂν προσβάλληται ὁ Ῥίζος ἀπὸ φθόνον;*
Τῶν δένδρων τὰ καλλίκαρπα λιθοβολοῦνται μόνον.

[2]) *Ὁ Ῥίζος ὁ Ἰάκωβος μετέφρασε Ῥακῖνον.*
Αὐτὸν ἐκεῖνος, ἢ αὐτὸς μετέφρασεν ἐκεῖνον;

La plupart des Phanariotes cultivaient les lettres avec ardeur. Entre autres le Prince Alexandre N. SOUTZO, le dernier Hospodar grec de Valachie, homme très-instruit, faisait aussi de très-jolis vers. Dans la collection des poésies de J. R. Rangabé, qui était son neveu, figure une longue énigme en vers très-bien tournée, dont le sujet est l'*Univers*, et que le Prince avait envoyée sous le nom d'un autre. Rangabé, ayant deviné et le mot de l'énigme et l'auguste poète, répondit par une pièce de vers meilleure et plus spirituelle encore.

PERDICARI.

Passant sur un grand nombre de productions médiocres, ce fond inévitable sur lequel en tout temps et en tous lieux tranchent en relief les chefs-d'œuvre de la littérature, il est cependant juste de ne pas taire les productions de Michel PERDICARI. Il était médecin, et, comme Christopoulos, natif de Macédoine et domicilié à Constantinople. Son œuvre principale est un poème satirique en plusieurs chants, intitulé *Hermélos*, *Démocrithéraclitos*, ou *Meliras*[1]).

Dans un grand délayage de vers le plus souvent médiocres, il donne un tableau spirituel et piquant de la société de Constantinople. Son roman est celui d'Apulée, ou de l'Ane de Lucien: Une nonne, piquée contre un médecin d'un dépit amoureux, lui envoie un pot de

[1]) Vienne, 1817.

confitures, qui le métamorphosent en âne. En ce déguisement involontaire il est introduit dans diverses maisons, et y surprend, bien malgré lui, les secrets des habitants. Les prêtres, leurs abus et leurs superstitions, les médecins et les charlatans, les professeurs pédants et leurs systèmes, les Phanariotes et les dames du Phanar, jusqu'aux Turcs eux-mêmes, personne n'échappe à la critique de l'âne clairvoyant, qui n'a qu'un seul tort. celui de trop parler, et de parler en d'assez mauvais vers.

Un poème pastoral de Ch. Guica, intitulé: *Les aventures de Cléanthe et d'Abrocome*, mérite une mention pour la rare harmonie de ses vers, qui cependant ne sont exempts ni de chevilles ni de longueurs inutiles.

G. Lassanis de Thessalie, un érudit, compagnon d'études de Gennadius et son collègue au Gymnase d'Odessa, et plus tard homme d'état distingué, a composé quelques poésies qui brillent de grâce et de vivacité. Patriote ardent, ayant à la première levée de boucliers des Grecs servi d'aide de Camp à Alexandre Hypsilanti, et de commandant au bataillon qui, comme celui d'Epaminondas, porta et mérita le nom de Bataillon sacré, Lassanis projeta une tragédie, intitulée *Harmodius et Aristogiton*, où il voulait exhaler tout le feu de son ressentiment patriotique. Il paraît que cette pièce n'a jamais été terminée; mais il en publia, sous un pseudonyme, car on était encore sous la domination turque, le pro-

logue seul, qui est lui-même un petit drame en prose, intitulé: *Hellas*. Cette petite pièce respire l'enthousiasme de la liberté.

TRADUCTIONS.

Le caractère d'utilité publique qui distingue cette époque, et sa tendance à enrichir la littérature nationale de tout ce que les autres littératures avaient de plus choisi, comme d'autant d'exemples sur lesquels elle devait se régler dans la nouvelle carrière qui s'ouvrait pour elle, ont surtout donné lieu à de nombreuses traductions de poètes anciens et modernes. La plupart d'entre elles sont d'un mérite bien secondaire. Cependant dans leur nombre nous ne pouvons éviter de citer celle, en vers rimés, de l'*Iliade* par Georges ROUSIADÉS. Elle n'est remarquable que comme travail de patience. Il en faut en effet pour traverser vingt-quatre chants avec des vers aussi mauvais que ceux que faisait G. Rousiades. Il s'est acharné sur Homère, et voua presque toute sa vie à cette œuvre de profanation, qu'il publia à grand luxe en 13 volumes, et que le public eut l'indulgence d'oublier.

Dem. GOUZÉLIS de Zante a mis non moins de persévérance à défigurer le *Tasse*. Il a donné de toute la Jérusalem une traduction métrique, qui est restée presqu'inconnue[1]): Quiconque en a lu les premiers vers, ne s'est guère aventuré plus loin.

[1]) Venise, 1807.

Gonzélis ne s'est pas plus distingué comme poète
riginal. Il a écrit *le jugement de Pâris*[1]), qui ne mé-
ite pas plus d'éloges que sa traduction.

Euthyme PHILANDROS a publié un Essai de poésie
yrique, qui est un recueil de pièces originales ou tra-
luites.

La traduction de «Brutus» de *Voltaire* par Michel
CHRISTARIS, en vers iambiques imités des Byzantins, se
ecommande par sa langue soignée et par son style éner-
gique. — Celle de la *Mort de César* du même poète, et
le quelques autres drames du répertoire français, dûe
u savant grammairien Georges SÈRUJUS de Céos, ac-
use plus de connaissance de la langue que de goût à
'en servir. — Nous ne saurions porter un jugement beau-
oup plus favorable sur la traduction en vers rimés du
Tartuffe» de *Molière* par Const. COKKINAKIS. L'esprit
lu grand comique français y est délayé dans des vers
nal tournés et sans goût. — Il y a un mérite bien supé-
ieur dans la traduction que le savant théologien, le père
C. OECONOMOS fit, en prose, de l'*Avare* de Molière, qu'il
ppela *Hexintavélonis*. A part quelques parties faibles
lans le dialogue, le reste rivalise avec le texte. Nous
'osons pas dire que quelquefois il le surpasse. Cette
raduction a acquis dans la littérature grecque moderne
a valeur d'une œuvre originale.

Un grand nombre de traductions en prose des drames

1) Trieste, 1817.

de Kotzebue, d'Alfiéri, de Métastase, parmi lesquelles nous voulons mentionner celles des *Jeux Olympiques* et de *la Bergère des Alpes*, par Rigas, le champion déjà cité de la liberté de la Grèce, alimentaient les théâtres grecs de Bucharest et d'Odessa, dont le premier fut fondé, en même temps que le gymnase, par Jacques R. Rangabé, et qui servaient à développer l'esprit et à former le goût de la nation.

Quelques-uns des meilleurs romans des littératures étrangères étaient en même temps naturalisés en Grèce par d'assez bonnes traductions. — N. PICCOLOS traduisait avec une grande correction de langage «Paul et Virginie» de *Bernardin de St. Pierre*. — COUMAS se délassait de ses travaux plus sérieux, en traduisant «Agathon» et les «Abdérites» de *Wieland*; — CORONIOS traduisit «le premier navigateur», charmante idylle de *Gesner*; — «Aristomène» de l'allemand *Lafontaine*, traduit par G. LASSANIS[1]), et «Cléomène» du même auteur, par Cyriaque ELAION, étaient deux livres dévorés par la jeunesse grecque, et représentant à leur imagination l'ancienne patrie sous le prisme attrayant du roman.

[1]) Moscou, 1820.

DEUXIÈME PARTIE.

LA GRÈCE LIBRE.

LIVRE PREMIER.

PROSATEURS.

CHAPITRE I.

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE L'ÉPOQUE. — INSTRUCTION. — LIVRES DIDACTIQUES.

Par le coup d'œil rapide que nous avons jeté dans la première partie de ce travail sur les destinées de la littérature des Grecs dans les temps modernes on a pu voir que l'atteinte de la servitude ne lui a pas été moins fatale qu'à toutes les autres manifestations de la vie nationale. Le souffle de mort qui a passé sur eux a dépouillé cet arbre autrefois si robuste, qui étalait aux brises de la liberté les plus belles fleurs de l'intelligence.

Cependant, au milieu de ce morne désert, l'oreille attentive pouvait encore saisir par intervalles un léger murmure, qui prouvait que la vie n'y n'était pas entièrement éteinte; et sur le tronc desséché, de faibles bourgeons, caressés parfois par quelque rayon éphémère, arrivaient jusqu'à un épanouissement maladif, et faisaient voir que la sève, retirée au contact glacial de l'hiver,

n'était pas tarie sans retour. C'est ainsi que, selon qu'un reflet de liberté se projetait sur les cimes escarpées, ou sur les villes animées par l'industrie des Grecs, on a vu se produire ou ces chants rustiques, qui sont comme la fraîche haleine des montagnes, comme un retentissement lointain de l'antiquité héroïque, ou ces essais de littérature savante, qui semblaient présager et en même temps préparer l'avenir.

Mais les temps s'avançaient; le décret de la providence devait être accompli. La Grèce respirait sous son linceul; son immobilité n'était pas celle de la mort; sa nuit n'était pas sans lendemain. Et lorsque l'aube de ce jour de régénération eut commencé à poindre, la littératuree devança l'aurore, et reparut à l'horizon, comme si elle devait guider de sa lumière le peuple ressuscité dans la nouvelle carrière où il allait entrer. Ce jour qui parut enfin éclaira des moments de terribles épreuves; il sembla devoir compléter l'œuvre lente des trois siècles de destructions. L'effort suprême que tentait la Grèce ressemblait à de l'agonie; la mort et la dévastation étendaient partout leur empire.

Ce n'est pas dans ces heures de convulsions, sur ce sol mouvant et détrempé de sang, que la littérature pouvait être cultivée. Le moment était tout à l'action; on n'avait pas le loisir de penser. Les armes remplaçaient la plume; les écrivains se taisaient, comme les oiseaux effrayés lorsque l'orage éclate; et l'histoire de la littérature grecque est marquée à cette période par une page blanche.

Ce silence absolu n'est quelquefois interrompu que par quelques hommes privilégiés, qui, ne vivant que par la pensée, et faisant abstraction des vicissitudes du présent et des bouleversements du monde matériel, anticipaient sur l'avenir de liberté et de paix qui leur était révélé par la voix prophétique du cœur.

De ce nombre était le célèbre Coraï, que nous avons déjà vu si actif à rendre ses compatriotes dignes de meilleures destinées, lorsque leur avenir n'était encore que le rêve des esprits les plus nobles. Établi loin de la Grèce, quoiqu'il y fût toujours présent par le sentiment, et ne doutant pas un instant qu'elle ne sortît triomphante de sa lutte, il ne s'occupait déjà que de son organisation politique, et cherchait, dans de longues introductions, dont il accompagnait ses précieuses éditions des auteurs classiques de l'antiquité, à la guider dans la carrière de vie qui s'ouvrait devant elle, et à l'initier aux principes qui sauvent les peuples, qui leur donnent la liberté lorsqu'ils ont conquis l'indépendance, et qui les conduisent à la prospérité et à la gloire.

Ces discours préliminaires ou *Prolégomènes*, qui ont aussi été publiés à part, peuvent être toujours lus avec plaisir pour la limpidité et la beauté de leur style, bien qu'il manque encore de ce purisme absolu auquel tendent les meilleurs auteurs des temps postérieurs à Coraï, non moins que pour le patriotisme élevé et tout taillé à l'antique qui les inspire. Les intentions y sont pures, et les raisonnements ceux d'un esprit habitué aux spéculations

de la philosophie et à la recherche de la vérité. La philosophie est sans doute le foyer où viennent se concentrer toutes les forces de l'entendement humain; mais d'un foyer il part les rayons les plus divergents. La vérité est une, mais elle a plusieurs faces, et l'esprit humain, même avec l'aide de la philosophie, n'en aperçoit souvent qu'une seule. C'est, croyons-nous, l'histoire de plus d'un système et de plus d'une école. Coraï avait consacré toute sa vie aux recherches philologiques. Or, la logique de la grammaire n'est pas toujours la même que celle de la politique. Ayant été témoin oculaire d'une partie de la révolution française, il en oubliait les égarements, dont il a failli une fois devenir lui-même la victime, lorsque, en sa qualité d'étranger, il fut arrêté comme suspect, et n'y voyait que l'enthousiasme d'une grande nation pour les nobles principes qu'elle imposait à l'Europe par ses triomphes, après se les être imposés à elle-même par les sacrifices les plus immenses. Il en fut imbu et épris à son tour, et écrivit ces Prolégomènes, qui témoignent souvent de la force et même de la violence de ses convictions, pour engager sa patrie renaissante à calquer sur le modèle des institutions françaises son organisation politique. Peut-être si, pour la gloire de la Grèce, il avait vécu plus long-temps, sa confiance dans l'efficacité absolue des doctrines nouvelles eût-elle été un peu ebranlée, et en eût-il vu les côtés vulnérables, auxquels peu de monde songeait alors.

Tout ce qui sortait de sa plume portait l'empreinte

du patriotisme le plus pur et le plus désintéressé. Mais, éloigné lui-même du théâtre des événements, et voyant souvent à travers les préventions des partis qui le renseignaient, il a plus d'une fois émis des jugements regrettables, et parlé un langage propre à attiser les passions qu'il aurait dû mettre toute l'énergie de son patriotisme à éteindre.

Lorsque enfin, par une lutte héroïque, alors applaudie sans réserve par tous les peuples civilisés, la Grèce fut sortie triomphante de sa lutte désespérée, son affranchissement rappela du même coup à la vie son activité littéraire. Son problème social avait changé de nature. Il s'agissait pour elle non plus de préparations ou de combats pour acquérir, mais bien d'efforts pour conserver et pour organiser les dons précieux de l'indépendance qu'elle avait acquise ; et la littérature, expression suprême et miroir fidèle de la société, a dû porter, elle aussi, cette empreinte des temps. Le peuple grec n'était plus une masse inerte, écrasée par la tyrannie; chaque individu, relevé à la dignité de l'homme, devenait un citoyen, ayant des droits à défendre et des devoirs à remplir. Ces droits et ces devoirs sont les mêmes partout, car ils émanent de la nature; mais il n'y a que les nations civilisées qui s'occupent à les approfondir, et cherchent à se mettre à même de sauvegarder les uns et de s'acquitter dignement des autres.

Voilà pourquoi, dès le premier instant de leur émancipation, les Grecs ont considéré l'instruction comme un

besoin universel, et non comme un luxe réservé à quelques individus d'élite, qui, autrefois, se donnaient la mission de se passer à eux seuls le flambeau sacré, et d'en entretenir la flamme. Leur premier congrès national, réuni au bruit du canon ennemi sous les orangers d'Epidaure pour proclamer leur droit de s'asseoir parmi les peuples libres, n'eut pas de soin plus pressant que de s'occuper de l'instruction publique. Son second décret après celui qui consacrait l'existence nationale concernait l'organisation des études. Dans tout le pays il consacrait pour les écoles primaires la méthode lancastrienne, que déjà avant la révolution Cléobule avait introduite aux colléges grecs de Jassy et de Bucharest, et plus tard à celui d'Odessa. C'était celle qui convenait le mieux aux temps et aux nouvelles conditions du peuple ressuscité, impatient d'obtenir le plus de résultats avec le moins de moyens possible.

Cette méthode est pour ainsi dire l'instruction en fabrique. Elle a tous les avantages, mais aussi quelques uns des défauts communs à tous les produits d'atelier, une production plus rapide et plus étendue, mais aussi moins perfectionnée. Plus de matière et moins de solidité, plus d'objets et moins de persévérance, tel devait être le caractère de l'instruction à laquelle le peuple entier était appelé à participer.

Dans l'ardeur que les Grecs mettaient à entretenir les écoles créées par cette assemblée on peut voir la meilleure preuve de leur ambition de ne pas déchoir, mal-

gré tous leurs désastres, de la dignité de peuple civilisé. Ces établissements ne pouvaient pas être soutenus par l'Etat, engagé dans une lutte de vie ou de mort. Cependant, même au milieu des plus grandes catastrophes, ils n'étaient jamais désertés. Le jeune Pallicar, déposant son fusil encore fumant, venait s'asseoir sur leurs bancs, où il était appelé par le devoir de se rendre plus digne de la liberté qu'il achetait de son sang.

Mais c'est surtout lorsque l'indépendance de la Grèce fut assurée sous le sceptre du Roi Othon que l'instruction du pays fut définitivement organisée. Le règlement des écoles primaires fut l'œuvre de M. de Maurer, membre de la régence du Roi mineur, un savant éminent et un sage administrateur. Le premier projet organique de l'instruction secondaire et supérieure, comprenant les écoles helléniques, les Gymnases et l'université, fut élaboré par A. R. Rangabé, alors conseiller au ministère de l'instruction publique, et reçut depuis plusieurs remaniements.

Touts ces établissements, auxquels il faut ajouter ceux d'enseignements spéciaux, tels que l'école militaire, d'abord fondée par le président Capodistrias, le séminaire théologique, dû à la munificence d'un citoyen, G. Rizaris, l'école des beaux arts, etc. sont aujourd'hui annuellement fréquentés par 85,000 jeunes gens et 15,000 jeunes filles, ou 100,000 élèves sur une population de 1,500,000 âmes. Les plus aisés des étudiants de l'université vont d'ordinaire, à la fin de leurs études, se per-

fectionner aux hautes écoles de la France ou de l'Allemagne. On en voit les plus pauvres ne pas reculer devant les travaux les plus abjects, pour se procurer, comme Cléanthe dans l'antiquité, les moyens de s'instruire, s'engager même quelquefois comme domestiques à la seule condition de se réserver les heures de l'école. L'État dépense pour l'instruction 0,053 de son budget de recettes, ce qui est une proportion beaucoup plus élevée que dans le reste de l'Europe. La raison en est que l'instruction, considérée en Grèce comme un instrument indispensable de régénération, est gratuite à tous les degrés.

Après cette extension des établissements scolaires, ce qui manquait encore à la Grèce pour compléter son développement intellectuel, c'était une Académie. Les éléments pour sa formation ne faisaient pas défaut, et un grand patriote, le Baron Sina, a fait élever à Athènes, pour la recevoir, un palais dont la splendeur et la beauté peuvent être admirées même à côté des merveilles d'architecture dont les ruines parent la ville de Périclés. Ce qui manque jusqu'ici à cette œuvre de haute nécessité, c'est l'organisation qui doit l'appeler à la vie. Le peuple grec y a suppléé en partie de sa propre initiative, en formant des Sociétés savantes, qui s'occupent de sciences, font des cours libres, et se donnent pour mission d'établir des écoles partout où les conditions locales ne permettent pas aux habitans d'en entretenir. Plusieurs de ces Sociétés sont des sections d'académies, qui attendent

une main créatrice pour les réunir et les coordonner en un Institut national. Il y en a aujourd'hui une dixaine à Athènes, et plusieurs des principales villes de la Grèce ont les leurs.

Les populations grecques de la Turquie se sont elles-mêmes ressenties de ces grands progrès accomplis dans la Grèce indépendante. La statistique étant une institution encore inconnue dans l'empire ottoman, il est impossible de rien préciser sur leur compte. Mais depuis que le gouvernement du Sultan ne croit plus possible, ou de bonne politique, de prohiber sous les yeux de l'Europe l'établissement d'écoles qui ne lui coûtent rien et que les populations défrayent, l'instruction des Grecs, organisée sur la base de celle du royaume de Grèce, y prend un rapide essor. En outre, plusieurs centaines de jeunes Grecs des provinces turques sont au nombre des étudians de l'université d'Athènes, et retournent chez eux répandre les lumières qu'ils y ont acquises.

Les Sociétés savantes se sont aussi transplantées parmi les Grecs de Turquie. L'absence d'une université y fait sentir plus vivement le besoin de ces centres de diffusion des lumières, parmi lesquels la *Société littéraire de Constantinople* tient le premier rang. Une *Société Epirote* et une *Société de Thrace*, fondées à son instar dans la capitale de l'empire Ottoman, ont en vue d'aider aux progrès intellectuels des provinces dont elles portent les noms; et les villes les plus considérables de la Turquie habitées par des Grecs ont à côté des écoles helléniques

aussi leurs sociétés littéraires, qui le plus souvent font paraître des publications périodiques.

Cette multiplication des écoles en Grèce et en Turquie exigeait aussi celle des livres qui devaient y être employés. La langue classique étant toujours restée le principal fondement de l'enseignement, des hellénistes distingués, tels que VARDALACHOS, ASSOPIOS, COUMAS, VAMBAS, GENNADIOS, BERNARDAKIS, PAMPOUKIS et plusieurs autres, se sont appliqués à composer des *grammaires* plus méthodiques que par le passé. Ils en puisaient les éléments dans les ouvrages des anciens grammairiens ou dans les travaux de la philologie moderne. Plus de quarante grammaires du grec littéral ont été ajoutées à cette époque à la littérature scolaire.

D'autres publiaient des grammaires du latin, de l'hébreu, des langues vivantes. VAMBAS et SOPHIANOS en ont composé du grec moderne; de même A. R. RANGABÉ en français, et A. VLACHOS en allemand; RHEINHOLD, un savant médecin allemand, qui a adopté la Grèce pour sa nouvelle patrie, a publié une grammaire de ce qu'il appelle la *langue pélasgique*, et qui est l'albanais.

La *lexicographie* a aussi de nombreux représentants dans cette période. C. GARPOLAS de l'Olympe, imprimeur érudit, et Ch. MATAKIDÈS, de Samos, homme de lettres et homme d'Etat, ont élaboré ensemble une seconde édition, considérablement augmentée, en 3 gros volumes, du dictionnaire de *Gazés* (Vienne, 1835), et

Coumas en a composé un autre sur la base de celui de *Reimer*.

Un travail d'un mérite particulier est le dictionnaire grec-ancien grec-moderne du très-savant helléniste Charles ou Scarlatos Byzantios. Plus court que celui de Gazés, il lui est supérieur par la méthode non moins que par de précieux matériaux, dus à la vaste érudition de l'auteur, et par des remarques fort intéressantes sur la comparaison des deux idiômes (2 Vol. grand 8°). Un vocabulaire du même auteur, donnant en grec ancien les équivalents des mots les plus usuels du grec vulgaire, est une œuvre philologique, produit de sérieuses recherches, qui a beaucoup aidé à relever la langue et à l'enrichir.

Sophocle, professeur de Grec à l'université de Boston en Amérique a publié un riche *dictionnaire du grec biblique*.

Une dizaine de grammaires, de chrestomathies et de dictionnaires contribuent à faciliter l'étude du latin, qui, en Grèce, est tenue au second plan, celle du grec offrant sous tous les rapports le principal intérêt pour l'éducation de la jeunesse. Le dictionnaire latin-grec de N. Ulrichs, ancien professeur de littérature latine à l'université d'Athènes, plus tard remanié et enrichi par son successeur Et. Coumanoudès, est une œuvre capitale, dont le professeur Ch. Pullius a donné un abrégé.

Parmi les dictionnaires des langues modernes nous

devons une mention particulière à celui du français[1]), composé par A. Samourcassi, homme d'un esprit brillant et d'une grande érudition, auteur aussi d'une grammaire française, Nicolaïdès Lèvadeus, médecin habile et littérateur de talent, et A. R. Rangabé. Le plus ancien dictionnaire français-grec, celui de *Zaliki*, méritait à peine ce nom. Ce fut dans ce nouvel ouvrage qu'on essaya pour la première fois de mesurer le grec moderne avec toute l'étendue d'une langue aussi vaste et aussi achevée que le français. Par un travail sans relâche de quatre ans, les trois collaborateurs ont mis à contribution les auteurs de l'antiquité pour y trouver de quoi rendre tous les mots et toutes les expressions d'un dictionnaire complet de la langue française, c'est à dire tous ceux qui servent à exprimer la totalité des idées des temps modernes. On conçoit de quelle importance cet ouvrage a dû être à une époque où la tendance principale de la littérature renaissante était de s'approprier par des traductions les meilleurs produits intellectuels des autres nations.

Après que ce dictionnaire eut paru, une foule d'autres en toute langue le suivirent. Leur rédaction ne présentait plus de difficultés, et n'exigeait qu'un travail mécanique. Les équivalents grecs des mots français une fois trouvés, il n'y avait qu'à substituer à ceux-ci les mots de toute autre langue pour en faire le dictionnaire. On

---

[1]) 2 Vol. 1842.

fit même de nouveaux dictionnaires français, basés sur le premier, mais qui ne le valent pas. Ch. BYZANTIOS et A. VLACHOS ont composé des dictionnaires qui expliquent le grec en français.

Un dictionnaire du turc, un autre de l'hébreu, ont été publiés pour servir à l'étude des langues orientales.

Plus de dix nouvelles *encyclopédies* grecques contiennent des fragments choisis de la littérature ancienne, avec des notes. La plus en vogue est celle de A. R. RANGABÉ, en 3 volumes, que son auteur compléta plus tard en 5 volumes, en collaboration avec Ch. BYZANTIOS. Le même a aussi publié une encyclopédie *française* en un gros volume, et G. RALLI et M. ZADÈS en ont composé d'autres. A WOLCKE, ULRICHS et COPHINIOTIS on doit des encyclopédies *latines*. Tous ces travaux, ainsi que plusieurs autres de même nature, offrent les textes nécessaires à l'enseignement, et dispensent de l'achat de volumineux auteurs, qui était autrefois une des difficultés sérieuses de l'instruction en Grèce.

Par les soins du gouvernement, un concours fut ouvert pour la rédaction des meilleurs livres didactiques destinés aux écoles publiques ; il était renouvelé tous les trois ans, et l'on obtenait ainsi l'uniformité de l'enseignement sans en exclure le progrès. C'est par ce procédé que des ouvrages élémentaires, tels que géographies, histoires de la Grèce, arithmétiques, catéchismes etc. ont été publiés en grand nombre. Ceux destinés aux écoles primaires sont en grande partie dûs à J. COCONIS, un homme

dune grande expérience, qui a pendant long-temps dirigé l'instruction primaire du pays, et a aussi écrit un excellent *guide* à l'usage des instituteurs.

CHAPITRE II.

TRADUCTIONS, PHILOLOGIE, ARCHÉOLOGIE.

Les livres didactiques ne constituent pas une littérature, mais ils en sont les précurseurs: Un peuple qui s'instruit a besoin de lire, et finit par produire de quoi satisfaire à ce besoin. Un pays épuisé par une lutte destructive se trouve dans des conditions qui n'encouragent guère la fécondité littéraire. Cependant les Grecs ne recommencèrent pas plus tôt à respirer comme un peuple libre, qu'ils se mirent à écrire. Seulement, à la première époque qui suivit leur révolution, comme à celle qui l'avait précédée, c'est surtout de traductions que s'occupèrent les hommes de lettres.

Ce n'est pas ainsi que la littérature procède chez des peuples primitifs et barbares. Elle y essaie tout d'abord quelques premiers bégayements de poésie, articule ensuite des narrations informes, puisées aux souvenirs de

l'histoire locale, et n'avance que par degrés dans les autres parties du domaine de l'intelligence. En Grèce elle rentra d'un bond dans la carrière, qui n'était pas neuve pour elle, et avança, bien que d'un pas chancelant encore, dans tous les sentiers qu'elle y trouvait tracés. Ils ne lui étaient pas inconnus. Seulement elle avait à regagner les trois siècles de léthargie auxquels la servitude l'avait condamnée, et avant de rien produire de neuf, elle devait absorber ce qu'elle trouvait d'utile dans les littératures étrangères. Revenus à la vie, les Grecs ambitionnaient de se mettre au pas des nations les plus avancées, et se sentaient mûrs pour faire leur profit de tout ce qu'ils trouvaient chez elles qui méritât d'être imité.

Ce sont donc les traductions qui, surtout pendant les premières années après la guerre de l'indépendance, constituent la plus grande partie du répertoire littéraire de la Grèce. En inférer que le peuple essentiellement créateur, qui a étonné l'antiquité par la fertilité prodigieuse de son génie, ait dégénéré au point d'avoir perdu toute force d'initiative, serait porter un jugement superficiel et peu équitable. L'activité fébrile qui s'était emparée de chacun et de tous, le besoin de mettre la main à l'œuvre commune de régénération, était peu propice à la vie spéculative d'auteur. L'existence réelle réclamait tout le temps et tous les soins. La nation réveillée, marchait d'un pas rapide; elle n'attendait pas; elle voulait apprendre beaucoup et vite. Ceux qui se croyaient ap-

pelés à l'instruire, au lieu de compositions laborieuses et de longue haleine, préféraient porter à leur patrie le tribut de leurs connaissances en traduisant quelques uns des ouvrages de réputation établie, qui ne les détournassent pas sérieusement de leur tâche plus matériellement active dans la société. Ils remettaient ainsi la Grèce en possession d'une partie des trésors dont elle avait autrefois doté l'univers.

Du reste, si les idées sont inépuisables, les formes qu'elles revêtent pour se manifester ont à peu près été épuisées par les efforts réunis de tant de peuples et de tant de siècles. Aussi les produits tout à fait originaux et sans précédents sont-ils de nos jours assez rares dans les littératures de tous les pays, et il est naturel que la Grèce, se trouvant devant tant d'œuvres qui ont atteint les limites de la perfection dans tous les genres, ait commencé par des traductions et des imitations, et qu'elle ait passé par les grands chemins battus avant de chercher à se frayer une route nouvelle.

Le nombre immense des livres traduits de toutes les langues en grec moderne embrasse tout le cercle des connaissances humaines, depuis les plus élémentaires jusqu'aux sciences transcendantes et aux produits de la belle littérature. On les compterait par milliers, et nous devrons nous borner à en citer en leur lieu quelques uns des plus importants.

Cette masse de traductions n'a toutefois pas toujours été sans quelque effet préjudiciable à la formation de la

littérature nouvelle. Plus d'un nourrisson des Muses, ayant une connaissance imparfaite d'une langue étrangère, et pas beaucoup plus fort dans la sienne, se croyait en droit d'y mettre la main, et d'offrir le fruit d'un travail hâtif et incomplet à un public avide de connaître les chefs-d'oeuvre étrangers qui ne lui étaient pas autrement accessibles. De là les négligences, les xénologismes, les mots choisis au hasard, dont le style peu correct de quelques uns de ces traducteurs est souvent entaché, et qui menaçaient de corrompre la langue plus que ne l'avaient fait les siècles de domination étrangère. Les meilleurs littérateurs s'appliquaient à combattre le mal, en recherchant et en remettant en honneur dans leurs oeuvres les tournures consacrées par les auteurs classiques de l'antiquité; et le dictionnaire français-grec dont nous avons parlé leur a été un bon auxiliaire pour cette tâche.

Nous ne disons cependant pas que tous les livres qui ont paru à cette époque n'aient été que des traductions, et n'aient constitué qu'une littérature d'emprunt. Des ouvrages originaux furent aussi publiés en nombre, et il y en a dans la foule qui ne manquent pas de mérite littéraire et scientifique. Un sol généreux, long-temps laissé en friche, se couvre spontanément de verdure, qui témoigne de sa fertilité naturelle. Il en fut ainsi du Parnasse Grec, où les anciens germes commencèrent à refleurir dès que les circonstances leur furent plus favorables.

PHILOLOGIE.

Parmi les hommes qui se vouaient à l'étude des anciens, il y en eut qui produisirent des ouvrages d'un ordre supérieur aux livres d'enseignement.

Coraï a continué jusqu'à sa mort, arrivée en 1832, les éditions des classiques, toujours remarquables par la correction scrupuleuse du texte. Ses restaurations s'appuient toujours sur d'ingénieuses hypothèses, qui font autorité parmi les savants; ses commentaires sont marqués au coin de la plus profonde érudition et de la plus saine critique.

N. Doucas, qui avait autrefois doté les écoles de ses éditions des Orateurs, de Thucydide, d'Arrhien et de plusieurs autres prosateurs, fit établir à Egine une imprimerie à ses frais, qu'il légua en mourant à son imprimeur A. Coroméla. Il y publia Homère, les poètes dramatiques, Théocrite et Pindare, accompagnés de paraphrases et de commentaires, dans lesquels cependant une critique sévère peut souvent trouver à redire. Un recueil de lettres qu'il composa en grec-ancien, et qui est compris dans la même édition, prouve sa profonde connaissance de l'idiôme antique, qu'il maniait avec une rare élégance. Il épuisa toute sa fortune à l'impression de ces ouvrages, qu'il distribua gratuitement aux écoles de la Grèce et aux jeunes Grecs qui se livraient aux études.

D'autres savants se sont aussi voués à l'élaboration et à la publication de textes d'auteurs anciens:

G. Mistriotis, professeur à l'université, a publié les six premiers chants de l'*Iliade* avec de nombreux commentaires, puisés les uns dans les scholiastes anciens, les autres dans les travaux des philologues modernes les plus renommés, et accompagnés de deux longues préfaces sur Homère, sur ses œuvres et sur son dialecte. Le même érudit a aussi donné une édition soigneusement commentée de »Gorgias« et de »l'Apologie de Socrate« de Platon, et une autre »d'Antigone« de *Sophocle*.

Bythouclas (Bas. G.), docteur de l'université d'Athènes, a publié les deux premiers chants de l'*Odyssée*, avec des notes nombreuses.

Parmi les meilleures éditions, accompagnées de commentaires et d'introductions qui ont le mérite d'ouvrages originaux, comptent celles des principaux discours de *Démosthènes* par N. Vambas; des *Olynthiaques* par Bassiadés; des *Philippiques* par N. Nicoclés; de »Philoctète« de *Sophocle* par *Léontios* Anastasiades; »d'Hippolyte« d'*Euripide* par Zénevrakis; des tragédies de *Sophocle* par Misios (Arist. P.), d'*Hippocrate* par le Dr. Rheinhold, un Allemand de naissance, naturalisé grec; une autre que prépare le savant médecin et naturaliste Callivoursès; de *Gennadius Scholarius* par Minas Minoide; des *Centons* d'Homère par Pagon. On a aussi fait une édition commode et soignée d'une partie des œuvres de *St. Jean Chrysostome*; et C. Triantaphyllis a publié, avec Albert Grapputo, un volume

d'*Anecdotes* (documents inédits) grecs, à Venise, où il est professeur de littérature ancienne.

L'imprimeur et lexicographe Garpolas a entrepris de compléter l'édition stéréotype des auteurs Grecs par Tauchnitz, en y ajoutant, au même format, celle des anciens *scholiastes*. La mort a enlevé cet érudit à son travail utile, qui, en remplaçant les éditions rares ou dispendieuses, eût offert non seulement en Grèce, mais partout où l'on se livre aux études classiques, de très-grandes facilités. Les commentateurs d'Homère, d'Euripide, de Pindare, d'Isocrate et de Thucydide sont seuls sortis de ses presses. Le professeur D. Sémitélos a publié des *Scholies* inédites de *Pindare*, trouvées à Patmos par l'érudit J. Sackélion. Un travail de sérieuse critique fit reconnaître à Sémitélos pour auteurs de la plupart de ces scholies Alex. Fortius et Triclinius.

En fait de grammaires du Grec ancien, celle de D. Bernardakis se distingue pour avoir été puisée aux meilleures sources de la science grammaticale des philologues modernes, et non moins par sa judicieuse méthode. La syntaxe de C. Assopius est le meilleur livre sur cette matière qui ait été écrit en grec moderne.

Plusieurs hommes de lettres ont en outre *traduit* en Grec moderne des ouvrages anciens. Nous proposant de parler ailleurs des traductions métriques de poètes, qui ont une portée ou une prétention littéraire plus élevée, nous nous bornons à citer ici quelques unes des principales traductions en prose, telles que celle d'*Héro-*

dote par A. RADINOS, traduit aussi en italien par Émile TYPALDOS; de la *Cyropédie* de Xénophon, par VARDALACHOS, et du traité sur l'*équitation* du même auteur par E. CHRYSAPHIS, officier de gendarmerie; de quelques unes des vies des hommes illustres de *Plutarque*, par J. NICOLAOU, et de toutes par A. R. RANGABÉ, en 10 volumes; d'*Homère*, de *Thucydide* et de quelques autres auteurs, par A. SCALIDÉS; d'*Isocrate*, par le libraire NADIRIS; »d'Oedipe-Roi« de *Sophocle* par G. GEROCOSTOPULOS. Tous ces louables efforts, tendant à rendre les Grecs d'aujourd'hui plus familiers avec les œuvres de leurs ancêtres, sont rendus désormais presque superflus par le développement qu'a pris l'idiôme moderne, et par sa tendance à se rapprocher du grec ancien.

Quelques savants se sont aussi occupés de traductions et d'annotations d'auteurs Latins. C'est ainsi que Eust. LIVIÉRACOS de Céphalonie a traduit l'*Enéide* en prose; et Aristote PANTAZIS MISSIOS, les trois premiers livres du même poème; P. CONSTANTINIDÉS a publié, avec traduction et commentaire les *odes* d'*Horace*. FABRICIUS a traduit *Cornélius Népos*, et les *Catilinaires* de Cicéron; le professeur COUPITORI, quelques autres discours du même orateur et quelques livres de *Salluste*; A. PHATZÉAS, »Catilina« et »Jugurtha« de *Salluste*; C. SAKELLAROPOULOS a publié une traduction, avec des notes, »de la guerre civile« par *César*, et J. DÈMETRIOU a traduit la »poétique« d'*Horace*. Le professeur E. CASTORCHIS et le professeur COPHINIOTIS ont publié une nou-

velle grammaire, et le premier, une nouvelle Chrestomathie du Latin.

Parmi les doctes traducteurs, D. GALANOS est digne d'une mention tout exceptionnelle. Né à Athènes en 1760, il fut appelé à l'âge de 26 ans à Calcutta par C. Pantazi, négociant grec qui y était établi, pour enseigner le grec-ancien à ses enfants et aux autres Hellènes que le commerce y avait attirés. Galanos s'adonna avec une grande ardeur à l'étude des langues orientales, et pour bien approfondir le Sanscrit, il prit l'habit d'un Brahmine, parcourut tout le pays, et se fixa enfin à Bénarés. Il traduisit plusieurs ouvrages du Sanscrit en Grec, comme le *Valabaratah*, un abrégé jusque là inconnu, et très-volumineux lui-même, de l'interminable poème épique des Indes, le Mahabaratah; en outre le *Chitapadaça*, et quelques autres poèmes, et à sa mort, survenue en 1833, il légua ses traductions à la Grèce, dont le gouvernement les fit publier en 7 volumes, par les soins de G. Cozaki Typaldo, l'ancien directeur de la bibliothèque nationale. Le style de ces traductions est sec et peu flexible; mais leur valeur est grande, et elles classent Galanos parmi les indianistes les plus distingués. Il s'est aussi occupé de la grammaire et de la lexicographie Sanscrites, et en a légué les manuscrits à la bibliothèque d'Athènes. L'un de ces ouvrages est un vocabulaire synonymique de la plus grande importance, qui dénote une connaissance rare de la langue et de la littérature de l'Inde antique, et contient un très-grand

nombre de mots qui s'y rencontrent pour la première fois, et qui ont été puisés à des ouvrages jusqu'ici inconnus de la littérature sanscrite.

Des travaux philologiques entièrement originaux méritent aussi de ne pas être passés sous silence: Le père OECONOMOS, que nous avons vu tenir le premier rang parmi les orateurs ecclésiastiques avant la révolution, compte au nombre des philologues les plus productifs et les plus éminents de cette époque. Son ouvrage par lequel il réfute avec une vaste érudition, et par des arguments le plus souvent irrécusables, le système d'*Erasme* sur la prononciation du Grec, et réhabilite presqu'en entier la manière de prononcer des grecs d'aujourd'hui, est écrit dans le goût de polémique un peu acerbe du moyen âge. Th. PAPADÉMETRACOPOULOS, dans le recueil périodique l'*Athénée* (Athénes, 1874), et A. R. RANGABÉ dans une préface (en français) de sa grammaire française du grec, ont soutenu la même thèse. Dans son traité en trois volumes *Sur l'affinité du Slave et du Grec* Oeconomos aborde et discute en maître les questions les plus ardues de la philologie ancienne, bien que ses arguments, un peu outrés quelquefois, et les conséquences qu'il en tire ne soient pas toujours invulnérables. Ses *Grammatica* sont une histoire lumineuse et savante du développement des lettres chez les anciens.

Th. M. OECONOMOS, autre que le précédent, a com posé une dissertation sur le dialecte Tsaconique (des habitans actuels de l'Eleuthérolaconie), avec une gram-

maire, un vocabulaire, des dialogues et des chants dans ce dialecte, que Thiersch avait déclaré antéhomérique. George PANTAZIDÉS a publié à Leipzig un traité remarquable sur le système des étymologies des langues sémitiques, et en particulier de la langue hébraïque.

G. SÈRUJUS, auteur d'un dictionnaire très-méthodique de l'*orthographe* du grec, a en outre publié, sous le titre de *Calliope*, un *traité sur l'art poétique.* — Une dissertation sur le même sujet de S. ZAMPÈLIOS, ayant pour titre: »*D'où vient le mot τραγουδῶ*", brille par la profondeur et la nouveauté des vues.

MAVROPHRYDÉS de Trébizonte, un savant trop tôt enlevé aux lettres, a écrit une excellente étude sur la poésie élégiaque des anciens, et des notices sur l'esprit et les œuvres de *Lucien.* On lui doit aussi un recueil très-curieux de *monuments inédits* de la langue grecque au moyen âge. — C. DRAGOUMIS a traité, dans une bonne monographie, des *romanciers antiques.*

Homère a été le sujet favori d'investigations de plusieurs hommes de lettres. Le *dictionnaire homérique* du professeur J. PANTAZIDÉS n'est pas une simple reproduction de ce que d'autres savants ont dit sur la langue et l'archéologie d'Homère. L'auteur y a apporté la contribution de ses propres observations, dont quelques unes ont une valeur réelle. — P. STAVRINIDÉS a aussi écrit un traité sur la langue homérique. — La *question* dite homérique, sur l'existence, l'identité et l'histoire des œuvres du grand poète a occupé G. MISTRIOTIS, professeur de

Littérature à l'université d'Athènes, D. Thérianos, à Trieste, le professeur Valetta, qui a écrit sur la vie et les œuvres d'Homère, et A. Vlachos, érudit et poète. — Cléon R. Rangabé, fils de A. R. Rangabé, a traité de la *vie privée* aux temps homériques, tirée des témoignages du poète; et la jeune Marie Dimitsa a traduit la dissertation de F. Camboul sur les *Femmes d'Homère*. — Boukidés est auteur d'une *grammaire homérique*, ainsi que d'une *grammaire d'Hérodote*, d'après Abicht, et d'une *introduction* aux œuvres de l'historien. — Enfin J. Compothecra a traduit de l'anglais la *clef homérique*.

Arist. Kyprianos, un jeune professeur, mort au milieu de son activité littéraire, a écrit un excellent traité critique sur *Isocrate*, pour prouver que les discours qui sont venus jusqu'à nous ne sont que de beaux exemples arrangés avec art pour élucider les préceptes de rhétorique qu'enseignait le grand orateur. Les arguments mis en avant par le jeune auteur sont fort ingénieux, et son style digne de son sujet. Il a aussi laissé une savante dissertation sur l'histoire grecque de *Xénophon*. — S. Pantazidés, autre que le sémitologue susmentionné, a bien mérité de la philologie par ses deux livres «*Emendationum in Xenophontem*»; — C. Cléanthés a publié une interprétation à 5 passages du «Gorgias» de *Platon*; et le professeur Roussopoulos, une longue introduction à l'histoire de *Thucydide*. — A côté de ces travaux mérite d'être placé celui de Sol. Nicolaïdes de

Chypre, sur *l'esprit des anciens* poètes, orateurs et philosophes.

Vardalachos et N. Vambas ont laissé des traités de *rhétorique*, et ce dernier aussi un travail sur l'éloquence ecclésiastique. — Ch. Pampoukis, S. Stamatelos, C. Stratoulés et en dernier lieu Em. Galanis, ont aussi écrit sur l'art de la parole. — Sur la *métrique* des anciens J. Benthylos a publié un livre, surtout emprunté aux philologues allemands, et A. R. Rangabé a dans un *traité de métrique* comparé la prosodie du grec-ancien à celle du grec-moderne.

Le Dr. Baphiadés a écrit un ouvrage *sur le caractère et l'esprit de la langue grecque moderne*; le professeur Philippe Jean, *sur l'origine et la nature de cette langue*, et P. Chiotis de Zante sur celle du dialecte vulgaire.

N. Chalkiopulos a traité le même sujet en Latin. Il intitule son travail: «*sur les altérations dialectiques du Néolocrique*», comme il se plaît à appeler le grec moderne.

Une monographie de N. G. Pétalas sur le dialecte particulier de l'île de Théra, contient aussi un grand nombre de mots qui appartiennent à la langue commune, et ne se trouvent pas dans les dictionnaires.

Le savant médecin de Constantinople Étienne Carathéodori a dans une *dissertation sur les lettres* **E I**, inscrites sur le fronton du temple de Delphes, trouvé occasion de développer une immense érudition, et de

donner du nombre Platonique une interprétation neuve et des plus ingénieuses. Son traité philologique sur les *lettres de l'alphabet* dénote un vaste savoir et la plus pénétrante critique.

Le *nombre Platonique* a aussi occupé la sagacité de Minas MINOÏDE de Macédonie, l'éditeur de Gennadius, à qui appartient de même la gloire d'avoir découvert le manuscrit des *fables de Babrias*, et d'avoir été le premier à les publier. Les circonstances ne lui ont permis de livrer à la publicité qu' une partie de son savant travail sur le *nombre*, qui, écrit en grec littéral, prouve une profonde connaissance de la littérature ancienne, tout autant que des sciences mathématiques.

Le Docteur A. PASPATI de Constantinople, ayant fait une étude approfondie des mœurs et de la langue des *Bohémiens* de la Turquie, leur a consacré un sérieux ouvrage en français, où il examine la question de leur origine, et se range de l'avis de ceux qui voient en eux une tribu expulsée des Indes. — A. PYKÉOS s'est de son côté occupé de la *langue albanaise*, qu'il considère, ainsi que le Dr. Rheinhold, comme l'ancien idiôme Pélasgique. Cependant, les preuves qu'il donne à l'appui de son opinion, ne paraissent pas incontestables.

HISTOIRE DE LITTÉRATURE.

L'histoire de la littérature ancienne aurait été représentée par un excellent ouvrage de C. ASSOPIUS, le co-

ryphée des philologues Grecs après la mort de Coraï, si cet ouvrage avait été terminé. C'est une *histoire des auteurs grecs*, sous forme de dictionnaire, dont il manque le commencement et la fin. L'éminent professeur, qui avait eu d'abord le projet de ne publier qu'une simple liste alphabétique des écrivains de l'antiquité, fit imprimer les trois premières lettres sous cette forme incomplète; mais pour les trois suivantes, entraîné par son sujet, il étendit son cadre au point d'en faire un recueil de biographies littéraires, écrites avec un grand talent d'exposition et une profonde connaissance de l'antiquité et des travaux modernes dont elle a été l'objet. Un très-beau chapitre d'histoire littéraire du même auteur est aussi sa longue introduction à *Pindare*, où, outre qu'il met en contribution Boeckh et Thiersch, il ajoute beaucoup aussi de son propre fond. — Un *abrégé des vies des auteurs* fut publié par D. Pantazi; de celle des *Philosophes*, par A. Pothétos, et de la littérature ancienne par C. Eustathopoulos[1]).

B. Boziki, de Mégalopolis, a laissé un excellent traité sur *Polybe* et ses œuvres; et Démétriadès est l'auteur d'un essai historique *sur les bibliothèques d'Alexandrie.*

Dans le domaine de la littérature moderne nous voulons citer une monographie de C. Triantaphyllis, professeur de grec à Venise, qui par d'ingénieux rapprochements a prouvé que Machiavel non seulement savait le

[1]) Smyrne, 1869.

Grec, mais que même plusieurs parties de ses ouvrages sont des traductions de passages d'auteurs grecs, faites par lui-même.

Le «Roi Lear» de *Shakespeare* est le sujet d'une dissertation de S. Basiliadès.

De bons ouvrages sur la littérature ancienne ont aussi été traduits de langues étrangères, tels que «l'histoire de la littérature» de *K. O. Müller*, de l'allemand par Kyprianos; celle de *Donaldson*, qui en fait suite, de l'anglais, par Valettas, toutes deux avec des corrections et des notes, qui donnent aux traductions la valeur d'ouvrages originaux. — A. Botta a traduit de l'anglais un *manuel* d'histoire de la littérature universelle; Zacharapoulos, du latin, une dissertation sur Thucydide; et une dame de Syra, l'éloge de *Marc Aurèle* par Thomas, de l'Académie française.

Moustoxydès de Corfou, dont la réputation est Européenne, a publié, sous la forme d'un ouvrage périodique, intitulé «*Hellénomnémon*», un grand nombre de savantes dissertations philologiques et autres, traitant de l'histoire et de la littérature grecque, surtout de celle du moyen âge.

Cette partie de la littérature a trouvé un vaillant explorateur dans Sathas d'Amphisse, qui, sous le titre de «*Bibliothèque du moyen-âge*» a compris un grand nombre d'ouvrages jusque là inédits, les uns oubliés dans les couvents de la Grèce, les autres retirés de la poussière des bibliothèques. Ses travaux très-méritoires complètent ceux de Hopf, et ont été accueillis avec grande

faveur par tous ceux qui s'occupent à jeter de la lumière sur l'histoire de la nationalité et de la langue grecques pendant ces temps peu connus. Il a aussi composé une biographie, en 2 volumes, de tous les auteurs grecs qui ont fleuri de 1455 à 1821. Bien que cet ouvrage ait provoqué la critique et de judicieuses corrections de la part de A. Démétracopoulos, curé de la chapelle grecque de Leipzig, il n'en est pas moins très-digne de recommandation pour les recherches sérieuses auxquelles l'auteur s'est livré, et pour les nombreux renseignements qu'il contient, et qu'on trouverait difficilement ailleurs. Avant lui déjà A. Papadopoulos Vrétos de Leucade avait le premier réuni en deux volumes, en guise d'un catalogue de librairie, les noms de tous les écrivains Grecs pendant l'époque de la servitude[1]).

Sathas a trouvé pour ce genre de service qu'il offre à la littérature de son pays de savants émules dans M. Lampros, dans les Allemands Elissen et G. Wagner, dans le français Émile Legrand, qui se sont également appliqués à publier des ouvrages grecs du moyen-âge. La plupart de ces textes n'étaient que trop justement livrés à l'oubli au fond des bibliothèques où ils gisaient pendant des siècles. Il y en a cependant qui ne manquent pas *d'un certain* intérêt, soit au point de vue de l'histoire politique, soit à celui de la langue; il y en a surtout qui témoignent du degré d'ignorance de ceux

---

[1]) Ath. 1845. — 2e éd. 2 Vol. Ath. 1854—1857.

qui se croyaient alors autorisés à prendre la plume, et la dégradation à laquelle la langue de Platon était tombée, et dont elle ne fut relevée que par les efforts des savants qui n'ont jamais cessé de la cultiver, et par la renaissance des Grecs à la liberté.

Un ouvrage plus étendu sur la littérature du moyen-âge est celui de G. J. ZAVIRAS, qui écrivait à la fin du siècle passé. Tout en laissant beaucoup à désirer soit sous le rapport de la critique, soit sous celui de la connaissance des faits, c'est un livre qui, publié à Athènes par le professeur CRÉMOS en 1872, a enrichi la littérature par les matériaux qui y sont contenus.

Eleuth. THOMAS a écrit une brochure sur les *hellénistes de Paris.*

Un court essai du Dr. DECIGALAS de Santorin, et un discours du poète D. VIKELLAS, ainsi qu'une *étude sur les auteurs Byzantins* par le même, traitent de l'activité littéraire des Grecs avant leur renaissance. Mais tous ces travaux le cèdent en profondeur de style et en beauté d'exposition au *cours de la littérature grecque moderne* que J. Rizo NÉROULOS, le poète souvent cité, fit en français devant un auditoire choisi et enthousiaste à Genève, où l'auteur s'était réfugié au commencement de l'insurrection de son pays. Cet ouvrage a eu l'honneur d'une traduction allemande.

Un ouvrage d'un grand mérite et accusant de vastes connaissances philologiques est *l'essai d'une histoire de la langue grecque* par le docteur MAVROPHRYDÉS, cité

plus haut, qui est mort au milieu de son activité littéraire, et avant qu'il n'ait mis la dernière main à son œuvre, consacrée à prouver l'identité du grec actuel avec la langue classique.

E. Yéméniz, consul de Grèce à Lyon, a écrit un traité sur la *poésie populaire* de la Grèce moderne.

Deux discours de A. Vlachos sur *P. Soutsos* et sur *Zalacosta* et une biographie de ce dernier par S. Lampros, une autre de *Salomos* par P. Xénos, sont les seuls ouvrages que nous puissions citer du domaine de la critique sur la littérature grecque des derniers temps. Il nous est à peine permis de mettre en ligne de compte les rapports des comités du concours poétique qui est jugé tous les ans à l'université d'Athènes; car quelquefois ces rapports eux-mêmes trouveraient à peine grâce devant une sévère critique.

ARCHÉOLOGIE.

La branche de la philologie qui concerne l'interprétation des monuments antiques ne pouvait pas être négligée par les Grecs. Les restes de leur antique splendeur et les documents de leur vie publique gravés sur les pierres dispersées sur leur sol avaient été long-temps foulés aux pieds de conquérants incapables d'apprécier les trésors dont le sort les avaient rendus les indignes dépositaires. Ces trésors étaient pour les Grecs un objet de culte. Des témoins oculaires attestent que les

habitants d'Athènes suivaient avec des sanglots les marbres que L. Elgin enlevait au Parthénon. Ils prouveraient ne pas mieux valoir que les peuples barbares qui les opprimaient si, ayant repris possession de leur terre classique, ils ne témoignaient pas à ces nobles ruines plus d'intérêt et de sollicitude que n'avaient fait leurs maîtres. Ils n'ont pas mérité ce reproche. Un de leurs principaux soins dans la Grèce affranchie a été de recueillir les précieux débris de l'antiquité, de les préserver d'une destruction ultérieure et de les étudier. Une loi du royaume grec établit des musées, prescrit la conservation des antiquités et en défend l'exportation. Le sentiment public a devancé cette loi lorsqu'elle n'existait pas encore.

L'explication des incriptions a naturellement ouvert une nouvelle carrière aux recherches des Grecs qui se livrent à l'étude des lettres. Ch. Oeconomidés de Chypre a, dans la publication d'une *inscription de Locride*, étalé de si larges connaissances de littérature et d'archéologie, qu'il se plaça par ce seul ouvrage au premier rang des philologues de son pays. Il s'est depuis livré à l'interprétation aussi d'autres monuments épigraphiques de grand intérêt. Son dernier ouvrage concerne le *serment*, ou traité international, entre les Athéniens et les Chalcidéens, découvert dans les derniers temps à Athènes.

Le professeur G. Chrysovergi s'est aussi occupé de l'interprétation d'inscriptions archaïques trouvées à Zante, à Corfou et à Argos.

Ch. PHILETAS d'Epire, professeur à l'université de Corfou, à qui on doit une traduction du IV[e] Livre de l'*Enéide* en vers grecs anciens très-beaux et beaucoup plus coulants que ceux de Bulgaris, s'est aussi adonné avec beaucoup de talent et de succès à l'explication des inscriptions trouvées dans l'île de sa résidence.

Parmi ceux qui se sont occupés de l'épigraphie d'Athènes, se distinguent EUSTRATIADÉS, directeur des Musées; PAPASLIOTÉS, ancien professeur à l'université, qui, tous les deux ont en des publications partielles, donné des preuves de connaissances solides dans la science des antiquités; Ét. COUMANOUDÉS, professeur de littérature latine, critique fin et sagace, qui a réuni en un seul corps, coordonné avec beaucoup de méthode, et accompagné de notes savantes, toutes les inscriptions funéraires de l'Attique, soit inédites, soit dispersées dans divers ouvrages. Ce livre est une précieuse contribution à l'archéologie.

PERVANOGLOUS, ancien agrégé à la même université, a aussi traité des monuments funéraires, mais plutôt au point de vue de l'art. Il a écrit, en allemand, sur la forme des tombeaux antiques, les formules de leurs épitaphes et les repas mortuaires gravés sur les pierres tumulaires. Ce travail plein d'interêt, est orné de planches.

L'épigraphie de l'île de *Syros*, plus importante qu'on ne le croyait, a trouvé un zélé collecteur et un habile interprète dans Clon STÉPHANOS, qui dans son ouvrage intitulé *Inscriptions de l'île de Syros* en a publié 140. Ses notes, savantes et judicieuses, jettent une nouvelle

lumière sur l'histoire de la petite île de l'Archipel et sur plusieurs points de l'antiquité.

Ces ouvrages ont été précédés par les *Antiquités Helléniques* de A. R. RANGABÉ, un recueil d'inscriptions en 2 volumes, sur lequel nous aurons à revenir, aussi bien que sur l'*Histoire de l'art*, les *dissertations archéologiques*, une *épigraphie* et les autres ouvrages inédits du même auteur, qui traitent de l'archéologie.

Quant à l'antiquité considérée au point de vue de l'art, elle a aussi été l'objet de quelques travaux spéciaux: César ROMA, officier du génie, a écrit un traité sur les courbes du Parthénon, et sur les rapports de l'architecture ancienne et moderne, et le professeur COUMANOUDES, d'après Winckelmann, des dissertations sur l'art antique, et une entre autres où il soutient que c'est sur ses traces que doit marcher l'art renaissant en Grèce.

Les fouilles du Dr. SCHLIEMANN sur les territoires homériques de Troie et de Mycène ont aussi enrichi la littérature archéologique de la Grèce. Le Dr. Schliemann, qui possède toutes les langues, a écrit entre autres en Grec le compte-rendu de ses travaux mémorables.

Nous ne voulons pas omettre de citer parmi les produits archéologiques de la Grèce l'ouvrage français de C. PITTAKI, Athénien, intitulé »l'*Ancienne Athènes*«. L'auteur, plein d'enthousiasme pour les restes de l'ancienne magnificence de sa patrie, en a bien mérité en se vouant pendant la guerre de l'indépendance à la noble tâche de les sauver de la destruction complète qui

les menaçait alors, et de les recueillir. Plus tard, appelé à la direction des Musées du royaume en récompense des services matériels et très-signalés qu'il avait rendus aux antiquités, il se laissa entraîner par son zèle à les vouloir publier; mais son livre, qui dénote une connaissance trop imparfaite du français, prouve aussi qu'il avait l'admiration instinctive de l'antiquité plutôt qu'il n'en avait la connaissance.

Le *journal archéologique d'Athènes*, fondé pour la publication de tous les objets antiques qui restaient encore inconnus sur le sol de la Grèce, ou qui en étaient retirés par des fouilles, a aussi été pendant plusieurs années abandonné à C. Pittaki. Plus tard ce même recueil a trouvé d'habiles rédacteurs dans Coumanoudés et Eustratiadés. Il ne laissé aujourd'hui qu'un seul regret, celui d'être publié avec trop peu de régularité et à de trop grands intervalles.

M. A. Mordtmann, que ses profondes connaissances archéologiques ont naturalisé parmi les Grecs de Constantinople, a publié dans le recueil périodique de leur société littéraire un traité *sur les inscriptions et les bas-reliefs de Philippopolis*, et un autre *sur les anciens monuments de l'Arménie*, et son fils y a écrit une dissertation *sur les bulles de plomb*.

Les antiquités égyptiennes ont particulièrement occupé Néroutsos d'Athènes, un médecin très-habile, qui, établi à Alexandrie, a écrit soit en grec soit en français de savantes monographies sur plusieurs questions de la

topographie de l'*Egypte* et sur l'interprétation des textes hiéroglyphiques. — Le professeur de Théologie C. CONTOGONIS a publié une *Archéologie Hébraïque.* — Quelques autres ouvrages traitant de sujets archéologiques sont: le livre de Zervos JACOVATOS de Céphalonie sur les *antiquités* de sa patrie, et un autre du même auteur sur la constitution et les lois de *Minos*; l'ouvrage de Th. BÉNIZÉLOS d'Athènes, professeur d'histoire à l'école militaire, sur les *antiquités militaires des Romains.* Il est illustré de gravures. Le même auteur a puisé dans le Manuel des Antiquités de C. F. Hermann un traité sur la *vie privée* des Grecs dans l'antiquité. — Ch. BOULODEMOS à Odessa a écrit sur le même sujet. — S. MANGOULAS a traduit de l'Italien une Dissertation sur les Thesmophories et les mystères d'Eleusis.

S. ANTONIADIS a traduit de l'anglais l'archéologie grecque d'Irving; M. CALAPOTHAKIS, une autre archéologie de la même langue; le professeur Ath. ROUSSOPOULOS, celle du danois *Bogesen*, qu'il a enrichie de nombreuses additions; C. SPATHAKIS de l'allemand, un livre sur la politique de Rome, et Charisis PULLIUS le traité de *Sommerbrodt* «sur le théâtre ancien». — La traduction de l'anglais du dictionnaire des Antiquités grecques de *Smith*, orné de belles gravures, est due à D. PANTAZIS et a été d'une grande utilité pour les études archéologiques. Aristomène STAVRIDÉS a traduit l'excellent ouvrage de Bekker sur la vie privée des anciens, intitulé «*Chariclés*». — L'*histoire des constitutions* de la Grèce ancienne,

en 2 volumes, de A. R. Rangabé, n'est pas encore sortie des presses.

Dans le domaine de la *numismatique*, on doit à d'excellentes brochures de P. Lampros d'Epire, numismate très-expérimenté, la connaissance de plusieurs médailles inédites, el la détermination du véritable lieu de provenance de plusieurs autres, plus particulièrement des monnaies de la ligue achéenne, et de celles de Chypre au moyen-âge. Un catalogue complet et raisonné des médailles des îles ioniennes, recueillies par le même, et dont la munificence du Prince A. Mourouzi de Constantinople dota le Cabinet d'Athènes, a été rédigé par A. Postolacas, conservateur de ce cabinet. Il est aussi l'auteur du catalogue général des médailles confiées à son inspection. La première partie de cet ouvrage a seule paru jusqu'ici. Ces deux livres sont faits avec un grand soin, et ont une véritable valeur scientifique. — Ph. Margaritis a aussi publié le catalogue d'une collection de médailles grecques, romaines et byzantines; Ath. Papadopoulos, une description des anciens poids de Smyrne, déposés dans le Musée de l'école hellénique de cette ville, avec des planches; et le professeur D. Mylonas une savante monographie sur quelques *miroirs antiques*.

A. Bernardakis a écrit en français et publié d'abord dans l'*Economiste* de Paris une longue dissertation, qu'il reproduisit depuis en grec, sur ce qu'il appelle *le papier-monnaie* des anciens. Avec une grande connaissance

des sources antiques, il discute la question laissée indécise par Heeren, Bœckh et Courcelle-Seneuil, de savoir si les anciens donnaient cours forcé à des valeurs qu'aucun dépôt légal ne garantissait. S'appuyant sur des arguments plus ingénieux qu'incontestables, il s'est peut-être trop pressé de se déclarer pour l'affirmative.

CHAPITRE III.

SCIENCES HISTORIQUES.

HISTOIRE ANCIENNE.

L'ambition des Grecs régénérés était de marcher sur les traces de leurs ancêtres. Ils aimaient à les copier; ils s'inspiraient de leurs écrits et prenaient exemple de leurs vertus, sans toujours éviter leurs défauts. C'est ce qui explique l'ardeur nouvelle avec laquelle, après la délivrance de leur pays, ils se mirent à en étudier l'histoire.

Nous passons sur les ouvrages élémentaires et destinés à l'enseignement, tels que les *abrégés d'histoire universelle* de D. Pantazis, du Dr. Anselm, G. Pagon, Théag. Livadas, G. Gennadius, traduit de l'allemand de Cammerer, J. Scarlatos, aussi de l'allemand de *Bredow*, le manuel de l'*histoire de la Grèce ancienne*, par A. R. Rangabé, tiré des auteurs, un autre de D. Pan-

TAZIS, la traduction de celui de Kietly par S. ANTONIADÉS, pour nous arrêter aux œuvres principales, qui comptent parmi les productions littéraires.

En tête nous devons citer l'*histoire des anciens peuples de l'Orient*, par C. SCHINAS de Constantinople, ancien Ministre et professeur à l'Université d'Athènes. Fruit d'une grande érudition et d'une connaissance approfondie de la philologie classique et orientale, cet ouvrage est au niveau des dernières découvertes de la science. Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher est un style peu coulant, serré quelquefois jusqu'à l'obscurité, et trahissant l'école allemande à laquelle l'auteur s'était formé. Absorbé par les affaires publiques, puis enlevé par une mort prématurée, C. Schinas n'a pu publier que le premier volume de son histoire.

C. PAPARIGOPOULOS, aussi de Constantinople, a succédé à Schinas à la chaire d'histoire. Son *histoire de la Grèce*, en 5 très-gros volumes, est une œuvre capitale, et un des principaux ornements de la littérature de la Grèce moderne. Tout en marchant sur les traces de Grote et de Gibbon, l'éminent historien n'en conserve pas moins son indépendance de jugement et son originalité. Plus d'une fois, guidé par ses propres recherches, il réfute et combat les opinions de ceux qu'il a pris pour modèles, et émet plus d'une théorie nouvelle sur des points importants débattus par les historiens. Le charme de son style et son rare talent d'exposition donnent à son ouvrage un mérite littéraire de premier ordre, et la

justesse de ses vues le placent au nombre de ceux qui ont contribué au progrés de la science. Paparigopoulos a aussi écrit un *précis* de l'histoire grecque, dont la première partie récapitule et met à la portée des écoles élémentaires les conclusions de son grand travail, tandis-que la seconde est une histoire de la révolution grecque, particulièrement recommandable par son impartialité. Quelques monographies historiques du même auteur, p. e. un *traité sur l'établissement des Slaves* en Grèce au moyen-âge, un autre *sur la véritable date de la prise de Corinthe* par les Romains, brillent autant par l'éclat du style que par celui de la pensée.

Le professeur ASSOPIUS, que nous avons déjà vu figurer parmi les philologues les plus éminents des derniers temps, a composé une *histoire d'Alexandre*, riche en détails et en aperçus nouveaux. Il s'était proposé d'écrire un discours académique; mais, ainsi que cela lui était arrivé aussi pour son histoire de littérature, séduit par la grandeur de son sujet et par l'abondance de ses propres connaissances, il fit un gros livre, qui est un excellent ouvrage. Une autre *histoire d'Alexandre*, d'après Droysen, a été écrite par C. FRÉARITIS, professeur de droit.

Le professeur E. CASTORCHIS a écrit avec une profonde connaissance des faits, un ouvrage sur les *rapports des Grecs avec les Romains* et les autres habitans de l'Italie. Il est aussi auteur d'un traité sur les *finances d'Athènes*, dans lequel il a surtout pris Bœckh pour guide.

La *vie d'Aspasie* est le sujet d'une monographie peu remarquable de G. CHRYSOVERGIS; P. ARAVANTINOS de l'Épire, M. DIMITSA de Macédoine, le médecin N. Caravia GRIVA d'Ithaque et le prédicateur J. NATHANAËL d'Eubée, ont écrit chacun l'histoire détaillée de leur patrie respective, le premier en deux volumes, le second commençant aux temps les plus anciens et s'arrêtant à Philippe. — G. CONSTANTINIDÉS, répondant à un concours ouvert par la municipalité d'Athènes, a écrit une histoire du moyen-âge de cette ville, depuis J. C. jusqu'en 1821. Son ouvrage est divisé en quatre livres, dont le premier traite de la position politique, de la constitution et de l'état des sciences et des arts à Athènes dans les cinq premiers siècles chrétiens, jusqu'à Justinien, qui en 529 priva la ville de son autonomie. Le second s'étend jusqu'à l'invasion des Croisés en 1205. Les trois chapitres du 3e livre racontent les destinées de la ville de Périclés sous les maisons étrangères des *De la Roche* et de *Brienne* (jusqu'en 1311), des *Catalans* (jusqu'en 1387) et des *Acciajuoli* (jusqu'en 1456); le 4e enfin contient le tableau de l'état de la ville sous les Turcs, jusqu'à la guerre de l'insurrection. C'est un livre sérieux, bien écrit et très-recommandable, bien qu'il soit loin d'être complet.

Parmi les traités qui se rattachent à l'histoire ancienne nous signalerons l'*Essai* philosophique sur la grandeur et la décadence de la Grèce par COZAKI TYPALDOS, ancien directeur de la bibliothèque nationale. Le mérite de

cet ouvage, qui appartient à la philosophie de l'histoire, eût été encore supérieur, s'il n'avait pas précédé les grands travaux historiques de nos jours, dont l'auteur aurait sans doute fait son profit avec la sagacité dont il fait souvent preuve. Le moine Th. PHARMAKIDÉS a consacré un volume à relever quelques unes des inexactitudes et à réfuter plusieurs parties de ce livre.

A. POLYZOÏDÉS, ancien ministre, a écrit en 2 volumes les *Hellĕnica*, ou un aperçu sur l'existence politique de la Grèce ancienne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à son asservissement sous les Romains.

A E. CRITIKIDÉS, samien érudit, on doit une brochure sur les hommes illustres de Samos.

Spyridion LAMPROS, le fils du numismate distingué, a écrit une excellente monographie en grec ancien sur la condition des fondateurs des anciennes colonies, et sur les honneurs qui leur étaient décernés.

Le médecin G. LEVKIAS, qui écrivait le grec-ancien avec l'élégance de Lucien, a publié un livre *sur l'origine des Grecs*, pour combattre l'hérésie de Fallmerayer, qui ne voit en eux que des Slaves dégénérés.

Un autre médecin, qui se distingue par ses sérieuses connaissances philologiques, Sophocle OECONOMOS, fils du grand théologien et littérateur dont il a déjà été question, a écrit une savante biographie de *Marc de Chypre*, un auteur qui florissait au moyen-âge.

S. ZAMPÉLIOS de Leucade a placé en guise d'*introduction* en tête d'une *collection de chants nationaux,*

un long travail sur la civilisation grecque du moyen-âge, où il déploie un esprit philosophique et des vues neuves et profondes sur un sujet qui intéresse au plus haut point l'histoire en général et la nationalité grecque en particulier. Les *études byzantines* et les *scénographies historiques* du même auteur, qui traitent de la position de l'île de Crète sous Byzance, ainsi que son *histoire de l'établissement du patriarcat en Russie,* sont des pages qui indiquent une profonde sagacité. Le style en est très-sévère et serré, et l'on a le regret d'y voir le sens quelquefois un peu obscurci par les considérations philosophiques qui le dominent.

Le Dr Paspatis, aussi versé dans l'histoire et l'archéologie que dans les sciences naturelles, a publié dans le périodique de la société littéraire de Constantinople un traité fort intéressant sur *le commerce des Génois à Constantinople.*

Cyriaque Mélirrhytos, de Thessalonique, est auteur d'une chronologie historique.

Nous devons, malgré notre répugnance, ne pas passer sous silence, à cause de la triste notoriété dont il a été entouré, un prétendu auteur ou éditeur, qui n'était en effet qu'un adroit faussaire, et ne mérite que du mépris. Il s'appelait Simonide. Son nom a eu du retentissement jusque dans les Académies de l'Europe. Ayant fait un court séjour au Mont Athos, cet individu prétendait y connaître un souterrain contenant un dépôt secret d'anciens manuscrits, et se vantait sans scrupule d'en avoir

dérobé les plus rares et les plus extraordinaires. Il ne s'arrêtait devant aucune improbabilité. Il se disait en possession d'un manuscrit d'Homère, écrit du temps, peut-être même de la main, des Pisistratides. Un autre d'Hésiode, un troisième d'Anacréon, et ceux de tous les grands poètes et auteurs connus ou apocryphes, complétaient sa riche bibliothèque. Pour peu qu'on lui nommât un écrivain des moins connus, il en présentait le manuscrit dans le délai de quelques jours. Seulement il n'en montrait jamais qu'une page ou deux, qui toutes se ressemblaient, et étaient du même format, des bandes de parchemin longues et étroites, telles qu'on en peut enlever aux marges de quelque vieux bouquin. La calligraphie et l'orthographe des textes ne répondaient point aux époques auxquelles ils étaient censés appartenir, ni même à aucune époque, et l'on y pouvait retrouver les corrections, aussi bien que toutes les incorrections, des éditions stéréotypes de Tauchnitz. Il avait en outre dans son merveilleux dépôt des auteurs et des ouvrages les plus fantastiques, entre autres la *Simaïs*, une histoire de l'île de Sime, sa patrie, un ramassis de contes ineptes, devant lequel pâlissent toutes les fables des Mille et une nuits. Il a enrichi la littérature par la publication de ce manuscrit, qui est censé appartenir au 13ᵉ siècle. Il colportait également un autre manuscrit, qu'il ne se refusait pas à montrer tout entier: C'était celui de *Pansélinos*, un moine qui, au commencement du siècle passé, avait écrit un *guide du décorateur des églises*. Simo-

nide lui attribuait une antiquité fabuleuse, et il y montrait des pages qui faisaient mention du coton-poudre et décrivaient le procédé de la daguerréotypie, car la photographie n'était pas encore inventée du temps de Simonide. Nous n'avons pas besoin de dire que ces pages étaient interpolées par lui.

Et la littérature n'était pas le seul domaine de l'heureux possesseur de toutes ces richesses. Il avait aussi trouvé une grammaire ancienne de l'écriture hiéroglyphique, au moyen de laquelle il lisait couramment tous les monuments, complets ou mutilés de l'ancienne Égypte, et y trouvait de bien autres choses que les Champollion, les Letronne et les Lepsius. A. R. Rangabè a par une longue dissertation, publiée dans le journal littéraire, la Pandore, dévoilé tous les grossiers mensonges de l'imposteur, qui a cependant été sur le point de vendre toute son intéressante collection au vice-président de la société numismatique de Londres. Les savants de Berlin eux-mêmes, entre autres Gerhard, ont donné dans le piége, mais pour quelques heures seulement, jusqu'à ce qu'un examen plus attentif et la voix autorisée de Bœckh les eussent éclairés sur la fraude. Simonide fut emprisonné. Dès qu'il eût recouvré la liberté, il alla à Londres exploiter aussi dans ce grand centre la crédulité des plus simples. Il y commença la publication d'un journal grec, prétendu littéraire et archéologique, où avec une effronterie égale à son ignorance il ne craignit pas d'étaler de nouveau ses impostures devant le public.

Nous nous serions abstenus de nommer ce charlatan littéraire, s'il n'avait fait quelque bruit dans les centres scientifiques de l'Europe.

Parmi les ouvrages sur l'histoire ancienne traduits de langues étrangères il suffira de citer le *voyage du jeune Anacharsis* de Barthélemy, traduit avec beaucoup de soin par Chrysovergis Couropalatis, professeur à l'école d'Anchialos, en 8 volumes, avec un atlas de très-belles planches; un abrégé de ce même ouvrage en un gros volume, traduit par S. Scouffos; une *histoire de la Grèce ancienne,* en 2 volumes, avec gravures, traduite de l'allemand de Stoll par le professeur Pullius, et destinée surtout à l'enseignement; l'*histoire de Rome* de Goldsmith, traduite par le savant professeur Léontios Anastasiades; l'ouvrage sur la grandeur et la décadence de Rome de *Montesquieu* par G. A. Thérinos — C. Leucadités a écrit une analyse de l'ouvrage de *Montesquieu* sur la grandeur et la décadence de Rome.

HISTOIRE MODERNE.

Les destinées des Grecs sous la *domination ottomane* ont été racontées par C. Sathas, dans un livre où il a mis à profit les matériaux nouveaux et peu connus avant lui, qu'il a trouvés dans ses études et dans ses manuscrits du moyen-âge. Dans des *dissertations historiques* il traite de différents sujets qui se rapportent à la même époque, et dans une monographie il a examiné les relations entre l'aristocratie et les plébéiens de Zante.

J. Romanos, professeur à Corfou, a accompagné une traduction du traité de Hopf sur Zori, despote de Leucade, d'une étude historique sur la domination des Francs en Grèce et sur les comtes Palatins des Ursins, despotes de Céphalonie et de Zante, qui le montre l'émule du grand historien qu'il a traduit. — E. Stamatiadi a écrit l'histoire des *Catalans* en Orient; J. Trivolis de Corfou, celle de *Tagliapiéra*, »surcomite Vénitien«, avec des notes historiques et philologiques et une traduction française.

P. Chiotis a publié une histoire des *îles Ioniennes*, et des villes de Bouthroton, Parga, Prévéza et Vonitza, qui leur avaient été adjointes. Hermann Luntzi a aussi écrit l'histoire des mêmes îles sous les Vénitiens, et Dora d'Istria, la célèbre Grécoroumaine, leurs destinées sous les Anglais. G. Vérikios est aussi l'auteur d'un traité sur l'ancien régime de ces mêmes îles. — S. Lampros a publié une biographie de *Bélisaire Corensios*, peintre grec, qui avait flori à Naples en 1558 jusqu'à 1643.

S. Vélini a composé un abrégé de l'histoire de la Grèce depuis la prise de Constantinople jusqu'à l'insurrection grecque.

Mais c'est surtout de cette insurrection que se sont occupés les historiens contemporains de la Grèce. A leur tête il est juste de citer S. Tricoupi de Missolonghi, un ancien élève de l'Académie que L. Guilford avait fondée à Corfou. Patriote sincère, homme d'état distingué,

il occupa en Grèce, pendant la révolution et après, les postes les plus éminents, et la représenta plus tard dignement auprès des grandes cours de l'Europe. Il débuta en littérature par un *poème* non rimé, intitulé *Démos*, un écho des chants clephtiques, après lequel il fit preuve d'un jugement sain en renonçant à la poésie pour des compositions plus sévères. Les postes qu'il occupa, et le rôle qu'il joua lui-même, lui ont fourni les meilleurs documents pour son *histoire* de la guerre de l'indépendance. Aussi familier avec les historiens de l'antiquité qu'avec ceux des temps modernes, il sut profiter de leurs qualités et marcher sur leurs traces. La clarté et le charme poétique de son style, qui, malgré quelques défaillances dues à l'époque où il écrivait, est presque toujours aussi animé que pittoresque, l'entraînante beauté du récit, la chaleur de l'exposition, l'appréciation modérée et impartiale des faits, qualité si rare dans un auteur qui a été lui-même un des acteurs du grand drame qu'il décrit, toutes ses brillantes qualités font de cet ouvrage, composé de quatre gros volumes, un monument qui honore la littérature de la Grèce moderne. N. Cotzias de Psara, et le Colonel Carpos ont écrit pour relever des inexactitudes dans quelques détails de son exposé.

Avant Tricoupis, le poète J. Rizo Néroulos avait composé pendant son séjour en Suisse en français, et dans un style vigoureux, digne des meilleurs auteurs de la France, l'histoire du commencement de la révolu-

tion[1]). — Alexandre Soutzo, sur lequel nous aurons à revenir, a traité la même période également en français. Son histoire respire la poésie, et touche par plus d'un côté au roman[2]).

Une autre histoire de la révolution, en 4 volumes, par le vicaire Phranzés, ainsi que les mémoires, en 3 volumes, de N. Spéliliadés, ancien ministre de l'intérieur sous le Président Capodistrias, et ceux de Germanos, évêque de Patras, le premier qui ait déployé et béni le drapeau de l'indépendance, ont l'avantage commun d'être racontés par des témoins oculaires. Mais cette circonstance même est cause que les faits y sont souvent défigurés en passant par le prisme des opinions ou des passions des auteurs, et il est rare que ce défaut soit racheté par le mérite du style.

J. Philémon de Constantinople, ancien secrétaire de D. Ypsilanti, et fondateur du journal *le Siècle*, l'un des plus estimés de son temps, qu'il a rédigé avec talent pendant quarante ans, a trouvé aussi le loisir pour s'occuper de travaux historiques. Il a écrit l'*histoire* curieuse de l'*Hétérie*, dont la révolution grecque est éclose, et dont il avait été lui-même un des membres actifs. Son plus grand ouvrage est son *histoire de la révolution grecque*, en 6 volumes, qui ne perd rien pour être venue plusieurs années après celle de Tricoupi. Le même esprit d'ardent et honnête patriotisme anime les deux au-

---

1) Genève, 1827. — 2) Paris, F. Didot, 1829.

teurs; mais leur point de vue diffère. Pendant sa lutte suprême, la Grèce avait dans sa faiblesse les yeux fixés sur les grandes puissances, auprès desquelles elle espérait trouver un appui. Les idées et les sympathies étaient partagées: Les uns étaient sûrs que ce concours viendrait de l'Est, de la Russie coreligionnaire, les autres l'attendaient de l'Ouest, des grandes puissances vouées au culte de la liberté. C'est ainsi que prirent naissance en Grèce les partis, qui, souvent exploités par l'intrigue et par l'intérêt personnel, bien que nés d'un sentiment patriotique, n'ont pas peu nui à la cause de ce petit pays et à son développement. Même les hommes les plus dévoués au bien public se voyaient souvent forcés de s'y rattacher, car en dehors das partis, nulle action politique n'était alors possible; mais les meilleurs patriotes se faisaient une tâche de les faire profiter au pays. Tricoupi appartenait au parti anglais, Philémon défendait dans son journal le parti russe. Les deux ouvrages historiques se ressentent de la divergence des vues de leurs auteurs. Les mêmes faits leur apparaissent souvent sous des aspects différents; plus souvent encore l'un prête de l'importance à des détails que l'autre croit inutile de relever. C'est ainsi qu'ils se complètent mutuellement. Sous le rapport littéraire, le style de Philémon plus correct et plus châtié, est moins simple et moins entraînant que celui de Tricoupi.

La guerre de l'indépendance a aussi été décrite dans deux volumes de *Mémoires*, laissés par Chr. PERRÆBOS,

l'historiographe de Souli, qui paya bravement de sa personne pendant l'insurrection, et reçut du Roi Othon le grade de général. Ce second ouvrage, bien qu'intéressant sous plus d'un rapport pour les détails qu'il raconte, est écrit avec plus de recherche, et n'a pas ce même cachet de naïve sincérité qui fait le charme du premier. — El. Photinos du Péloponnèse a décrit les événements par lesquels la révolution grecque a débuté, et dont la Valachie a été le théâtre.

Plusieurs monographies, telles que l'*histoire de Caraïskaki* par le savant Sénateur G. Aenian; *une autre* du même et de *Marc Botsaris* par l'épirote G. Gazés, colonel et secrétaire privé du premier; les biographies de *Capodistrias* et de *Coraï* par le philologue N. Doucas; la vie et les exploits de *Papaphlessa* par Ch. Photakos, aide de camp de Colocotroni, qui a aussi écrit des *Mémoires;* l'histoire des *trois îles* (Hydra, Spezzia et Psara) par l'ancien maire du Pirée Skylizzi Homéride; et, spécialement celle de *Spezzia* par Ch. Anargyros, d'*Hydra* et des *batailles navales* pendant la révolution par Ant. Miaoulis, le fils du célèbre amiral, les *Hydraïca*, ou recueil de documents officiels pour servir à l'histoire d'Hydra, publiés par la municipalité de cette île; l'*histoire de l'armée régulière* par le colonel Chr. Byzantios; celle d'*Athènes* pendant la guerre de l'indépendance par le notaire Sourméli; de Crète à la même époque par C. Critoboulidés; de l'*école* hellénique *de Dimitzana* sous les Turcs, par le professeur

E. Castorchis, tout en contenant souvent des renseignements précieux, n'ont pour la plupart que la valeur de matériaux dont l'historien ne peut pas toujours faire usage sans les avoir soumis à une sévère critique. On en doit dire autant de l'*histoire du siége de Missolonghi* par L. Zorpas; de celle *des otages aux prisons de Tripolitsa* par Th. Zaphiropoulos; des biographies de *Catsantoni* par E. Phrangista, et de *Chatzichristos* par T. Sporidés; de *Canaris* par N. A. Marathonius; de la correspondance de Thanos Canacaris avec ses fils. Em. Xanthos, l'un des fondateurs de l'*Hétérie*, en a aussi écrit les *mémoires*. C'était un homme de trop peu d'instruction pour que son ouvrage, intéressant d'ailleurs, ait un mérite littéraire.

Nous devons reconnaître une portée supérieure à l'œuvre de M. Oeconomos du Péloponnèse, qui pendant toute la durée de la guerre fut le secrétaire privé de Colocotroni, le fameux chef qu'on a surnommé l'Aratus moderne. Homme lettré et d'un esprit cultivé, Oeconomos tenait des notes et conservait des documents sur les événements qui se passaient sous ses yeux. Il en tira plus tard un gros volume, écrit dans un style sans art et sans apprêt, et nu comme la vérité. L'ouvrage manque de plan et d'unité dans l'exposition. Il est aisé de voir qu'entre des notices sur des évènements secondaires, traités avec de grands développements, sont souvent intercalées fort en abrégé les parties les plus im-

portantes de l'histoire, qui ne servent qu'à les relier. D. Criézis l'a réfuté sur quelques points.

Un travail de longue haleine est celui des *Vies parallèles* du Dr N. Goudas, qui n'ont de commun avec l'œuvre immortelle de Plutarque que le titre. Ce sont des biographies d'hommes marquants de la Grèce moderne, pleines de détails inconnus, laborieusement recueillis par l'auteur. L'ouvrage entier devait être en 10 gros volumes. — Papazaphiropoulos a aussi écrit des *vies parallèles* de quelques uns des hommes d'Etat grecs; et une médaille d'honneur a été décernée par l'association pour l'encouragement des lettres grecques à Politis pour son *étude sur les Grecs modernes.*

Les *souvenirs historiques* de N. Dragoumis sont une œuvre qui marque dans la littérature. Ils traitent surtout de l'époque qui a suivi de près la révolution. L'auteur, homme de lettres des plus distingués, avait occupé une place dans la chancellerie du Président Capodistrias, et des postes importants sous le Roi Othon; il a même fait partie de son dernier ministère, qui ne fut que de courte durée. Lié d'amitié ou de rapports officiels avec tous les hommes les plus considérables de son pays, il connaît une foule d'anecdotes curieuses et piquantes, sur leur vie publique et privée, et sait les raconter avec une grande finesse d'esprit et un grand charme de style, qui rendent la lecture de son livre des plus attrayantes. Sa langue est classique; il y a peu

d'auteurs qui aient cultivé à un point égal la pureté grammaticale du grec moderne.

C. Lombardos, de Zante, souvent député et Ministre, qui s'était mis à la tête de l'agitation pour l'émancipation des îles Ioniennes du protectorat anglais, a pour élucider l'histoire de cet événement politique publié des mémoires dignes d'être consultés.

G. Angélopoulos, officier supérieur de l'armée grecque, neveu du *Patriarche Grégoire,* de celui qui au commencement de la révolution grecque subit à Constantinople le dernier supplice avec tous les membres de son synode, a réuni en deux beaux volumes tous les documents qui se rapportent à la vie du saint prélat, ainsi que ses lettres qui respirent toutes l'amour du bien et de la liberté, et a élevé ce monument de piété filiale et patriotique au premier martyr de l'indépendance.

Dans le domaine de l'histoire étrangère, G. Lambissi a écrit une biographie détaillée de Pierre le Grand, et une histoire de Napoléon I en 3 volumes; — Th. Alexiadés a décrit les péripéties de la première insurrection de la Serbie, et raconté les exploits des Bulgares en Orient. — D. Paparigopoulos a publié une biographie de *Garibaldi;* — Diogénidés une vie de *Mahomet*, avec un exposé des préceptes du Coran; et P. Xanthakis les vies des hommes illustres de la Russie.

Dans les tout derniers temps une dame grecque, Margarète Albana Miniati, de la famille du célèbre prédicateur dont nous avons parlé dans la première partie

de ce travail, a pris place, par un ouvrage qu'elle vient de publier, parmi les historiens de premier ordre. Ce livre a pour titre: *Esquisses historiques sur l'Italie depuis la chute de l'Empire jusqu'à la renaissance des sciences et des arts.* Son esprit profondément philosophique a su coordonner les éléments si divers d'existence des petits États italiens, dont elle a approfondi l'histoire. Elle les distingue et les voit fonctionner dans ce labyrinthe d'intérêts et de passions qui défient souvent la sagacité des meilleurs historiens, et avec une grande puissance synthétique et un rare talent d'exposition, dont le plus bel exemple est offert par son admirable tableau du conflit entre l'église et l'État, elle recompose l'unité de cette histoire italienne, qui disparaît d'ordinaire sous l'exubérance de détails fatigants et contradictoires.

Émile R. Rangabé, jeune officier, fils de A. R. Rangabé, fit dans les rangs de l'artillerie allemande, où il servait pour son instruction, la guerre de 1870. Ses mémoires, qui ne concernent que la part restreinte qu'il a prise aux grands événements, furent publiés après sa mort, survenue par suite d'une maladie, dont il avait pris les germes pendant la terrible campagne. C'est une charmante brochure, écrite avec verve, très-intéressante pour les détails qu'elle contient, et portant l'empreinte de la fraîcheur d'un cœur jeune et ouvert aux plus nobles impressions.

L'histoire étrangère est aussi représentée par de bonnes

traductions : Les plus importantes sont celles de l'*histoire de Russie de Caramsin* et de *Turquie de Hammer*, par C. Crokidas, directeur de la Bibliothèque nationale, ouvrages de longue haleine, qui sont le fruit d'un travail long et consciencieux. A l'Arrivée du Roi Othon en Grèce, C. Schinas a fait une traduction de l'*histoire de Bavière;* et parmi les meilleures compte celle de l'histoire de *la révolution française de Mignet* par E. Simos.

Nous citerons en outre, parmi les meilleures celles de l'histoire de l'*Amérique de Quacembre* par S. Antoniadès; de l'*histoire diplomatique* de la Grèce actuelle de *Prockesch d'Osten* par G. Antoniadès, neveu du précédent; de l'histoire de la guerre franco-allemande de *Ch. Winterfeld*, par A. Starvidis et Gr. Bernardakis ; de l'histoire de l'Angleterre sous les Normands de *Guizot*, par une dame de Syra, qui signe S. S.

L'histoire de la révolution grecque de *C. Mendelson-Bartholdy* a eu deux traducteurs : M. Paparigopoulo, en a publié le premier volume ; mais il a renoncé à continuer le travail, se voyant prévenu par A. Vlachos, qui, ayant traduit tout l'ouvrage, a su donner au deuxième volume une valeur supérieure à celle de l'original. Le texte allemand avait été imprimé lorsque l'auteur était déjà hors d'état d'y mettre la dernière main. Vlachos en corrigea les erreurs et les inexactitudes. L'ouvrage est resté incomplet. La maladie qui a atteint l'auteur ne lui a pas permis de travailler au troisième volume.

MYTHOLOGIE.

Parmi les livres traitant de mythologie ceux qui méritent une mention spéciale sont: une *Mythologie* fort méthodique, écrite par C. CONTOGONIS, professeur de Théologie à l'université d'Athènes. Le savant auteur a mis à contribution les meilleurs ouvrages de la critique moderne sur cette partie de la science. — Une *mythologie homérique* traitant aussi de l'idée qu'Homère se faisait de la divinité, a été présentée par G. CONSTANTINIDES au concours historique de l'université d'Athènes, et y fut accueillie aves des éloges mérités.

A. M. HIDROMÉNOS a traduit de l'Anglais l'ouvrage de Gladstone intitulé «Juventus mundi», sur les Dieux et les hommes d'Homère.

MYRIANTHEUS, un jeune savant de grandes promesses, profond connaisseur du Sanscrit, a dans une excellente monographie écrite en allemand, indiqué par des aperçus nouveaux des points de rapprochement entre les Açvins indiens et les Dioscures de la Grèce. Il est de ceux qui, sans méconnaître le développement que les mythes ont pris sous l'influence du ciel de la Grèce, reportent cependant l'origine d'une grande partie des idées théogoniques des Grecs à l'ancien berceau des races indogermaniques. On peut lui reprocher une trop grande ardeur à soutenir ses idées, et trop peu de modération à l'égard des indianistes de grand mérite qui l'ont précédé, et parmi lesquels ses connaissances lui assurent une place distinguée.

P. D. Dédé de l'Épire a traduit de l'Italien une *mythologie*, accompagnée d'un traité d'antiquités religieuses.

Un ouvrage de N. Politès, intitulé *Mythologie néo-hellénique* traite des croyances et des préjugés populaires des Grecs d'aujourd'hui, et cherche leur rapprochement avec les traditions de la mythologie ancienne. C'est une partie, la seule publiée, d'un plus grand ouvrage, qui, sous le titre de *Vie des Grecs modernes*, doit présenter un tableau complet des conditions d'existence et des progrés matériels er intellectuels du peuple régénéré.

GÉOGRAPHIE. TOPOGRAPHIE.

A côté des travaux historiques nous devons placer ceux qui traitent de la géographie générale ou de la description détaillée soit de la Grèce, soit des contrées qui appartenaient au monde classique.

Il est inutile de nous arrêter sur des *traités de géographie* comme ceux de N. Chortakis, J. Coconis, Bacalopoulos, D. Pyrrhus, et de plusieurs autres, qui, tout méritoires que quelques uns d'entre eux soient, ne sont destinés qu'à l'enseignement scolaire. La *géographie universelle* de N. Laurenti, en trois volumes, et les Géographies de la Grèce ancienne par A. Polizoidés, N. Valetas et Mme Polytime Couscouri, sont de la même catégorie. Parmi les travaux originaux, ceux que nous pouvons citer comme ayant une valeur

littéraire sont: un ouvrage de Jacques R. Rangabé, le traducteur des chefs d'œuvre du Parnasse français, sous le titre d'*Hellénica.* Cet ouvrage contient, en trois gros volumes, la description topographique, archéologique et statistique de toute la Grèce affranchie, ainsi que des îles ioniennes et de celles de l'Archipel turc. Par un travail non interrompu de plus de quinze ans, l'auteur a réuni, coordonné avec un grand discernement, et souvent éclairé de ses propres jugements, tout ce qui est contenu dans les auteurs anciens ou dans les voyageurs contemporains, ainsi que ce qui résulte des inscriptions ou des documents publics, sur la topographie comparée, sur les traditions historiques, sur la population ancienne et moderne, sur les produits et sur les monuments de toutes les localités de la Grèce. Écrit avec une pureté et une limpidité de style, qui a su échapper à l'aridité du sujet, ce livre présente un double tableau de ce que la Grèce avait été dans les temps anciens, et de ce qu'elle était au moment où la mort a enlevé à ses travaux l'homme aussi distingué par son talent poétique que par sa grande érudition. Cet ouvrage occupa l'auteur jusqu'au jour de sa mort. Quelques moments avant d'expirer il reçut de chez le relieur le premier exemplaire du troisième volume. Il le regarda avec complaisance, et le remettant à son fils, il lui dit avec un sourire et en Français: *Oeuvre posthume!* Ce fut sa dernière parole. La quatrième volume, contenant les tables alphabétiques, est resté inédit.

A. MOUSTOXYDIS de Corfou, le philologue à la renommée européenne que nous avons déjà cité, a composé, en italien, sur la topographie et les antiquités de Corcyre un gros livre plein d'érudition, auquel l'histoire, la critique littéraire et la géographie ancienne doivent de précieuses révélations.

Plusieurs autres érudits se sont également livrés avec succès à des investigations savantes sur les parties de la Grèce qu'ils connaissaient le mieux, sur leurs propres pays de naissance; et ces monographies peuvent aider à reconstituer d'une manière sûre la géographie du monde ancien. De ce nombre est l'ouvrage de A. VLASTOS, en deux beaux volumes, traitant de la topographie antique et de l'histoire de *Chio* depuis les temps les plus anciens jusqu'à le destruction de l'île par les Turcs en 1822. Les principaux matériaux de cet ouvrage avaient été recueillis par Coraï. A Vlastos appartient le mérite de les avoir coordonnés et de les avoir écrits d'un style très-soigné. — Periclés TRIANTAPHYLLIS a publi éun livre sur *Trébizonte*, sa ville natale, et sur la population hellénique du Pont. — La géographie ancienne de l'Épire est élucidée par différents travaux. Les meilleurs d'entre eux sont: les *Études* sur la *topographie et l'histoire* anciennes *de l'Épire*, par le savant médecin et profeseeur A. PALLIS; *les études Épirotiques* de D. ZOTOS; les *Épirotica* de SEMITÉLOS, et la monographie *sur Dodone* d'ARAVANTINOS. — Heracl. BASIADÉS est l'auteur d'une Topographie de la *Thrace*.

Trois auteurs, Polités, Sakellarios et G. Lucas se sont occupés de Chypre, cette île si importante au point de vue de l'histoire, de la topographie et des restes de l'art et de l'épigraphie antiques. Leurs livres se distinguent par des mérites divers: Sakellarios, dont l'ouvrage est en 3 volumes, a beaucoup pris dans Engel, mais il a aussi apporté la contribution de ses propres recherches, consciencieusement faites sur les lieux. L'ouvrage de G. Lucas, en deux volumes, dont le premier seul a paru jusqu'ici, est inférieur sous le rapport du style. Il se fait une tâche d'établir le parallèle entre les mœurs et les usages des habitants anciens et modernes de l'île; mais il force un peu ses conclusions; et il va trop loin lorsqu'il attribue exclusivement à l'île de Chypre des coutumes qui appartiennent à toute la Grèce.

Chourmouzis de Constantinople a écrit, indépendamment de Pashley et de Hœckh, une description de l'île de Crète puisée dans ses propres notes, avec une carte; et le Crétois Bernardos en a écrit l'histoire, et traduit la description topographique de Daper, en y ajoutant une liste des médailles de l'île, empruntée à Mionnet.

Plusieurs points de la topographie antique de l'*Arcadie* ont été traités par P. Comnène, professeur au Gymnase de Tripolis, et dans un Mémoire écrit en français par A. R. Rangabé, qui a aussi écrit sur l'*Eubée* du Sud.

M. Tsakiroglous de Smyrne a composé une disser-

tation historique et topographique sur la ville de sa naissance.

D. PANTAZIS a décrit l'*Acropole*, la ville et les alentours d'Athènes. Il en est de même de Ph. ROQUE, qui a publié en français un joli abrégé de *Leake*. La *topographie comparée* de l'Attique par le notaire SOURMÉLIS est toute fantastique, et ne peut être citée que comme une extravagance littéraire.

Les *Samiaca* de STAMATIADÈS traitent de la topographie de Samos, aussi bien qu'un ouvrage de C. CRITIKIDÈS, qui s'occupe aussi spécialement de l'Héræon, et des autres anciens temples de l'île.

Les *Cycladica* de MALIARAKIS sont aussi une monographie utile, qui récapitule tout ce que les anciens ou les modernes ont dit sur les principales îles de la Grèce, avec addition du fruit des propres recherches de l'auteur. J. GUION (*Γυιὼν*), a spécialement traité de sa patrie, l'île de *Siphnos*, et de ses mines d'or.

La preuve de l'abus qu'on peut souvent faire de la monographie est offerte par un très-gros volume de Tim. AMPÉLAS sur l'*île de Syros*, si petite et si peu connue dans l'antiquité. Le livre ne manque pas de mérite; mais après avoir dit tout ce que comporte le sujet, l'auteur s'égare dans d'inutiles longueurs, où il n'a pas toujours su éviter des inexactitudes. P. ZONTANOS s'est contenté de traiter de cette île dans une brochure.

G. TSOUCALAS de Zante est auteur d'une description très-détaillée de la province de Philippopolis, au point

de vue de la géographie et de l'histoire; et J. De Cigalas a écrit la statistique générale de l'île de Théra.

D. E. Danieloglou d'Attalie est auteur d'une description de voyage en Pamphylie; Anthimos D. Alexoudis, métropolitain de Belgrade, d'une description historique de la Bulgarie, et M. Panos a décrit l'Isthme de Suez, avec une carte topographique.

Nous avons cité ailleurs (p. 104) la description archéologique de Constantinople par l'ancien Patriarche Constantius. La tâche de faire connaître sous tous ses aspects cette reine des villes, qui tint le sceptre de deux mers et de deux terres pendant dix siècles, était surtout réservée à la plume élégante et érudite de Ch. Byzantios, dont nous avons déjà cité les travaux lexicographiques. Avec une connaissance profonde des auteurs byzantins et de tout ce que les modernes ont dit sur Constantinople, surtout avec une grande connaissance de Constantinople même, qu'il a explorée aussi exactement qu'il était possible de le faire sous le régime ottoman, il a décrit dans trois magnifiques volumes in 4° ornés de nombreuses planches lithographiques, les localités de Byzance ancienne et moderne, celles du Bosphore, les anecdotes historiques qui s'y rattachent, et les mœurs et usages de ses habitans sous les empereurs chrétiens et sous les Musulmans. Le style châtié et entraînant de cet ouvrage, qui instruit comme un livre de recherches et divertit comme un roman, en fait un des plus beaux produits de la littérature grecque de nos jours.

Une riche contribution à la connaissance de la topographie de l'ancienne Byzance est en outre offerte dans la dissertation *sur les fouilles faites à Constantinople*, publiée par le savant et infatigable explorateur, le Dr Paspatis. Le même auteur a annoncé un grand ouvrage sur le même sujet, ayant pour titre: *études Byzantines.*

El. Thomas et E. Stamatiadis se sont spécialement occupés de l'*Hippodrome* de Constantinople, et de la fameuse colonne torse qui en fait un des principaux ornements.

G. Nicolopoulos a raconté sa visite à la presqu'île Chalcidique en un style attrayant, mais non exempt d'exagération dans l'expression de son enthousiasme.

J. Papamanoly a traduit du français le *voyage* imaginaire d'un Derviche *dans l'Asie centrale.*

CHAPITRE IV.

PHILOSOPHIE. — THÉOLOGIE.

Dans la marche ordinaire de l'entendement humain l'homme ne fait retour sur lui-même qu'après avoir em-

brassé la nature extérieure; de même un peuple n'arrive à généraliser ses conceptions et à trouver les plus hautes formules de la pensée que lorque, ayant développé toutes ses facultés, et ayant acquis une grande masse de connaissances, il s'est élevé au point culminant de l'intelligence.

Le peuple grec ne pouvait pas en être à cette hauteur de son développement quelques années après avoir secoué son joug; mais il n'a pas eu à passer non plus par toutes les gradations qu'ont à franchir les nations qui s'élèvent lentement du dernier jusqu'au premier degré de la civilisation. Il ne s'agissait pas pour lui de parvenir par de pénibles efforts; il n'avait qu'à rentrer dans son antique héritage, et se trouvait ainsi dès le premier abord apte à faire des emprunts à ses voisins plus opulents que lui. Voilà pourquoi, du jour de sa première apparition au rang des peuples libres, il s'est trouvé à même de cultiver les études philosophiques, qui non seulement ont été admises et sont suivies avec empressement dans l'université et jusque dans les écoles inférieures du pays, mais qui sont aussi représentées dans la littérature par quelques ouvrages qui méritent l'attention.

PHILOSOPHIE.

L'archimandrite et ancien professeur N. Vambas a écrit un *traité de philosophie* d'après Thurot, un autre sur la *méthode* analytique et synthétique, et une *morale* fondée sur la philosophie. Dans toutes ces compositions

il fait preuve d'un esprit profond et curieux, cultivé par la connaissance de ce que les anciens et les modernes ont écrit sur ces graves questions. — Le professeur N. Chortakis de Crète est auteur d'un excellent traité de *logique* et d'un autre d'*anthropologie*, pour lesquels il a mis en contribution les meilleurs ouvrages allemands.

Un *recueil des sciences philosophiques* sous le nom du professeur Philippe Jean fut publié sans l'aveu de ce savant par un de ses auditeurs. S'il n'a pas le fini que son auteur lui eût donné, il n'en représente pas moins ses idées saines et sa méthode forte et concise.

RENIÉRI.

Marc Reniéri Crétois, directeur de la banque nationale de Grèce et ancien Ministre plénipotentiaire à Constantinople, un des hommes les plus éclairés et des esprits les plus fins de son pays, est l'auteur d'un essai sur la *philosophie de l'histoire*, aussi éclatant par la forme que profond par la pensée. Un autre ouvrage du même auteur, une prétendue biographie des philosophes *Blossius* et *Diophanes*, dont l'un avait été l'instituteur des Gracques, n'est en effet qu'un roman philosophique, où les idées les plus justes et les plus élevées en fait de politique et de philosophie, et surtout de la philosophie appliquée à la science du gouvernement par les Stoïciens, sont exposées avec une incomparable élégance de style. Ce charmant ouvrage, dont la lecture procure autant de plaisir que d'instruction, est si ingénieux, et

traité avec une telle vraisemblance, que des savants allemands, prenant au sérieux sa partie historique, ont cru qu'elle pouvait donner prise à leurs critiques. Il en a été fait une traduction en italien.

BRAÏLA.

P. A. Braïla Arméni de Corfou, ancien secrétaire général du Sénat des îles ioniennnes, plus tard Ministre et envoyé de la Grèce à plusieurs cours étrangères, est un des esprits les plus profonds et les plus ouverts aux spéculations philosophiques dont s'honore la Grèce. Plusieurs travaux d'un mérite de premier ordre sont sortis de sa plume. Nous croyons devoir en donner une courte analyse:

1. *Essai sur les idées premières et les principes*, 1851. Dans ce travail, qui a été cité avec éloge à l'académie des sciences morales et politiques de France (Mém. de l'Acad. 1852, T. II) l'auteur recherche s'il y a en nous des éléments rationnels indépendants de l'expérience, et quels sont ces éléments. Il soutient que l'esprit ou l'âme est une force rationnelle, comme toutes les forces de la nature, mais ayant conscience de sa rationalité, et essentiellement libre. La rationalité se décompose en plusieurs éléments: Substance en rapport avec une forme, temps et espace infinis, identité, causalité, finalité. Ces éléments constituent l'*idée* de la raison ou l'*idée rationnelle de l'être*. Parmi ces éléments il

y a une hiérarchie, en vertu de laquelle le premier est la causalité, ou la cause première et infinie.

2. *Sur l'unité des éléments rationnels*, 1876. Cet ouvrage complète le premier, et traite de la hiérarchie de ces éléments, dont il y est question.

3. *Eléments de Philosophie théorique et pratique.* Ce volume, sur lequel Mr. Barthélémy St. Hilaire a aussi présenté un rapport des plus favorables à l'Académie de France (Mém. Novembre, 1863), contient les principes de la philosophie de l'auteur, construite d'après l'*idée rationnelle de l'être* dans toutes ses branches: Psychologie, ou les différents modes d'action de la force rationnelle, théorie des facultés unifiées dans l'*idée*; Logique, ou rapport des facultés avec le *vrai*, qui n'est que l'être *rationnel* compris par l'intelligence; Calologie (Esthétique), ou rapport des facultés avec le *beau*, qui n'est que l'*être rationnel* élevé à son éminence par la nature ou par l'art; Théodicée, ou rapport des facultés avec l'*être suprême;* Morale, ou rapport des facultés avec *le bien*, qui n'est que l'*être rationnel* agissant en conformité à sa loi; comme individu, morale individuelle, — comme société, morale sociale, ou philosophie du droit, — comme humanité, philosophie de l'histoire.

4. *Etudes philosophiques*, 1864, comprenant des travaux sur les différentes branches de la philosophie et sur l'histoire de la philosophie d'après les principes ci-dessus. A ce travail font suite les deux traités suivants:

a) *De la musique*, théorie et développement historique;

b) *Théorie de la poésie.*

5. *Etudes philosophiques sur le christianisme*, 1862, d'après Auguste Nicolas, mais en conformité avec les principes de l'église orientale.

6. *La philosophie de Platon*, d'après Fouillée, 1873.

7. *La philosophie de Socrate*, d'après le même, 1875.

8. L'*un et l'être*, ou *l'unité de la science*, 1870, où l'auteur essaye de prouvér que la même *idée* qui construit la philosophie, construit aussi toutes les sciences.

9. *Histoire de la notion du beau*, en quatre parties.

10. *De la mission historique de l'Hellénisme*, 1872. M. Braïla y examine les rapports de l'Hellénisme avec l'orient, le monde romain, le christianisme, le moyen âge et la société moderne, dont les deux éléments sont la tradition classique et la tradition chrétienne.

Le moine Thèophile Caïris, qui poussait l'amour de la vérité jusqu'à la dépasser, en tout cas audelà de ce que son état écclésiastique ne semblait comporter, a écrit une *gnostique*, ou traité sur les connaissances humaines, qui se ressent jusqu'à un certain point du défaut commun à tous les libres penseurs, celui de ne point douter de la puissance de l'esprit de l'homme — lorsqu'ils mettent en question celle de la divinité. Il est aussi l'auteur d'une *introduction à la philosophie*, où il traite

surtout de l'*être* en général. — Sp. Soungras, docteur de l'université d'Athènes, s'est attaqué au système de Darwin, et a essayé de le réfuter dans son livre ayant pour titre: *la dernière phase du matérialisme.* — Apost. Macrakis est auteur d'un long ouvrage sur les *sciences philosophiques.* Le premier volume qui a seul encore paru, contient, après une introduction à la philosophie, la psychologie et la logique. — D. Panaghiotou a traité des *facultés de l'âme.* — Saltelis a, dans un ouvrage qu'il a intitulé «Socrate,» exposé et discuté les *principes de la philosophie platonicienne*, et Panarète Constantinidés en a fait de même dans un traité auquel il a donné le titre d'*Académie.* — Une *psychologie* est due au professeur G. Sérujus, et une autre à Ch. Bernardos. — Le professeur Comnos, élève de Schelling, et Pylarinos de Corfou ont écrit des *introductions à la Philosophie.* — Sp. Patmios a écrit un traité philosophique *sur la destinée de l'homme*, et G. Paulidés *sur la vie religieuse.* — Le savant docteur M. Mavrogénis a publié dans le recueil périodique de la société littéraire de Constantinople *des études sur la philosophie en France et en Allemagne*, qui d'énotent de profondes connaissances philosophiques. — A Papadoucas on doit une *Psychologie empirique*, une *morale*, et un traité portant pour titre: »*L'homme*,« ou examen philosophique du passé et du présent de l'humanité. — C. Nestoridés a traité de l'*âme* et de son immortalité. — Le D[r] De Cigalas a publié des dialogues philosophiques, où il

soutient l'autorité de la révélation contre les axiômes des philosophes modernes.

N. Cotzia de Psara, professeur de Philosophie à l'université d'Athènes, a écrit une profonde dissertation sur Schelling et sur son école; il a aussi commencé la publication d'un grand ouvrage en six volumes sur l'*histoire de la philosophie* ancienne. Les trois premiers volumes, déjà sortis des presses, témoignent de l'influence qu'ont exercée sur l'esprit de l'auteur grec les philosophes allemands, plus soigneux d'ordinaire de dire des choses bien pensées que de les bien dire. Un style clair n'a pas nui à Platon, et ne nuirait pas à M. Cotzia, qui gagnerait à être mieux compris.

Th. Carousos, un savant de Céphalonie, qui a peu publié de son vivant, a écrit une *histoire de la Philosophie*, des *études sur les dialogues de Platon*, une *comparaison* de la philosophie de *Socrate* et de celle du *christianisme*, et des *mélanges* philosophiques. Ces produits d'un esprit mûr et sérieux furent livrés à la publicité après sa mort. — Héracleidés a publié un *abrégé de l'histoire de la philosophie.*

En fait de traducteurs, nous citerons N. Picolos, qui a traduit le discours des *Descartes* «sur la méthode de rechercher la vérité» ; le savant philologue C. Assopius, traducteur d'un traité italien sur l'économie de la vie humaine; G. Scouffos, qui a traduit le livre de *Jules Simon* «sur le devoir;» et J. Aristoclés, «l'introduction à la philosophie» de *M. Laurent.* Alex.

Chandgéri, officier de l'état major, a traduit de l'allemand en grec-ancien le traité de philosophie de Fichte. C'est un tour de force littéraire, dont il s'est tiré en son honneur, mais qui n'a pas beaucoup contribué à diminuer les obscurités de l'original. — L'archimandrite Ignace Moschakis a traduit de l'allemand le traité de *Schleiermacher*, contre le matérialisme; Em. Photiadés, de l'italien, le traité de *Souvins* «sur l'origine de la société et du langage» et Cébés de Thèbes, aussi de l'italien, le traité de *Silvio Pellico* «sur les devoirs de l'homme.»

Nous devons classer sous la rubrique de la philosophie un ouvrage du Dr. Nicolaidés Lévadeus, celui que nous avons déjà vu parmi les collaborateurs du premier dictionnaire Français-grec. Sous le titre modeste de «*Hors d'œuvres littéraires*» ce livre est en effet une philosophie morale, illustrée d'exemples tirés surtout de l'histoire. Son style est celui d'un savant en même temps que d'un homme de goût.

THÉOLOGIE.

La littérature théologique ne pouvait pas être aussi féconde en Grèce que dans d'autres pays chrétiens. C'est à deux raisons qu'il en faut attribuer la cause: d'abord à la pauvreté dont les prêtres Grecs ont toujours fait profession, mais qui, pendant les jours de la servitude, poussée jusqu'aux bornes de la misère, sans qu'aucune mesure ait pu, aussitôt après l'émancipation de la Grèce, être prise pour son adoucissement, s'est

long-temps encore opposée au développement et à l'instruction du clergé en masse. La seconde tient à l'esprit même de l'église grecque, qui, repoussant toute innovation, n'admet plus les discussions dogmatiques après le septième synode et depuis la scission de l'église; le droit d'examiner et d'interpréter les dogmes ne pouvait appartenir, selon ses principes conservatifs, qu'à la totalité de la chrétienté, lorspu'elle était réunie.

Cependant les livres de dévotion et les ouvrages nécessaires à l'enseignement religieux, ainsi que d'autres qui ne discutent pas le dogme, n'ont nullement fait défaut. Parmi les *histoires saintes* les meilleures sont celles de Missaël Apostolidés, A. Diomède Kyriacos, Arsène Pandis, D. Pantazis, et une autre plus étendue, illustrée de cartes et de gravures. Le catéchisme, qui sert de texte ordinaire aux écoles supérieures, est celui de l'évêque *Platon*. Traduit du russe, il a remplacé celui dont le Père Oeconomos avait doté les écoles. J. Nahamunly a traduit du Français un catéchisme à l'usage des israélites du royaume.

Un des principaux auteurs en théologie est à cette époque le professeur C. Contogonis du Péloponnèse, qui dans une *histoire* en deux volumes *des Pères de l'église des trois premiers siècles* a su, avec un grand talent d'écrivain, rendre le caractère de cette grande période, si glorieuse pour l'église, et qui offre plus d'une compensation à la Grèce pour les grands noms de son antiquité payenne. Le même a aussi écrit une excellente

histoire ecclésiastique depuis la naissance de J. C. jusqu'à nos jours. Sur ses traces a marché Ignace Moschaki, qui a écrit un ouvrage plein d'intérêt et de savoir *sur les apologistes du christianisme pendant le deuxième et le troisième siècles.* Ce livre peut aujourd'hui encore fournir des arguments victorieux pour combattre l'infidélité.

Philippe George est l'auteur d'une histoire spéciale de l'église de Chypre.

Philothée Bryennius, évêque métropolitain de Serrés en Macédoine, ayant retrouvé dans la bibliothèque du Patriarcat de Constantinople les deux discours aux Corinthiens de Clément, évêque de Rome, dont on ne possédait jusqu'ici que les fragments contenus dans le *Code Alexandrin* offert au Roi d'Angleterre Charles I. par Cyrille Lucaris, en a fait une édition magnifique[1]) et des plus soignées, accompagnée d'une introduction historique, qui est en elle-même un ouvrage d'un grand mérite, et de notes critiques qui accusent un vaste savoir et un jugement sûr. Ce livre tient une place distinguée dans la littérature ecclésiastique de la Grèce.

Missaël Apostolidés de Crète, cité plus haut, et qui fut professeur à l'université, Archévêque d'Athènes et président du St. Synode de Grèce, a fourni les écoles supérieures d'une excellente *morale chrétienne*, qui prouve combien la philosophie, lorsqu'elle ne s'égare point dans

---

1) Constantinople, 1875.

ses propres détours, est facile à concilier avec la religion, et conduit au même but par des voies différentes. Le savant P. Rombotti, son successeur à l'université, et chapelain de la Reine de Grèce, et P. Philopoulos ont aussi composé des *morales chrétiennes.*

Th. Phamarkidés a publié en sept gros volumes la Bible avec ses commentateurs. C'est une œuvre d'autant plus importante, que l'église grecque permet la lecture de la Bible à tous ses membres, et que le livre saint est en effet en Grèce dans les mains de tout le monde, et compose souvent toute la bibliothèque du pauvre. L'édition de Pharmakidés a été faite avec les plus grands soins et avec toute le sagacité critique qui caractérise la littérateur à côté du théologien. Un autre ouvrage où le savant moine donne la mesure de ses grandes connaissances dans les sciences religieuses et de son esprit ouvert aux investigations historiques est son *traité sur Zacharias fils de Barachias.*

Quelques unes des productions théologiques du même auteur sont dues à sa participation à un débat qui a vivement ému pendant quelque temps le royaume de Grèce: Depuis que l'église réhabilitée avait échappé à une autorité étrangère et hostile au nom chrétien, il s'est agi de régler sa position vis à vis de l'Etat, et la nature des liens qui devaient la rattacher au Patriarcat de Constantinople. Sur ce champ de violents combats ont été livrés. Les principaux champions étaient d'un côté le savant théologien et littérateur, le P. Oeconomos et

G. Mavrocordatos, professeur de droit à l'université d'Athènes, un homme d'une érudition solide et de convictions inébranlables. Ceux-ci invoquaient les canons et l'histoire ecclésiastique pour soutenir que l'Église de Grèce ne pouvait relever que de celle de Constantinople, et que son action devait être en tout et toujours indépendante du contrôle de l'Etat. La partie adverse, défendue par Th. Pharmakidès, en appelait aussi à l'histoire et à ce qu'elle disait être le bon sens, pour repousser l'axiôme que l'église d'un pays libre peut être sous la dépendance de celle d'un pays subjugué, et pour réclamer en faveur du droit du gouvernement de s'immiscer à toutes les affaires de l'Eglise, au moins, d'après l'avis des plus modérés, pour tout ce qui ne relève pas du dogme. L'exemple de la Russie ne suffisait ni aux uns ni aux autres: Pour ceux-là l'église russe n'est pas émancipée de l'autorité temporelle autant que les canons le prescrivent; pour ceux-ci, elle ne l'est que trop au gré de la raison. Ces deux manières opposées de voir, au milieu desquelles dans cette occasion aussi, comme le plus souvent, la vérité est à chercher à égale distance de toutes les deux, ont donné naissance à plusieurs ouvrages de polémique, dont la plupart, tout en étalant un grand savoir, ne respirent pas toujours cet esprit de charité qui est le caractère et le triomphe de la religion chrétienne. Des deux coryphées, le P. Oeconomos a le style énergique et virulent des philologues d'autrefois, qui ne ménageaient pas l'épithète, et ne reculaient même

pas devant l'invective; l'autre, Pharmakidès, un homme irrascible et violent de sa nature, mettait de la passion dans la recherche des vérités même les plus abstraites. C'est dans cet esprit que l'un écrivit le *Tomos* (les bulles patriarcales s'appellent ainsi), et l'autre *Antitomos*, deux gros volumes pour et contre les prétentions de l'église de Constantinople et de ses prôneurs; et plusieurs autres ouvrages enrichirent la littérature des deux camps, jusqu'à ce que le débat finit par le triomphe des idées d'émancipation.

Un autre sujet de controverse a été fourni par l'archimandrite N. VAMBAS, qui a *traduit* en grec-moderne l'*ancien et le nouveau Testament.* Le langage de la Bible est assez généralement compris par les Grecs d'aujourd'hui, même les plus illettrés; mais comme il est de haute importance de populariser la lecture des livres Saints et de la rendre facile à toutes les classes, le travail de Vambas n'était pas sans utilité; seulement on lui en a voulu d'avoir consulté pour la traduction de l'ancien Testament le texte hébraïque, et d'avoir ainsi reconnu à celui-ci une autorité égale, si non supérieure quelquefois, à celui des Septante. Le P. Oeconomos a protesté contre cette manière de traiter la traduction que l'église grecque considère comme inspirée, et il en est résulté une vive polémique, qui a produit un grand nombre d'ouvrages, et en dernier lieu un livre très-remarquable du P. OECONOMOS, en 4 gros volumes, qui, sous le titre modeste d'un *traité sur la traduction des Sep-*

tante, embrasse une infinité d'autres questions, et est un modèle de style et un trésor de science. Oeconomos a écrit un livre très-savant *sur le serment*, dont il veut, au point de vue religieux, défendre l'abus, et même l'usage aux membres du clergé. Sur ce terrain aussi il avait pour contradicteur Pharmakidés. Il a écrit aussi un autre livre théologique non moins remarquable, *sur les trois degrés sacerdotaux*. Il a enfin laissé un grand nombre de *manuscrits* sur des sujets religieux, que son fils, le savant médecin *Sophocle Oeconomos*, a publiés en 4 gros volumes, et qui portent tous le cachet du talent éminent du littérateur et du théologien de premier ordre.

Un ennemi inopiné de l'église grecque, de l'église chrétienne en général, s'est élevé de son sein même, et du milieu de ses ministres. Théphile Caïris d'Andros, un prêtre qui, ayant reçu un peu tard son instruction aux universités de l'Europe, a été ébloui de ses propres connaissances, et était impatient d'en doter son pays. Aux applaudissements uranines de toute la Grèce, il fit construire à Andros, son île natale, un pensionnat, dont il prit la direction. La jeunesse accourait enthousiaste à la voix de l'homme pieux et désintéressé, du sage qui venait l'initier aux secrets de la science. Il ne se passa pas long-temps, et l'on vit dans le sage un rationaliste non assez éclairé pour savoir que ce qu'il donnait pour de hautes vérités supérieures à celles de la religion, c'étaieut des arguments mille fois discutés et réfutés, non assez

bien inspiré pour comprendre que le devoir patriotique commandait d'édifier plutôt que de renverser dans la Grèce sortant de ses ruines, de mettre au nouvel Etat des fondements de foi et de religion plutôt que de les saper par le doute. Le public s'en émut; Oeconomos fut des premiers à dénoncer dans ses écrits la fausse voie dans laquelle le nouvel hérésiarque s'engageait, entraînant derrière lui la jeunesse peu précautionnée de son pays. L'avocat George ATHANASIOU, un helléniste distingué, a publié un ouvrage considérable, où il dévoile les tendances de Caïris, et prend celui-ci à partie, et plusieurs autres auteurs se sont prononcés pour ou contre lui. Enfin Caïris, invité à se conformer aux prescriptions de la loi qui règle l'instruction publique, et s'étant cru le droit de s'y refuser, a vu son école fermée par l'autorité, et le *Caïrisme* a cessé d'occuper le pays et sa littérature.

De nouveaux coups furent portés à l'église grecque, cette fois au nom et pour la plus grande gloire de la religion chrétienne. Des sociétés religieuses, qui l'oubliaient lorqu'elle gémissait sous le joug et courait le plus grand risque d'être anéantie, tournèrent vers elle leur attention depuis qu'elle était libre, et lui envoyaient des missionnaires pour la ramener aux vrais principes de leurs propres confessions. L'église avait à se défendre de ce prosélytisme venant à la fois de plusieurs points de l'horizon, et souvent des plus opposés.

Oeconomos fut ici aussi un des plus ardents sur la

brèche. Sous son inspiration plusieurs ouvrages furent publiés. Tel est celui que l'archimandrite *Andronic* DEMETRACOPOULOS fit paraître d'abord en latin et puis aussi en grec, «sur les auteurs Grecs qui ont écrit contre les Latins, et sur leurs ouvrages.» Ce livre, où il fait preuve d'une grande érudition théologique, a pour titre: *La Grèce orthodoxe.* — Le colonel VAGLIANOS, défendant la même cause, a écrit un livre *sur l'Orthodoxie*, un autre où il établit les caractères des *différences* entre le rite *orthodoxe* et le rite *catholique*, un troisième sur la vérité des dogmes grecs, et enfin une *réfutation* du Jésuite russe Gagarine, qui, converti lui-même au catholicisme, avait écrit pour engager ses anciens coreligionnaires à imiter son exemple. — Le médecin Evanghélos EMMANUEL a également rompu une lance contre l'église de Rome, de même que D. MARINOS, professeur du gymnase de Syra, qui eut, sur des sujets de dogme, une violente controverse avec un prêtre Catholique de la Haute ville de Syra, et publia à ce sujet une dissertation sous le titre: *Leçons de logique et de théologie.*

Le médecin CALEVRAS a publié un traité contre le caractère envahissant qu'il attribue au *Panslavisme* sous le rapport de la politique et de la religion, tandis que le Rev. PALMER, théologien d'Oxford, a écrit en grec pour relever la contradiction qui existe entre les églises de Russie et de Grèce quant aux conditions exigées des chrétiens d'autres confessions qui veulent entrer dans le giron de l'église orientale.

La question de l'union des églises a été traitée par le prêtre Pandis, qui a aussi écrit sur le Maçonnisme, et avec une autorité supérieure par le professeur de théologie D. Rossi; et celle des différences qui distinguent l'église arménienne de l'église orientale, et de leur rapprochement possible, par le savant Grégoire, évêque de Chios. Le même prélat a aussi écrit un traité sur la prière dominicale. L'antiquité de l'église d'Orient a été défendue par Macaire, évêque de Caryste; et Marcaki a, par ses *traités théologiques*, entrepris de réfuter les idées de M. Renan sur la nature de J. C.

Damalas, professeur de Théologie, est auteur d'une Exégèse du N. Testament, qui est considérée comme une œuvre capitale. Il a aussi écrit sur l'administration de l'église du royaume de Grèce. L'Archimandrite Zacharias Mathas a publié les biographies des évêques et des Patriaches de Constantinople, retouchées et complétées par le P. Oeconomos.

Malgré la répugnance que les Grecs avaient à s'occuper de sujets dogmatiques, il s'en est trouvé un, le professeur N. Valettas, homme pieux et sincère, et littérateur des plus érudits, qui a cru nécessaire de discuter le texte même du symbole de foi. Il est vrai qu'il ne s'agissait que d'une virgule; mais sur cette virgule il a trouvé matière pour écrire tout un volume, heureusement dans un style qui peut servir de modèle, fort élégant, et respirant le plus pur hellénisme. Ce léger signe d'interpunction fut, selon l'auteur, la pierre sur la quelle

fut fondée l'église catholique, et il s'élève fortement contre ce signe hérétique. Le St. Synode de Grèce a sagement étouffé ce débat à sa naissance.

Parmi les orateurs ecclésiastiques de la Grèce d'aujourd'hui, c'est encore le P. OECONOMOS qui tient le premier rang. Ses sermons, qui ont été publiés en un volume, sont toujours fort remarquables par l'érudition ecclésiastique qui y brille, et souvent s'élèvent jusqu'à la haute éloquence. Ceux de PALAMAS, évêque de Thessalonique, bien que moins recommandables par la forme, ne sont pas moins édifiants. Le P. LATAS, prédicateur d'Athènes, unit un talent de parole hors ligne à une mémoire surprenante; mais un seul de ses sermons a été publié, traitant de l'état actuel de l'esprit religieux en Grèce, et l'on y reconnaît toutes les qualités qui distinguent le grand orateur. Léon MÉLAS, qui par tous ses ouvrages s'est voué à la moralisation du peuple, a publié entre autres des *homélies* en interprétation des évangiles. Elles sont écrites d'un style coulant et pur, et le St. Synode les a jugées si conformes à l'esprit des saintes écritures, qu'il a adopté l'ouvrage du pieux et savant laïque, et en a autorisé la lecture pendant la liturgie. Les sermons de *Philarète* archevêque de Moscou, furent traduits par Em. CHATZIDAKI de Crète.

En fait de livres qui traitent des sciences théologiques, nous citerons une *introduction à la théologie* de N. PAPADOPOULOS, réfutée par LYCURGUE, archevêque de Syra, l'un des hommes les plus érudits, et les plus

savants théologiens de la Grèce; une *théologie* et une *herméneutique* de J. CORTONIS; plusieurs traités d'Arsène PANDIS sur le *baptême*, le *péché originel*, la *tradition divine* etc.; un «*Parallèle du christianisme et de la philosophie*» par le lexicographe N. LOGADÈS; le *Taraxisyllogos* de B. PHARSI de Constantinople, qui établit la supériorité du christianisme sur l'hellénisme, et un ouvrage de A. PYKÉOS, publié à Corinthe sur le même sujet.

La théologie s'est enrichie aussi de quelques bonnes traductions. Ainsi un ouvrage sur les preuves internes de l'inspiration divine des Saintes écritures a été traduit par N. VAMBAS; l'imitation de J. Ch. «de *Thomas A Kempis*, par l'évêque AVERKIOS;» le jugement de J. Ch. de *Dupin* par NESTORIDE; les «ascétiques» d'*Isaac le Syrien*, par Callinique PANTOCRATORINOS; les «Etudes» de Guizot sur la religion chrétienne dans ses rapports avec l'état actuel de la société et des esprits, par A. Diomède KYRIACOS.

Une *collection des canons* en six gros volumes est due à G. RALLIS, et M. POTLIS, tous les deux anciens Ministres et professeurs. Ils y ont réuni tous les canons des synodes et des Pères de l'église, précédés du Nomocanon de Photius, et accompagnés de leurs nombreux commentateurs. Les infatigables éditeurs ont, pour donner un grand degré de correction à leur travail, compulsé les principaux codex des bibliothèques de l'Europe, et mis surtout à profit un autre manuscrit qu'ils ont

découvert, et dont ils ont fait l'acquisition. Ils ont aussi pour la première fois fourni en collaboration et élucidé toutes les sources, jusque là peu connues, du droit canon de l'église orientale.

P. Calligas, aussi ancien professeur et Ministre, a traduit le traité de Biener sur les anciennes collections des canons de l'église orientale, et l'a enrichi d'une longue et savante introduction.

Jean Eutaxias Papaloucas, un membre du barreau très versé dans la science des lois, a puisé dans les canons un *essai sur le pouvoir sacerdotal*, dont il essaie de tracer les limites et de prescrire les droits et les devoirs.

En fait de morale chrétienne, D. Mavrocordatos a traduit de l'allemand les «Méditations religieuses de *Tschokke*, et les a publiées en quatre beaux volumes, qu'il a gratuitement distribués au clergé et à la jeunesse studieuse de la Grèce. Le style de ce beau travail si utile n'en est pas le moindre mérite.

Alexandre Stourdzas a écrit en français des *lettres sur les* devoirs du clergé, qui furent traduites en grec par Alexandre Négris. Le *Manuel spirituel de la vie humaine* a été traduit du russe, et publié avec images.

CHAPITRE V.

SCIENCES POSITIVES. MATHÉMATIQUES. SCIENCES NATURELLES. MÉDECINE.

Les sciences physiques et mathématiques ont surtout leur application à l'industrie; mais pour prospérer, l'industrie ne peut se passer de capitaux, et la Grèce était trop pauvre après son émancipation pour s'en occuper avec succès. Les Grecs avaient donné non seulement leur sang, mais aussi tous leurs biens pour racheter le plus grand de tous, la liberté. Cependant avec leur activité naturelle et leur confiance en eux-mêmes et dans l'avenir, ils se mirent à l'œuvre dès qu'ils le purent, et commencèrent par cultiver ces sciences qui paraissaient être encore sans application pour eux. Plusieurs ouvrages ont été écrits qui en traitent. Ils ont pour but principal d'initier les Grecs dans ce qui était déjà connu aux autres peuples, et il y en a peu qui aient la prétention d'apporter une contribution de richesses nouvelles.

MATHÉMATIQUES.

Les mathématiques élémentaires sont en Grèce, non moins que partout ailleurs, une des bases obligatoires de l'instruction, et sont enseignées dans toutes les écoles

secondaires. Plusieurs livres ont été écrits pour l'usage des maîtres et des élèves. Le professeur d'astronomie G. Bouris en a composé un cours complet, de même que Carantinos de Corfou en 6 volumes, et Géraki en cinq. Ces trois ouvrages sont également estimés. Kyzikénos, Ch. Baffas, B. Lacon, G. Zochios ont aussi composé des cours de mathématiques, qui ne sont pas d'un moindre mérite. Un des plus complets et des plus méthodiques est celui de G. Dèmètriadès de Constantinople, qui comprend les Mathématiques théoriques, pratiques et appliquées.

D'autres ont fourni aux écoles des traités spéciaux et plus développés d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie, de trigonométrie. Ch. Souzzo, ancien Ministre de la guerre, et A. R. Rangabé, ont publié conjointement, en 2 volumes, un *Recueil de problèmes* d'algèbre, de géométrie et de trigonométrie, calqué sur l'ouvrage de Meyer Hirsch, mais beaucoup plus étendu que la collection allemande.

Dans les mathématiques transcendantes, le colonel Sophianos a publié quatre volumes sur le calcul différentiel et sur le calcul intégral.

N. Nicolaides, ancien officier, et plus tard professeur à l'université, un mathématicien de première force, publie depuis 1869 en grec, et en même temps aussi en français, un recueil périodique intitulé *Analecta*, qui contient des mémoires et des notes sur les hautes mathématiques. Ce n'est pas seulement à la jeunesse studieuse, c'est à

la science même que Nicolaïdés rend des services signalés par ses remarquables travaux, dont le mérite a attiré l'attention des académies et des plus grands savants de l'Europe.

Dans la mathématique appliquée, L. PHATSÈA, Ch. BAFFA, Ch. PSAROUDAKI, ont écrit des *Cosmographies*, ou traités de géographie mathématique. L'*Uranographie*, ou description du ciel de J. RAPTARCHÈS est un volume magnifique, publié à Constantinople, et orné avec luxe des plus belles gravures. D. PYRRHUS est aussi auteur d'une *uranographie* et d'une *planétographie*, en deux parties, et PHKIAROJANNIDÈS a publié à Chio un grand *atlas céleste.*

Le directeur de l'observatoire astronomique fondé à Athènes par le Baron Sina, J. SCHMIDT, allemand d'origine, naturalisé Athénien, a, en commun avec le professeur KOKIDÈS, publié un grand nombre d'observations sur les taches du soleil, sur quelques planètes, sur les comètes, sur les étoiles filantes, les éclipses, la lumière zodiacale et l'aurore boréale. Schmidt a enrichi le système solaire d'une nouvelle planète qu'il fut le premier à voir, et, par un travail incessant de plus de trente années, il a dressé la carte la plus grande et la plus complète de la lune qui ait jamais été faite. Par ses efforts surprenants, la géographie de notre satellite, c'est à dire de sa face qui nous regarde, n'a plus de mystères. L'Académie de Berlin s'est chargée avec empressement de la publication de cet ouvrage important.

SCIENCES NATURELLES.

Des ouvrages sur la *Physique* sont dus à A. Damascénos, B. Lacon, E. Psychas, J. Pyrlas, P. Coconis. Paulidès a traduit du français la *physique* de Ganot, avec planches, et N. Plesca la *dioptrique* du même auteur. D. Stroumbos a traité de l'air et de ses effets.

Deux traités de *Chimie*, chacun en 2 volumes, et représentant également les derniers progrès de la science, ont été publiés l'un par le professeur X. Landerer, ancien pharmacien du Roi, un allemand qui a adopté la Grèce pour sa nouvelle patrie, l'autre par Jean de Jean, de Corinthe, aussi, plus tard, professeur à l'université. G. Zavitsanos a écrit une *chimie pharmaceutique*; A. Constantinidès a publié les *Eléments de chimie industrielle*, et un *Magasin de notions scientifiques*, qui est un recueil d'applications de la physique et de la chimie. Léandre Dosios, un naturaliste de grand mérite, est auteur d'une *chimie technologique*, et d'un *traité sur la chaleur*; et J. Alexandrides, d'une excellente histoire de la Chimie. J. Pyrlas a écrit sur le *magnétisme* et les *paratonnerres*, et Caracalos, sur la telégraphie électrique. G. Aristarchis de Constantinople, orientaliste très-distingué, a publié dans la revue de la société littéraire de cette ville un travail remarquable sur la *chimie chez les Arabes*.

Un manuel illustré d'histoire naturelle pour les enfants est l'ouvrage de C. Varvatis.

Le professeur Th. Orphanidés a rendu de grands services à la *botanique* par la découverte de plusieurs plantes inconnues jusqu'alors, dont quelques unes ont été décorées de son nom. Il est auteur de plusieurs *traités* sur cette branche. M. Labianos a écrit une *botanique* avec des planches nombreuses; N. Fraas, allemand de naissance et ancien professeur à l'université, un traité *sur les plantes utiles* de la Grèce, et J. Pyrla, un autre *sur le café.*

Des brochures sur la *géologie* et l'*oryctologie* sont sorties de la plume de plusieurs savants. Telles sont une *histoire géologique de Théra* par G. Canacari; un traité *sur la terre théraïque*, de l'allemand par P. Boujouca; les *terres glaises de la Grèce*, avec planches, par B. Chalkiopoulos; des *anciennes scories du Laurium*, par A. Cordélas; de *la marée du détroit d'Eubée*, par A. Zygomélas; *des eaux thermales de la Grèce*, par X. Landerer. Le même auteur a publié, sous le titre de *Mélanges de notions utiles*, un grand nombre de faits du domaine des sciences naturelles, dans lesquelles il est très-versé. Le savant professeur de Physique D. Stroumbos est auteur d'un livre intéressant, intitulé; *curiosités scientifiques*, et tout aussi attrayant par la forme que sérieux par le fond. D. Critidés a traduit du français «*la clef des sciences*»; A. Fatséas, un *traité sur les grandes découvertes* en science et en industrie, S. Maliaraki, l'abrégé de *l'histoire naturelle* de Koppe, et M. Lam-

PROS le recueil de notions élémentaires des sciences, des arts et de l'industrie de *Garique* et *Boutet de Monvel.*

Le professeur P. PSARAS a publié une Zoologie élémentaire avec des planches.

De toutes les sciences appliquées c'est l'agriculture qui devait la première être remise en honneur dans un pays désolé par une oppression et une administration barbares de plus de trois siècles. La loi en impose l'étude à toutes les écoles primaires. G. PALÉOLOGUE, le fondateur et le premier directeur de la ferme modèle de Tyrinthe, a écrit un *traité d'agriculture* en 3 volumes. L'*abrégé* de G. COUCOULAS sert à l'instruction scholaire. D. CHRISTINIS, élève de l'école agricole de Tyrinthe, a composé un traité sur la transplantation des arbres à toutes saisons. C. PHOSTIROPOULOS a traduit l'ouvrage de *Delavergne* sur l'*économie rurale*; et E. GÉNATAS a publié, à Corfou, un traité d'agriculture orné de planches.

MÉDECINE.

A toutes les époques il y a eu parmi les Grecs des médecins qui se sont distingués par leurs connaissances scientifiques et littéraires. Mais le pays manquant de hautes écoles, tous s'étaient formés aux universités de l'Europe; et lorsque la Grèce eut enfin sa propre faculté, les livres qui y devaient servir à l'instruction des jeunes médecins étaient pour la plupart traduits ou puisés des meilleurs ouvrages scientifiques des autres pays.

Le savant Dr D. Mavrocordatos de Constantinople a été le premier à écrire une *anatomie*, où il eut à lutter contre la difficulté sérieuse de fixer pour la première fois la terminologie si compliquée de cette partie de la science. M. Zavitsanos et C. Delyannis, membres eux aussi de la faculté de médecine, ont également composé d'excellents ouvrages sur le même sujet, et Th. Aphentoulis de Crète, littérateur distingué non moins que médecin habile, a traduit l'*anatomie générale* et pathologique de *Bruns*, en 3 volumes. G. Damianos a publié l'*atlas* renommé de Weber, avec traduction de son interprétation.

En fait de *Chirurgie*, P. Chrysochoos en a écrit l'*histoire* chez les anciens; Sp. Manghinas a traduit la «chirurgie» de *Willroth* et le «manuel» de B. *Roser*, et J. Olympios, le «manuel chirurgical» de S. *Chelius*. Le même a composé un traité sur l'*hygiène des enfants*.

Le professeur N. Costi, ancien médecin du Roi, a écrit une *mœeutique*, ou traité de la science de l'accoucheur, dont s'occupe aussi un manuel du Docteur D. Diamantopoulos. Le professeur A. Vitzari de Psara a écrit, en trois volumes, «sur les maladies des femmes» un ouvrage, auquel celui de *Courty* a servi de modèle. Un autre de ses ouvrages traite *des maladies des enfants*.

Le professeur G. Prinaris a publié les *éléments de Physiologie*; G. Caramitzos et D. Zochios, tous les deux agrégés à l'université, ont écrit chacun une *physio-*

logie de l'homme, BIRDAS, sur *la vie humaine*, et LALLANTIDÈS, «*de vita somatica*,» en latin. Un ouvrage (en Français) du Dr CALLIVOURSÈS, traitant de l'*influence de la chaleur sur la contractibilité des organes*, a été très-favorablement reçu (en 1858) par l'académie de sciences de Paris, et Claude Bernard a complété les expériences qui y sont décrites. Le même auteur a publié des *recherches physiologiques* dans le recueil de la société littéraire de Constantinople. — La *pathologie* a été traitée par M. ARCHIGÈNE; *Sophocle* OECONOMOS, a écrit, en latin, sur la pathologie générale des anciens. Dans la pathologie spéciale, G. LEVKIAS a publié une monographie sur la *peste*, et J. De CIGALAS sur le *choléra*, la *petite-vérole* et la *lèpre*; S. SKIADARESSI, sur les affections hémorrhoïdales; le professeur A. PALLIS, sur les *fièvres endémiques de la Grèce*, ainsi que sur l'influence que les climats exercent sur le développement intellectuel des peuples; HESTIÉOTIS, sur les hémorragies. A. ANAGNOSTAKIS de Crète a publié des mélanges ophthalmologiques, qui sont une précieuse contribution à la science. Il a aussi écrit un traité sur les maladies des yeux, en 2 volumes, et des notices sur la chirurgie oculaire chez les anciens, qui dénotent dans cet oculiste distingué une profonde connaissance de l'antiquité. — L'apothicaire et savant pharmacologue CRINOS a écrit sur le *Styrax*.

La médecine légale a été traitée en 3 volumes par

le Dr PYRLAS d'Arcadie, par *Achille* GEORGANDA, qui a écrit *sur l'affection amoureuse*, et par A. ANDRICOPOULOS.

N. COSTI, X. LANDERER, J. SARTORIS, D. CHATZISCOS, APHENTOULIS ont écrit sur la *pharmacologie*. L'ouvrage du dernier de ces auteurs en 3 volumes est d'un grand mérite. Le professeur X. LANDERER a en outre écrit un manuel de *syntagologie* et de *pharmaceutique*. Le Dr VOUROS, ancien médecin du Roi, a traité de la *pharmacologie des anciens*.

On peut compter une vingtaine d'*hygiènes* d'une plus ou moins grande importance. Le professeur MACAS a écrit un livre d'instructions pour servir aux garde-malades, dont la Reine de Grèce a fondé un institut à Athènes. Le médecin C. MAVROJANNI a publié une étude approfondie et pleine de savantes observations sur le climat d'Athènes.

En fait de *traductions*, nous citerons celle des *manuels de Physiologie* de Grimaud et Durocher par DIDYMOS, de R. Wagner, par DAMIANOS et de Merger par A. Georgiades LEVKIAS. Em. EVANGÉLOS a traduit le traité de Buffalini *sur les constitutions*; N. LEVADEUS, la *pathologie spéciale* de Gizoles. Le même livre a aussi été plus tard remanié par S. BALANOS, qui a aussi traduit l'ouvrage de *Callender* «sur les maladies vénériennes.» Les *éléments de la pathologie générale* de Chomel, et le *manuel de la pathologie pratique* d'Uffeland ont été traduits par N. GOUDAS. — J. MENGLIDÉS

a traduit de l'allemand l'excellente *pathologie générale* d'Uhle et Wagner; Al. M. Vlastos de Chios le traité de *Ratzimborsky* sur l'auscultation.

CHAPITRE VI.

SCIENCES POLITIQUES.

JUSTICE.

Ce qui avait armé les Grecs contre l'oppression ottomane, ce n'était pas le sentiment de sauvage indépendance que tout homme, même le moins civilisé, porte en soi; c'était la soif d'une liberté éclairée, où la loi règle les droits et les devoirs. Les premiers pas de leur littérature renaissante en donnent une preuve certaine, car c'est surtout dans les sciences politiques et celles du droit qu'elle a été le plus productive en livres originaux. Ils étaient avides de justice, cette manne nourricière des peuples civilisés, dont ils avaient été si long-temps sevrés.

Dès le premier jour de son émancipation la Grèce adopta provisoirement pour ses tribunaux la législation byzantine, d'après le manuel d'*Harménopoulos*, publié par les soins du ministère de la justice avec des renvois aux lois romaines, traduit aussi en grec vulgaire par le savant avocat et Ministre C. Clonarés, et complété par

plusieurs dispositions du *Code Napoléon*, qui fut aussi traduit à cet effet.

Constantin Schinas, que nous avons déjà cité parmi les plus éminents historiens de la Grèce actuelle, ayant été le premier titulaire du ministère de la justice sous le Roi Othon, fit une *traduction* complète des *procédures* et du *code pénal* de Bavière, que par de sages modifications, suggérées surtout par le célèbre légiste et membre de la Régence L. Maurer, il adapta aux besoins du pays. Ces traductions, si importantes pour l'organisation judiciaire de la Grèce, sont en même temps une œuvre éminemment littéraire. Profond connaisseur de l'antiquité classique, C. Schinas a cherché dans les auteurs des grands jours d'Athènes, et surtout dans les orateurs, les termes qui correspondent aux expressions techniques du droit actuel, et en a enrichi le langage moderne. L'avocat, le juge, le plaideur, qui s'adressent aujourd'hui aux Ephètes ou à l'Aréopage du royaume hellénique, ne s'expriment pas autrement que n'auraient fait Bdélycléon d'Aristophane, ou les clients de Lysias et de Démosthènes.

Aussi, dès que les îles ioniennes eurent obtenu de l'Angleterre de substituer dans leurs tribunaux le grec à l'italien, Hidroménos, un avocat érudit de Zante, composa-t-il un *dictionnaire de la terminologie judicaire* déjà familière en Grèce, que ses concitoyens se sont aussi empressés d'adopter.

Les lois antiques, auxquelles les législateurs modernes

ont fait tant d'emprunts, ont occupé plusieurs savants: Dans un ouvrage intitulé «*Solon*,» N. PAPADOUCAS, philologue à la fois et légiste, a réuni toutes celles de l'ancienne *Athènes*, qu'il a tirées soit des auteurs, soit de l'ouvrage bien connu de Petit, ainsi que les lois maritimes des *Rhodiens* et de *Byzance*, et les a commentées et comparées aux lois correspondantes des codes modernes. POLILAS de Corfou, non moins versé dans l'antiquité, a discuté les règles suivies à Athènes pour l'adoption *des nouvelles lois*; et A. PAPALOUCAS a traduit du latin un traité sur le *droit public* des anciens.

Le *droit romain*, base de la première législation de la Grèce après sa constitution définitive, a été le sujet de plusieurs ouvrages, surtout traduits des meilleurs travaux des savants de l'Europe. Le professeur P. CALLIGAS a traité, en 2 volumes, du droit romain en vigueur en Grèce; J. GRÆCOS a donné un résumé lucide du système de ce droit. C. RALLI, ancien professeur, président de l'Aréopage et Ministre, a fait une édition de *Théophile Anticensor*, d'après celle de Reitz, mais avec des corrections et des notes qui lui donnent toute la valeur d'une œuvre à consulter. Le même homme d'État a traduit le «manuel de droit romain» de *Mackelday*. *Gaïus* fut traduit et commenté par S. ANDRONI; *Véring*, sur le droit privé des Romains, par G. MARINAKI; *Trolong* «des effets du christianisme sur le droit civil des Romains,» par B. NICOLOPOULOS, depuis ministre de l'intérieur; l'abrégé de «l'histoire du droit romain,» de

Lagrange, par A. Diogénidès. Le professeur C. Frèaritis a traduit «l'histoire du droit romain» par *Marezoll*, et l'a accompagnée de notes qui rendent son travail deux fois aussi volumineux et aussi précieux que l'original.

Le *droit pénal* a aussi une nombreuse littérature: A. Métexas a exposé, en 2 volumes, le système qui sert de base au code grec, et C. Costi et N. Saripolos ont publié des *observations* critiques sur cet important ouvrage. Le même C. Costi, avocat et professeur de grand mérite, a écrit une *interprétation de la loi pénale*, ainsi que des considérations sur les *prisons criminelles*; Ch. Papantonopoulos, un *guide pratique* pour la juridiction pénale. A Patras, N. Caradja a publié deux volumes sur le même sujet, et C. Constantopoulos une interprétation de la procédure criminelle. M. Marinoglous est l'auteur d'un manuel du juré. N. Cotzaki, juge, a traduit le livre de *Mittermayer* sur la peine capitale.

En fait de *traductions*, nous citerons encore celle de la «théorie du droit pénal» de *Feuerbach* de l'allemand par Ch. Roussopoulos, avocat général à la cour de cassation, prématurément enlevé à ses hautes fonctions et à la science. De lui a paru aussi un volume *d'œuvres posthumes*, contenant des dissertations sur les parties principales de la procédure, et des comparaisons de la législation grecque avec celles de la France et de l'Allemagne. Cet excellent livre donne la mesure de sa

grande sagacité et de sa profonde connaissance du droit. G. Scalistiras, plus tard ministre de justice, a traduit le discours d'A. *Servart* «sur la justice criminelle;» Arist. Caradja, de l'allemand, le manuel de *Werner* «sur la législation pénale en Allemagne,» Milt. Zographos, la dissertation de *Guizot* sur la peine capitale au point de vue politique.

L'ouvrage de G. Ralli sur le *Code de commerce* est fort important, en ce qu'il relève les différences qui, dans cette partie de la législation, existent entre les lois grecques et les lois françaises, et surtout pour ce qui concerne le droit maritime et de navigation. G. Mavrocordato, celui que nous avons vu jouer un rôle dans les discussions théologiques, a aussi publié un volume sur les lois commerciales. Une collection de ces lois avec tous les actes administratifs qui ont trait à la marine commerciale, est due à N. Dragoumis, le littérateur distingué, qui avait été pendant quelque temps directeur du ministère de la marine.

Une nouvelle législation *civile* ne fut en Grèce que le fruit d'une mûre expérience. Elle fut élaborée pendant un long cours d'années par un comité de légistes les plus compétents du pays, pour n'être que graduellement substituée aux anciennes lois. L'un des membres les plus actifs de ce comité, P. Papaeigopoulos, ancien membre de la cour de *cassation* et professeur de droit, frère du célèbre historien, a écrit en outre un ouvrage en deux volumes sur les actions, et un autre, aussi en

deux volumes, sur les éléments du droit civil antérieur au nouveau code. Ces éléments, qui étaient d'après lui la législation byzantine, le droit canon de l'église orientale, et les lois partielles du Royaume, tirées des législations de la France et de l'Allemagne, ont aussi occupé P. Calligas, qui leur a consacré un remarquable ouvrage en 4 volumes. — Le comte Palma, membre de l'Aréopage, a traité en deux volumes du *code français*, et des modifications qu'il était nécessaire d'y apporter pour le rendre applicable à la Grèce. Il a aussi écrit, d'après des sources françaises, un droit des gens, spécialement appliqué à la théorie maritime. — Lorsque le code Napoléon était encore une des principales bases de la législation civile de Grèce, N. Phlogaitis, président de la cour royale d'Argos, traduisit l'ouvrage de *Taglioni* «sur la comparaison de ce code au droit romain.» Ce travail, et la traduction du « droit maritime » de *Pardessus* par Esaias, avocat à Syra, peuvent être rangés au nombre des ouvrages originaux à cause des excellentes notes qui les accompagnent. Esaïas a aussi composé des instructions sur l'application de ce droit, et sur la tenue des livres de bord. Th. Phlogaitis, le fils de l'auteur que nous venons de nommer, est auteur d'un travail sur les réformes à introduire, à son avis, dans la législation du pays. — L'avocat T. Mantaphounis a écrit une interprétation du IV. livre de la procédure civile.

L'avocat C. Vikelas, auteur d'un essai *sur l'instruction* judicaire, a aussi traduit l'ouvrage de *Molitor*, qu'il

a enrichi de bonnes notes. Alcibiade CRASSAS a traité du droit de succession d'après le droit romain appliqué à la Grèce.

Sur la *procédure civile*, FÉDER de Bavière, ancien avocat général et professeur à l'université d'Athènes, a écrit un ouvrage dont le style ferait honneur au meilleur philologue du pays, et qui a aussi de l'intérêt par la circonstance que l'auteur fut un des premiers à fournir les matériaux qui ont servi à réglementer cette partie de la législation grecque. B. OECONOMIDÉS, professeur et avocat fiscal, est auteur d'un ouvrage très détaillé, en deux volumes, sur le même sujet. N. CARADJA, déjà cité, a publié à Patras trois volumes sur l'exercice pratique de la procédure. P. CHOIDAS et C. APHTHONIDÉS ont traduit du français l'ouvrage de *Berryat St. Prix*, traitant aussi de la procédure. G. CALCANDI a composé un guide de l'huissier judiciaire; P. KYRALI, un traité sur les *conseils de guerre*, sur leur compétence et sur les lois qui les régissent.

Parmi les *collections* qui contiennent les lois du royaume et les ordonnances de leur exécution, les plus importantes sont celles qui ont été publiées par G. RALLI, en plusieurs volumes; la *législation hellénique* en cinq volumes, par Th. DÉLYANNI et G. ZINOPOULO; la recueil, en 3 volumes, de B. NICOLOPOULO et A. CACOULIDÉS, ancien procureur. La collection en 7 volumes de tous les actes législatifs antérieurs à l'établissement du royaume, a été faite par A. MAMOUCAS, de Chio, con-

seiller au ministère de l'instruction publique, et est d'un très-grand intérêt historique. N. Joannidés, membre de l'Aréopage, a, outre deux volumes de notes sur plusieurs parties du code, et sur la compétence des juges de paix, publié aussi un répertoire de la jurisprudence grecque, enregistrant par ordre alphabétique et par ordre de matières touts les actes législatifs, aussi bien que les arrêts de la cour de cassation et des cours d'appel. Chaque matière est précédée d'une longue dissertation, qui tend à en coordonner les détails en un seul ensemble scientifique. Une quinzaine de très-gros volumes composent cette œuvre de patientes études, qui honore son auteur, et est d'une grande utilité au barreau de la Grèce. — E. Dasios a publié un recueil des lois administratives.

Quelques *législations étrangères* ont aussi été spécialement étudiées par des écrivains compétents. D. Nicolaidés, D. Coumoundourakis et D. Casvikis ont tour à tour traduit et commenté les *lois ottomanes*. D. Mavrocordatos a écrit *l'histoire de la législation russe*; S. Balanos a publié une comparaison de l'ancien Code ionien et du Code français.

POLITIQUE.

Ce n'est pas de la justice seule que la Grèce a été sevrée pendant plus de trois siècles. Son administration entière devait sortir du chaos. On a dû commencer par discuter les bases fondamentales des institutions elles-mêmes, soit lorsque l'état se constitua pour la première

fois, soit plus tard, lorsque, dans l'exercice un peu agité de sa liberté, il voulait régler les limites des divers pouvoirs. Des livres nombreux ont été écrits on traduits sur les sciences qui traitent des différentes branches de la politique.

G. Athanasiou, jurisconsulte et helléniste distingué, a publié un discours remarquable sur l'*utilité et* l'*étendue des sciences politiques.*

Comme ouvrages traitant des principes dont découle l'idée même du gouvernement, nous citerons celui de l'ancien professeur et député, N. Saripolos, en cinq volumes, sur le *droit constitutionnel.* Cet ouvrage touche à toutes les questions des sciences politiques, qui exigent un jugement sain et rassis, et des connaissances profondes. Celles-ci ne font pas défaut à l'auteur, et il est à regretter que son style ne soit pas toujours très-coulant ni très-clair. — Adam Gorgidas Scamnélitis est l'auteur d'une introduction au droit public.[1]) — N. Papadoucas, l'auteur de Solon, a aussi publié sous le titre «d'*Hippodamos*», un traité de droit constitutionnel, avec des applications à la constitution de la Grèce. L'ancien directeur de l'instruction primaire, J. Coconis, a écrit, avec plus d'élégance que de profondeur, deux volumes sur la *constitution et la conservation des États*, avec application surtout aux républiques de l'antiquité. Ch. Rontiris, avocat et député, a écrit trois volumes

[1]) Bude, 1825.

très-gros «sur l'organisation constitutionnelle du pays.» Dans ce volumineux ouvrage la pensée de l'auteur est un peu noyée sous d'immenses digressions. Du reste l'auteur déclare viser, avec ce luxe littéraire, plutôt à poser les questions qui à les résoudre. M. Christaris a écrit un traité sur les devoirs sociaux.

A ces travaux il faut ajouter des brochures plus on moins sérieuses, comme celle du professeur J. Soutso *sur les cités et les citoyens*, pleine de fortes pensées; une autre de A. Édipidés, ancien gouverneur, sur *les bases de la science du gouvernement*; celle de E. Joannidés, *sur la transgression des lois*; celle de A. Chrysoverghis (à Syra), *sur la sécurité politique*; un excellent traité de C. Triantaphyllis, *sur l'esprit de Machiavel*, et plusieurs monographies qui s'occupent spécialement de la constitution hellénique.

Cette littérature d'ouvrages politiques est encore augmentée par plusieurs bonnes traductions. N. Spéliadis, Ministre sous le président Capodistrias et historiographe, a traduit, en deux volumes «*la morale appliquée à la politique*,» par E. Joung; et l'ouvrage de *Bignon* intitulé «les cabinets et les peuples.» Le livre de *John Stuart Mill* sur la liberté a été mis en grec par Ph. Paraskévaidés; celui sur le gouvernement représentatif *du même auteur*, par G. Navtis, ancien député; *Tocqueville*, sur la démocratie en Amérique, a été traduit par G. Héraclidés; B. Bagelot, «de la constitution anglaise,» par G. Gonidés; «la lutte pour le droit» de *R. Je-*

ring par M. Lappas; le Prince de *Machiavel*, et l'essai de *Donou* sur les garanties personnelles, pas des anonymes.

Sur l'*administration des communes* S. Antoniadés, ancien conseiller, et plus tard ministre de l'intérieur, a écrit un livre dicté par une longue expérience. Le même sujet a été traité dans un excellent ouvrage, en 2 volumes, par *Périclés* Argyropoulos, ancien professeur et ministre, et aussi par l'avocat G. Navtis et par P. Plescas, ancien employé administratif. C. Dossios a composé un livre *sur les questions électorales*; Diom. Kyriacos, *sur la responsabilité des ministres*; et G. Calognomos a traduit du français les *instructions aux autorités municipales*, avec applications à la législation de la Grèce.

Le *droit des gens* a été traité par N. Saripolo en deux volumes, qui, écrits avec une grande connaissance des faits, font sentir combien la lumière de la philosophie est nécessaire à la science, et combien surtout elle est indispensable à cette partie des sciences politiques. Diomède Kyriacos, a fait un livre fort utile, en ajoutant à une très-bonne traduction du *droit international de Heffter*, beaucoup de matériaux précieux, et entre autres tous les traités des Grecs anciens, tirés des auteurs classiques. L. Clotsiaris a traduit du français un traité sur le *droit des gens*; A. Ralli, fils du ministre souvent cité, en a fait autant de l'ouvrage de *Vatel*, et M. Costaki, de *Bluntschli*; enfin Pentedéca a traduit la

«loi naturelle» de *Volney*. Les ouvrages d'*About* sur la question romaine, et sur la nouvelle carte de l'Europe ont aussi été traduits. Th. G. Cladas de Céphalonie a écrit sur l'avenir prochain des peuples d'Orient dans l'histoire.

L'économie politique et les finances comptent aussi quelques livres qui méritent une mention spéciale. Le plus sérieux de tous, non moins recommandable par ses mérites littéraires que par sa valeur scientifique, est un ouvrage, en deux volumes, *sur la richesse*, par J. Soutzo, l'un des professeurs les plus éminents de l'université d'Athènes, fils du dernier hospodar Phanariote de Valachie. L'auteur y expose et discute avec éloquence et lucidité les systèmes proposés par les meilleurs économistes, en ajoutant ses vues individuelles, toujours guidées par un sens droit et philosophique. A la plume élégante et exercée du même écrivain sont dues diverses autres dissertations financières, *sur la théorie du budget*, sur les *réformes* à introduire dans les finances, toutes également inspirées par un esprit éclairé et pratique. S. Tricaliotis d'Athènes, agrégé de l'université, a aussi publié un volume, sur l'*économie politique* et un autre contenant une partie de son *cours sur les finances*. L'auteur avait été élevé en Amérique, et l'éducation qu'il a reçue loin de la Grèce a considérablement nui à son style. D. Despotopoulos est aussi auteur d'éléments d'une économie politique au point de vue pratique.

Parmi les monographies nous citerons celles des Mi-

nistres SOTIROPOULOS et Sp. VALAORITIS, sur les *impôts*; de D. MAVROCORDATOS, sur *les banques*, pour l'instruction des classes populaires; de S. ZOGRAPHOS sur *la monnaie*, ou les rapports entre la monnaie métallique et le papier-monnaie, ouvrage réfuté par J. SOUTSOS; de A. BERNARDAKIS, sur le *luxe*, et son influence sur les finances; de X. ZYGOURAS, sur la *vie* pratique du *commerçant*; de L. DOUMAS, sur le développement de l'industrie en Grèce.

Des travaux trés-méritoires sur la *statistique* de la Grèce et sur celle de ses établissements industriels ont été publiés en grec et en français par A. MANSOLAS, le directeur du bureau de statistique au Ministère de l'intérieur. N. CAVOUR a aussi écrit sur la même branche du service public.

L'économie politique de *Droz* a été traduite par A. POLYZOIDÉS, ancien Ministre de l'intérieur; celle de J. B. *Say* par G. CHRYSIDÉS, haut fonctionnaire; le manuel de *Rapet* sur l'économie morale et politique, par C. CANELLOPOULOS et A. SCALIDES, qui a traduit aussi le traité de *Baudrillart* «sur le luxe.» «L'art de s'enrichir» de *Franklin* a été traduit par J. Z. M., professeur à Trieste.

Une des branches de l'administration qui a le plus occupé les hommes d'État de la Grèce et ses hommes de lettres, était, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, la pédagogie. Plusieurs ouvrages théoriques ou pratiques ont été composés sur ce sujet, qui intéressait à un haut degré les progrès intellectuels de la Grèce; d'autres ont été

traduits de littératures étrangères. G. PAGON a écrit un *abrégé* des préceptes pédagogiques, et un traité de gymnastique; des *manuels* de pédagogie sont dûs à C. SPATHAKIS, L. MÉLAS, S. XANTOPOULOS, J. ARISTOCLÉS, Christodule GUIOURDI et Miltiade BRATZANOS, qui a aussi publié une dissertation spéciale sur *les écoles primaires* de la Grèce. D. MAVROCORDATO, ancien Ministre de l'instruction publique, a traité de l'instruction primaire et moyenne dans le pays. Ange CAPOTAS, proviseur de Collége, a écrit un grand ouvrage, plein de précieux détails, sur la *pédagogie* et l'art d'enseigner; C. CONSTANTINIDÉS, un guide de l'enseignement mutuel. La savante Sappho LÉONTIAS une chrestomathie de jeunes filles; J. COCONIS, des instructions aux comités d'examen des écoles publiques; B. PHARSÉS, professeur à Missolonghi, sur l'instruction publique en général, et sur la profession du maître d'école. S. STROUMBOS est auteur d'un livre intitulé *l'avenir*, qui traite de l'éducation et de l'instruction du peuple grec; l'officier du génie A. CHANDGÉRIS, d'un traité sur la méthode de l'enseignement du grec, comparée à celle de l'enseignement des langues romanes; Bas. N. BULGARIS, d'une dissertation sur l'instruction publique en *Suisse*.

En outre Ch. M. S. a traduit les principes élémentaires de l'éducation par *Spurzheim*; J. TZITZIPHOS, le traité de Krug intitulé «la cité et l'école;» S. ANTONIADÉS, de l'anglais, «*la mère chez elle.*» E. POLITIS, des *conseils aux mères*, du français; Mme Cath. VALETTA,

Clémentine, sur l'instruction nécessaire aux femmes. G. GENNADIOS, de l'allemand, «la première nourriture de l'esprit humain.» L'ouvrage de *Fénélon* «sur l'éducation des filles» a été traduit trois fois, par N. PLESCAS, Them. Nicolaïdes PHILADELPHEUS et D. APOSTOLIDÉS.

L'armée de terre, bien qu'ayant des cadres fort restreints en Grèce, était toujours considérée comme le noyau d'une force qui pouvait prendre un plus grand développement. L'école militaire, fondée sous la présidence du Comte Capodistria, était organisée à l'instar des meilleures de l'Europe, et formait d'excellents officiers. Plusieurs livres étaient composés ou traduits pour leur instruction. Nous en mentionnons les plus importants:

Le général RHODIUS, Ministre de la guerre, fut le premier qui traduisit en grec les réglements des exercices militaires. Il en emprunta les termes aux anciens stratégistes, dont il avait fait une étude approfondie. *Son fils*, J. Rhodius, officier de l'état major, publia un livre très-utile sur l'art de la guerre, illustré de cartes et de planches. La terminologie militaire fut remaniée et complétée dans un vocabulaire de toutes les sciences de la guerre, élaboré par le capitaine Al. CHANDGÉRIS, qui était un profond helléniste. Le lieutenant d'Artillerie POURNARAS de Messénie compléta cette œuvre par des tables de construction et des planches de tous les objets auxquels les noms s'appliquent.

Le même officier a aussi écrit une théorie du mouvement des projectiles d'artillerie, une tactique de l'infanterie d'après Prirot, une étude sur la tactique de l'artillerie d'après Brandebourg, et un traité sur l'inflammation spontanée des matières de l'artificier, en collaboration avec *Brentano*, allemand, premier artificier à Nauplie.

S. Kokkidés, capitaine d'État major, et Aristide R. Rangabé, officier du génie, ont écrit des traités sur la réorganisation de l'armée de terre. Le capitaine Jean. Rizo, fils du Ministre-poète Rizo Neroulos, a publié une *hoplique*, ou théorie des armes; J. Axélos, une théorie de l'*artillerie*; le Colonel A. Panos a traduit du français l'école d'application de l'artillerie et du génie, et écrit un traité de fortificatien permanente et de mines, avec planches. Le capitaine S. M. Bourbachi, neveu du général grec qui s'est illustré sous les drapeaux de France, a puisé dans des ouvrages français une *fortification* des champs de bataille, avec planches; Le colonel Sapounzaki, de Crète, est auteur d'une *fortification passagère*; le capitaine Pikerni a publié une *tactique*; le colonel Zimpracaki, de Crète, une autre d'après Dekker. L'officier N. Antonovitz, lorsqu'il n'était que sergent-major de cavalerie, a composé, d'après des ouvrages français, une tactique de son arme. Sophianos, capitaine du génie, fils du mathématicien dont nous avons parlé ailleurs, a puisé aussi dans des ouvrages français un livre sur les *étapes*. Le colonel Chr. Byzantios et

N. Zaimis ont traité de la garde nationale, et le général Coronèos de l'attaque et de la défense par rapport aux conditions du terrain de la Grèce. J. N. Soutso a publié un traité de *Ponts et Chaussées* avec planches. Nic. Negris a traduit des traités sur l'art militaire extraits des ouvrages inédits de *l'archiduc Charles*, et Et. Xénos une histoire de la garde nationale de France.

En fait de livres concernant la *marine*, Vrionis, et Tricaliotis en ont écrit des théories complètes. Et. Canellopoulos a traduit l'ouvrage de *Bréhart* sur l'armement et la manœuvre des navires à voile et à vapeur, avec planches. Le capitaine L. Palascas a présenté au congrés géographique de Paris un traité, écrit en français, et qui fut fort apprécié, sur les hauteurs méridiennes observées en mer. F. Coconéris, capitaine de frégate, est auteur d'un guide des phares et des fanaux de la Méditerrannée, de la mer Noire et de la mer d'Azov, accompagné de problèmes. J. Apostolis et N. Cotzias, tous deux de Psara, ont publié des considérations sur la marine de guerre, Arist. Dossios, sur la navigation de la Grèce, et G. Zochios sur la *caisse d'épargnes* maritime.

CHAPITRE VII.

PRESSE PÉRIODIQUE.

Si le journalisme donne la mesure des progrès d'une nation dans la vie publique, nul peuple ne se vanterait à meilleur droit d'en avoir fait de plus grands en un plus court espace de temps que les Grecs. Jusqu'à la fin du siècle dernier ils n'avaient pas un seul journal écrit dans leur langue. Avant leur guerre d'indépendance nous avons vu quatre ou cinq journaux qui commençaient timidement à paraître, loin de la Grèce, à l'ombre de la liberté relative dont les colonies grecques jouissaient à l'étranger. Encore ne traitaient-ils les questions politiques qu'accessoirement, et ne s'occupaient-ils surtout que de langage et de littérature. La langue était un des premiers éléments constitutifs de la nationalité, et toute la politique d'alors consistait à la conserver intacte.

Aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Dans le petit royaume de Grèce les journaux politiques se comptent par centaines. Il est impossible d'en fixer le nombre. Il en naît tous les jours, et il y en a qui disparaissent aussi inopinément qu'ils sont apparus. Plusieurs d'entre eux, servis par un seul rédacteur, dont ils représentent souvent les opinions, dont ils servent quelquefois les intérêts individuels, n'ont d'autres ressources que la com-

plaisance de quelques centaines d'abonnés, et s'éteignent dès que la bonne volonté ou la patience de ceux-ci est épuisée, ou que l'intérêt qui a déterminé leur publication a disparu. Dans de telles conditions le maintien de journaux sérieux devient très-précaire; aussi n'est-il pas rare d'en rencontrer qui n'ont qu'une fort médiocre valeur, leur rédaction péchant contre la logique non moins que contre la grammaire. Cependant même les plus imparfaits ne laissent pas de contribuer aux progrès intellectuels: car ils sont les véhicules des idées, dont le propre est, une fois qu'elles sont mises en mouvement, de se rectifier et de se compléter par elles-mêmes.

Le premier journal qui parut en Grèce après son soulèvement fut la *Chronique de Missolonghi.* Enseveli sous les ruines de la ville héroïque, il fut remplacé par la *Gazette d'Hydra*, rédigée en grec par le philhellène italien Kiappe.

Dès que le gouvernement grec eut un siége fixe, les journaux politiques commencèrent à s'y multiplier, d'abord à Egine et plus tard à Nauplie. Quand l'île d'Hydra fut le siége d'une opposition extralégale contre le président Capodistria, A. Polyzoidés y rédigea l'*Apollon*, le chef de file de tous ceux des journaux grecs qui ont continué depuis à se distinguer par la violence des opinions et par l'emportement du langage.

L'*Athéna* (Minerve) naquit au milieu des troubles qui suivirent la mort du président. Elle inscrivit sur son drapeau les libertés constitutionnelles, et fut particu-

lièrement l'organe du parti anglais. Pendant les 40 ans de son existence, qui ne cessa qu'à la mort de son rédacteur, le Crétois Em. ANTONIADES, frère du traducteur si actif dont nous avons souvent parlé, elle dévia rarement de la ligne d'une opposition sage et modérée.

Il en fut de même de l'*Aiôn* (le Siècle), qui avait commencé sous le nom de *Chronos* (le temps), et était dès la première année de l'arrivée du Roi Othon publié sous les auspices du parti russe. Il fut un courageux défenseur du principe autoritaire en politique et en religion, durant la vie de son fondateur et unique rédacteur, J. PHILÉMON, l'auteur de l'histoire de la révolution. A la mort de celui-ci, arrivée récemment, son fils imprima au journal une direction diamétralement opposée, se faisant le champion d'idées démocratiques, que, malgré son grand talent, il ne réussit point à inculquer dans un pays avide d'ordre, et ayant avant tout besoin de concentrer ses forces.

Le troisième des partis étrangers qui ont pendant long-temps divisé la Grèce, le parti français, était représenté par le *Sôter* (le Sauveur), rédigé avec une grande habileté par N. SCOUFFOS, le traducteur de Schœll.

L'*Elpis* (Espérance) fut également commencée lors de l'institution de la royauté en Grèce. C'était un des journaux les plus populaires, et il continua pendant quarante ans, jusqu'à la mort de son savant et spirituel rédacteur, C. LÉVIDIS. Des idées saines y étaient exprimées en un style élégant et clair. Le journal fut d'a-

bord bilingue, allemand et grec, plus tard français et grec, et enfin grec seulement.

P. Sophianopoulos, médecin originaire du Péloponnèse, esprit original, excentrique et peu embarrassé de scrupules, a publié pendant trois ans (1836—1838) sous le titre de *Proodos* (Progrès) un journal hébdomadaire, où rien n'était respecté, l'autorité de l'état pas plus que celle de la grammaire. rien n'était épargné, ni le poison subtil de la satire, ni même le trait haineux de la calomnie. Aussi ce pamphlet périodique, écrit avec verve, était-il plutôt craint qu'applaudi.

Des hommes d'État et des littérateurs ont souvent aussi fondé et dirigé des journaux. Le poète P. Soutso publia d'abord l'*Hélios* (le Soleil), puis l'*Anagennésis* (Renaissance), dans un style prétentieux et enflé plutôt que poétique. Il semblait avoir moins à tâche de se rendre utile par des discussions sérieuses que d'étonner par des idées neuves. L'historien C. Paparigopoulos a été pendant quelque temps à la tête d'un journal, l'*Hellène*, dont le langage noble et sérieux était à la hauteur de son patriotisme éclairé. L'*Hellas* du philosophe Brailas brillait par la profondeur de la pensée, mise avec un entier désintéressement au service des plus hauts intérêts du pays. Le journal cessa deux ans après, le rédacteur ayant été appelé à remplir des fonctions diplomatiques. Aux derniers temps de la rédaction il eut pour collaborateur A. R. Rangabé, qui vers la fin du règne du Roi Othon avait pendant trois ans publié

''*Eunomie*, un journal institué pour s'interposer entre les violences d'une opposition sans frein et l'opiniâtreté du parti gouvernemental que le pouvoir semblait aveugler.

Les journaux de moindre importance, ou qui n'ont qu'une existence ephémère, sont en très-grand nombre. Athènes en compte plusieurs dizaines. Il n'y a pas de chef-lieu de département ou de province qui n'ait le sien, et souvent même deux ou plusieurs.

Les journaux humoristiques n'ont pas non plus manqué à la patrie d'Aristophane. Il en a même paru à différentes reprises plus que le bon goût et le bon sens n'en avoueraient. L'un d'eux, qui n'a eu qu'une courte existence, l'*Asmodée*, était dû à la plume fine du romancier RHOIDÉS, alliée au burin spirituel de Th. ANINOS. Il abondait en sel attique, et pouvait être mis à coté du Punch, du Charivari ou du Kladderadatsch.

Même hors de Grèce, en Turquie, et partout où les colonies grecques sont d'une certaine importance, le journalisme est actif autant que les circonstances de chaque pays le comportent. Douze journaux Grecs paraissent à Constantinople. Il s'en publie à Smyrne, à Alexandrie, aux provinces danubiennes. Trieste est le siége de deux feuilles politiques qui honorent la presse grecque, la *Clio*, rédigée par THÉRIANOS, et l'*Héméra* (le Jour), fondée par J. SKYLISSI, et continuée d'abord par Anastase BYZANTIOS, et puis par son frère *Alexandre*, les fils du littérateur distingué de ce nom. Ces deux journaux, dont la mission principale est de refléter en Grèce les idées de l'élite de la presse européenne, rivalisent de

patriotisme sincère et indépendant, et sont écrits en un style également digne et beau, propre à former le goût littéraire et à guider le jugement de leurs lecteurs.

Les sciences, la littérature, les connaissances utiles, ont aussi de nombreux organes dans la presse hellénique. Avant la révolution nous avons vu quelques feuilles littéraires commencer à paraître à Paris et à Vienne. La guerre, qui absorba toute l'attention et toutes les forces de la nation, les élimina bientôt. C'est en 1831, lorsqu'un gouvernement régulier fut fondé sous le Compte Capodistria, que le directeur de l'imprimerie nationale, Apostolide Cosmétés, fit paraître l'*Eginée*, dont le principal rédacteur était le savant A. Moustoxydés. Ce périodique disparut avec le régime sous lequel il avait pris naissance.

Après l'arrivé du Roi Othon en Grèce, en 1833, C. Popp, J. Délyannis et A. R. Rangabé ont recommencé la publication d'une revue littéraire, qui porta le nom d'*Iris*. Elle fut peu de temps après remplacée par l'*Eranistés* (le Compilateur), fondé par plusieurs hommes de lettres, entre autres par C. Lévidis, P. Argyropoulos, Th. Manoussos, A. Samourcassi, et ayant pour mission d'offrir à la Grèce par de bonnes traductions un choix des meilleurs articles des Revues scientifiques de l'Europe. Il contenait souvent aussi des dissertations originales de beaucoup de mérite. Trois ans après il cessa de paraître. Nicolaïde Lévadeus commença alors l'*Eos* (Aurore), surtout destinée à la haute littérature, mais qui fut de courte durée.

Un choix de matière plus judicieux et une meilleure direction assurèrent une plus longue existence à l'*Euterpe*, de Gr. Campouroglous, et à la *Pandore*, de N. Dragoumis, deux Revues illustrées et qui avaient pris pour modèle le Musée des familles. Le second surtout de ces périodiques, habilement dirigé, devint le foyer de toutes les capacités littéraires de la Grèce, et rendit, pendant plus de vingt deux ans d'excellents services aux sciences et aux lettres. Ce succès est surtout dû à la sagacité et aux connaissances variées du principal rédacteur de ce recueil, dont la suppression a laissé une véritable lacune.

L'*Hestia* (le foyer), consacrée à des lectures utiles aux membres les plus jeunes des familles, et dirigée avec talent par Diomède Kyriacos, fils du légiste de ce nom, l'*Athénaïs*, destinée aux dames, le journal des *Amis des lettres* (Philomathôn), rédigé avec beaucoup d'esprit et d'érudition par D. Pantazis d'Athénes; la *Bibliothèque nationale*, périodique hebdomadaire de M. Vampa, un autre recueil du même nom par N. Mataranga, et un troisième par A. Scalidés, consacré à des traductions d'auteurs anciens, une douzaine d'autres périodiques, fondés à Athènes, aux îles ioniennes ou ailleurs, servent à alimenter l'amour de la lecture, à répandre les connaissances et à former le goût littéraire. — L'association littéraire «le Parnasse,» publie sous le titre *Mélanges Néohelléniques* des contes, des chants populaires, des proverbes et des vocabulaires dialectiques de diverses parties de la Grèce. La *philostorgos Méter* (la tendre mère) de Sacorrhaphos, la bibliothèque des enfants par

des missionnaires protestants, ont surtout en vue l'éducation du bas âge.

Les sociétés littéraires et scientifiques publient aussi le plus souvent des bulletins périodiques. Aucun d'eux ne surpasse en valeur le *Recueil de la société littéraire de Constantinople*, où les CARATHÉODORIS, le D[r] MAVROGÉNIS, BASSIADÉS, CALLIADÉS, ZOGRAPHOS, et plusieurs autres érudits des bords du Bosphore publient de savantes dissertations. L'*Heptalophos* est une autre revue non moins sérieuse, qui a paru pendant un certain nombre d'années dans la même ville.

A le suite de ces recueils il nous faut citer aussi les *Almanachs*, qui ne sont pas ce que leur nom indique. Le premier, pulié en 1834 par le docteur Hippocrate CLADOS, offrait un grand intérêt, en ce qu'il contenait, à l'instar de celui de Gotha, touts les détails de la nouvelle organisation de la vie publique en Grèce. Depuis, Marino VRÉTO à Paris, Irinée ASSOPIUS, le fils du célèbre philologue, D. COROMÉLAS à Athènes, S. PARASYRAKIS à Londres, ont publié des Almanachs qui ont perdu ce caractère, et ne sont presque que des recueils annuels de lectures plus ou moins instructives ou amusantes, dûs à la plume de différents auteurs. Celui d'Assopius emprunte une valeur spéciale au mérite de son rédacteur, dont le style est plein d'esprit et de grâce. La CHRYSALLIS est un annuaire du même genre, publié à Venise, et contenant souvent des articles sérieux et bien écrits.

En 1853, lors de l'insurrection de l'Epire et de la Thessalie, qui fut étouffée par la guerre de Crimée, quel-

ques publicistes d'Athènes, M. Renieri, N. Dragoumis, G. Basili, J. Soutsos, C. Paparigopoulos et A. R. Rangabé ont entrepris la rédaction d'une Revue française destinée à plaider la cause grecque devant le tribunal de l'Europe. Cette œuvre, qui avait pour titre: «*Le Spectateur d'Orient*,» continua pendant trois ans. Il en parut 8 volumes, contenant des matériaux précieux pour la connaissance de la Grèce sous tous ses aspects.

A la tête des feuilles spécialement scientifiques nous devons mentionner le *Journal archéologique*, destiné à la publication des antiquités que les fouilles ne cessent de mettre au jour en Grèce. Il fut surtout à la hauteur de son sujet depuis que des mains de son premier rédacteur C. Pittakis, dont on ne peut assez louer le zèle, il eut passé dans celles des sérieux antiquaires Coumanoudés et Eustratiadés. Il est à regretter pour la science qu'il ne paraisse pas plus fréquemment et plus régulièrement.

Le *Philistor*, et plus tard l'*Athénéon*, écrits par les mêmes érudits, avec collaboration du professeur E. Castorchis et de plusieurs autres, sont consacrés à la philologie, à l'histoire et aux sciences d'antiquité, et contiennent souvent des traités très-dignes d'être consultés.

La grammatologie, ou philologie grammaticale, est l'objet exclusif d'un autre périodique que le grammairien Contos, un Coraï à proportions réduites, élève de Cobbet, a commencé en Hollande et continué en Grèce, sous le nom ressuscité de *Logios Hermés* (Mercure littéraire). Cinq volumes de ce recueil on paru jusqu'ici.

La Revue des sciences *naturelles* est intitulée *Physis* (la Nature). Elle est rédigée par l'habile professeur de géologie T. ARGYROPOULOS. Le professeur de botanique Th. ORPHANIDÈS publie les *géoponiques*, une revue agricole.

Trois Revues servent à répandre les notions médicales et à initier aux nouvelles découvertes en médecine. Ce sont l'*Hippocrate*, fondé par le savant docteur CALLIVOURSÈS; l'*Esculape*, du professeur APHENTOULIS, rédigé par plusieurs membres de la faculté; la *Mélissa* (l'Abeille) du Dr GOUDAS, l'auteur des Vies Parallèles. A ces périodiques il faut encore ajouter le *Journal médical*, organe de la société de médecine, dirigé par le Dr CARAMITSAS.

Deux Revues théologiques qui se sont succédé, l'*Hiéromnémon* et l'*Evanghélicos Kéryx* (héraut évangélique), ont eu pour principal rédacteur le professeur C. CONTOGONIS, profond théologien et littérateur des plus distingués.

Le *Soldat grec* est une Revue militaire, dont le commandant Ch. BYZANTIOS entreprit la publication. Il la remplaça plus tard par le *Vétéran*, qui eut pour collaborateur et continuateur le commandant Vlassi VALTINOS. L'*Onésandre* est un autre organe de la presse militaire, dirigé par les capitaines J. RHODIUS et BOUJOUCAS.

Deux organes de la presse périodique fondés à l'étranger, primaient tous ceux de la Grèce par le luxe de leur publication et la beauté des illustrations qui les accompagnaient. L'un était l'*étoile britannique*, rédigé à Londres par Et. XÉNOS. S'étant, en dehors de sa vocation, lancé dans une opposition outrée contre le

gouvernement du Roi Othon, il s'est aliéné beaucoup de sympathies, et a dû enfin cesser de paraître. L'autre, publié à Paris avec un plein succès, est rédigé par le Dr A. Meimar sous le titre de *Revue nationale.* Il a remplacé le recueil que J. Skylissis avait pendant deux ans publié dans la même capitale sous le titre de «*Mille et un objets*» (Myria hosa), et qui était le Magazin Pittoresque de la Grèce.

Tous ces travaux de persévérance, de jugement et d'érudition ne constituent peut-être pas encore une littérature nationale, si par ces mots il faut entendre la plus noble expression de l'intelligence et des sentiments du peuple; mais ils peuvent suffire à prouver que pendant le demi-siècle qui s'est écoulé depuis qu'ils existent parmi les nations, les Grecs n'ont pas négligé la culture et le développement de leur intelligence, afin de la rendre encore une fois propre à mûrir les plus beaux fruits de la littérature. Nous consacrons le volume suivant à ce qu'ils ont produit dans ce dernier sens.

Imprimerie C. Feicht à Berlin.